U d'/of OTTAWA
39003002833829

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/femmesdelargence02muss

FEMMES
DE LA RÉGENCE.

LAGNY. Imprimerie d'Aug. LAURANT

FEMMES

DE

LA RÉGENCE,

PAR

PAUL DE MUSSET.

2.

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

—

1841.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DC
36.2
.M88
1841
v.2

MLLE QUINAULT.

I.

Dans le moment où Louis XIV venait de rendre l'âme, il y eut une grande agitation à la ville et à la cour. Les carrosses brûlaient le pavé, et les alentours du Palais-Royal ne suffisaient plus à contenir la foule des curieux.

Tout auprès de l'endroit où se faisait le vacarme, dans la rue des Deux-Écus, demeurait

une pauvre famille qui ne s'occupait guère de la politique du jour, car il n'y avait ni mort de souverain, ni changement dans l'État qui pût influer en bien ou en mal sur sa chétive existence. Elle habitait le cinquième étage, et n'avait que trois petites chambres au fond d'un corridor sombre pour le ménage de quatre personnes. Dans l'une de ces chambres était M. Quinault, le chef de la famille, avec l'un de ses fils âgé de vingt ans; la seconde appartenait aux deux filles, dont l'une touchait à ses dix-huit et l'autre à ses quinze ans; la troisième pièce, qui était la plus grande, servait à la fois de salon, de salle à manger et de cuisine. Pour unique objet de luxe on voyait à la muraille un portrait du comédien Baron. Une vaste marmite, mère-nourrice de tous les Quinault, occupait paisiblement le

foyer en attendant l'heure du dîner. Sur une planche était une dizaine de livres poudreux avec un fragment d'habit de théâtre. Quelques paires de bas encore humides se balançaient à cheval sur une ficelle tendue dans les hauteurs du plafond. Cela sentait si fort la misère que le spectacle vous en eût donné le frisson, à moins que vous n'eussiez porté toute votre attention sur les visages des habitants, qui paraissaient d'assez bonne humeur et florissants d'embonpoint. Le père Quinault, assis gravement sur un escabeau, lisait une pièce de Molière. On entendait Quinault le fils, à travers une mince cloison, répéter à grands éclats de voix le rôle du Cid. Les deux jeunes filles chuchotaient tout bas, et riaient ensemble auprès du feu en épluchant un oignon avec de vieux gants à leurs mains, de peur de se salir les doigts.

M. Quinault le père était un respectable vétéran des planches de la Comédie-Française. Il n'avait jamais été bien bon acteur; mais depuis qu'il avait pris les rôles à manteau, le public s'était habitué à sa figure, tellement que l'ancien répertoire ne pouvait aller sans lui. Il professait bien, connaissait à fond toutes les traditions, n'était jaloux de personne, et n'avait jamais besoin du souffleur. C'était un vieux routier qui savait prendre son parterre aux premières représentations, et enlever un succès. On l'eût aimé davantage s'il ne lui eût manqué trois dents sur le devant, ce qui gênait sa parole. Il jouait assez bien l'Orgon du *Tartuffe*, et recevait admirablement les coups de bâton dans *les Fourberies de Scapin*. On l'applaudissait peu, mais jamais on ne l'avait sifflé. C'était un homme de métier, et de plus

un bon père, élevant avec de bien maigres appointements une famille nombreuse à laquelle il enseignait l'art dramatique, mais fort peu de morale. Il trouvait encore le moyen de payer une pension pour son fils aîné qui apprenait le contre-point chez le compositeur Mouret, et qui voulait être à la fois acteur et musicien. Lorsque le bonhomme Quinault disait, en se frottant les mains dans le foyer du spectacle, que son nom ferait bientôt honneur à la Comédie-Française, par les talents, la galanterie, l'esprit et la beauté, on ne doutait pas que ce fût vrai.

En effet, dans l'espace de trois années, la famille entière parut avec succès au même théâtre, et s'empara de tous les rôles. Le fils aîné débuta dans *Bajazet,* et fut engagé pour les amoureux. Le second, qui prit le nom de

Quinault-Dufrène, joua les grands tragiques, et fut reconnu sur-le-champ pour un acteur de génie. La fille aînée plut par sa figure, qui était charmante, plutôt que par son talent. La cadette parut enfin la dernière dans le rôle de Phèdre, où elle fut fort applaudie; mais elle avait la taille petite, l'œil lutin, le nez en l'air, et la bouche faite pour le rire; elle sentit d'elle-même que la comédie la réclamait, et lorsqu'elle passa aux soubrettes, elle y déploya une verve et une gaieté pleine de malice qui la posèrent aussitôt au premier rang dans cet emploi. Tous ces débuts étaient terminés heureusement et les engagements signés avant la fin de l'année 1718. Le père Quinault, ayant ainsi pourvu à l'existence de ses quatre enfants, et leur voyant un avenir assuré, ne tarda pas à abdiquer, et se retira en province

avec la pension de deux mille livres, dont le théâtre et la cassette du roi payaient chacun la moitié.

— Mes enfants, dit-il en partant, vous voilà en passe d'être tous plus riches et plus heureux que je ne le fus jamais. Vous n'avez plus besoin de moi; je suis vieux, je désire me reposer, et je vous abandonne à vos propres forces. Toi, Quinault l'aîné, tu es un garçon sage et prudent, tu veilleras sur tes sœurs. Toi, Dufrène, tu seras riche, mais tu es orgueilleux et dépensier; tu es beau comme le jour, les dames vont te poursuivre. Ne te laisse pas étourdir par le succès. Quant à vous, mes filles, vous avez de la tête, je ne vous commande point d'être des dragons de vertu, parce que vous n'en feriez rien d'abord, et ensuite, parce que ce n'est pas nécessaire

dans votre état. Ce que je dis à Dufrène ne s'applique pas à vous. Je redoute pour lui les grandes dames, tandis que pour vous je ne crains pas les grands seigneurs. Faites comme il vous plaira, pourvu que vous ne preniez jamais un amant dans les coulisses ni parmi les blancs-becs du parterre. Visez aux loges, morbleu ! et aux premières, entendez-vous? Toi, ma fille Françoise, tu as de l'esprit, ne laisse pas ta sœur aînée s'abîmer dans les trappes du sentiment. Estimez-vous toutes deux ce que vous valez. L'une est le plus beau brin de femme qui ait jamais tourné ses yeux en amande vers un public ; l'autre a le minois le plus piquant et le pied le plus mignon qui ait jamais effleuré les planches. Si, avec de tels avantages, vous ne roulez par sur l'or, ma foi, je m'en laverai les mains. Là-dessus,

je jette la perruque aux orties, et vous donne ma bénédiction.

Après cette allocution homérique, M. Quinault embrassa ses enfants, et monta dans le coche de la Bourgogne. Il avait choisi cette province pour s'y retirer à cause de ses vins estimés. Aussitôt après le départ du vénérable père, on quitta le taudis de la rue des Deux-Écus pour se loger plus au large, dans la rue Sainte-Anne; mais on n'y demeura pas longtemps ensemble. Dufrène eut tant de bonnes fortunes, qu'il lui fallut un logis splendide avec des boudoirs et des escaliers dérobés; il s'en alla dans la rue de Richelieu. On a prétendu que la duchesse de Berri n'avait pu le voir sans en être éblouie, et que le cœur de cette grande princesse avait été de ceux que le fils de Thésée *traînait après soi*. Quoi qu'il

en fût, la vanité de Dufrène s'enfla au point qu'il manqua de respect plusieurs fois au parterre, qu'il prit des airs de monarque, et ne vit sa famille qu'à de rares intervalles, et par audiences. Il obligea Destouches à changer le dénouement du *Glorieux*, en disant qu'un homme comme lui ne pouvait pas jouer le rôle d'un amant méprisé. Destouches s'humilia devant le modèle de sa comédie. Heureusement Dufrène avait un génie qui lui fit tout pardonner.

La sœur aînée, qui était une Vénus pour la beauté, eut après elle un essaim considérable où figuraient les plus riches, les plus généreux et les plus séduisants des hommes à la mode. Elle les laissa enrager pendant un an, puis elle s'humanisa en faveur d'un officier des mousquetaires, après lequel un grand seigneur

vint à bout de l'apprivoiser encore; un troisième la rendit tout à fait aimable, et l'on a dit que le Régent lui-même lui avait donné quelques conseils. A mesure que son caractère s'adoucissait, le luxe et l'argent lui venaient en aide; elle prit un carrosse et des laquais, et monta sa maison dans un goût à effacer une duchesse. Il ne resta donc plus dans le modeste logis de la rue Sainte-Anne que Quinault l'aîné avec sa plus jeune sœur. Ce garçon, qui était fou de musique, demeurait souvent dix heures à son clavecin sans boire ni manger, et ne faisait que composer des airs de ballet. Pendant cela mademoiselle Quinault cadette s'était choisi une petite compagnie de poètes et d'écrivains, qui ne lui laissait pas le temps de s'ennuyer. Son cœur ne lui disait rien encore. Elle restait sage, plu-

tôt par nature que par respect pour les préceptes paternels, car les mœurs étaient alors fort relâchées. Elle étudia beaucoup, fit des progrès considérables, et devint l'enfant gâté du public.

Mademoiselle Quinault était vive et alerte; le ciel l'avait bien mise à sa place en la jetant au milieu des coulisses, et dans un siècle d'inconstance et d'impiété. Elle aimait la satire, mais elle était bonne, et avait autant de douceur dans le cœur que de malice dans l'esprit. Elle avait du jugement, un coup d'œil sûr et prompt à décider quand une pièce était destinée à plaire; elle en découvrait le fort et le faible, par instinct, sans avoir connaissance des règles de l'art. Beaucoup d'auteurs lui communiquaient leurs ouvrages avant de les proposer aux comédiens. Voltaire venait de se

placer en tête des écrivains dramatiques par son *Œdipe*, où Dufrène avait été sublime; il fréquentait chez mademoiselle Quinault, lui lisait ses pièces, et faisait un grand cas de ses avis (1). Deschamps, Lagrange-Chancel, et le chevalier Destouches, y venaient aussi très-assidument. Quelques gens de cour, amis des arts, étaient habitués de la maison, tous un peu amoureux de la reine des soubrettes, mais prenant tous patience et se consolant de n'arriver à rien par l'agrément qu'ils trouvaient dans la conversation de leur inhumaine. Cependant, parmi les intimes, il y avait un garçon de trente ans, nommé Jolly, qui venait

(1) Il existe une trentaine de lettres de Voltaire à mademoiselle Quinault où l'on voit qu'elle lui avait donné le sujet de l'*Enfant prodigue*, qu'elle lui fit changer plusieurs scènes dans ses tragédies, et qu'elle lui conseilla hardiment d'en jeter une au feu, ce qu'il exécuta.

depuis long-temps sans avoir encore fait sa déclaration, et mademoiselle Quinault s'en étonnait quelquefois lorsqu'elle y songeait. Un soir qu'ils étaient ensemble au coin du feu, elle lui demanda en badinant pourquoi il était le seul qui ne lui eût jamais dit un mot d'amour.

— C'est, répondit M. Jolly, parce que je suis certain que je perdrais mes peines, et que vous n'êtes disposée à écouter favorablement personne.

— Qu'en savez-vous, et à quoi voyez-vous cela? dit la soubrette.

— A mille petits indices qui ne me trompent pas. Votre cœur n'est point encore développé; il faut lui donner le temps de mûrir.

— Je croirais plutôt que les guêpes ont mangé le fruit avant sa maturité.

— Oh! que non, répondit M. Jolly; vous n'êtes qu'au mois de mai de la vie. Laissez venir les grandes chaleurs, et la pêche sera bonne à cueillir.

Lorsqu'on eut assez poursuivi la métaphore et plaisanté selon le goût du temps, mademoiselle Quinault demanda sérieusement à M. Jolly de lui dire ce qu'il pensait d'elle.

— Volontiers, reprit-il, je vais le faire avec toute la franchise que vous pouvez souhaiter.

Sachez donc qu'il n'est pas très-difficile de plaire aux femmes de quinze ans ou de vingt-cinq; mais, entre ces deux âges, il y a une époque où elles sont insupportables; elles connaissent assez le monde pour ne point se soucier de l'expérience; elles sont encore trop jeunes pour avoir peur du temps, et le perdent sans regret à des bagatelles. Leur beauté,

qui est dans son éclat, suffit à les contenter ; elles ne sont amoureuses que d'elles-mêmes, se regardent complaisamment dans le miroir, s'amusent du pouvoir de leurs charmes, et verraient sans s'émouvoir le pauvre fou qui se prendrait dans leurs filets bouleverser l'univers pour leur être agréable. Cela dure jusqu'au moment où l'idée leur vient que la jeunesse n'est pas éternelle ; alors il leur faut vite un mari, vite un amoureux, si le mari ne se présente pas. Elles font un méchant mariage ou se lient sans choix et sans réflexion ; plus tard, elles reconnaissent leur erreur et aiment enfin avec discernement.

— Fort bien, répondit mademoiselle Quinault ; et, comme à vingt-cinq ans je suis destinée, selon vous, à faire une sottise, il s'ensuit que je n'aurai pas le sens commun avant trente ans.

— Cela se pourrait.

L'opinion de M. Jolly était de quelque poids; il avait eu récemment une pièce en vers représentée au Théâtre-Français, qui s'appelait *l'École des Amants*; on y trouvait de la grâce, une connaissance remarquable du cœur féminin, et beaucoup de naturel. Le public avait fait à ce petit ouvrage un succès de durée; le *Mercure* l'avait traité avec distinction; Quinault l'aîné y jouait l'amoureux. Jolly s'en tenait à ce léger bagage littéraire, et ne voulait plus travailler, quoiqu'on l'y encourageât beaucoup; il avait tout juste de quoi vivre, ne songeait pas à entrer à l'Académie, et se contentait de passer pour un homme d'esprit; mais il ne s'apercevait pas qu'en usant trop de sa raison, en calculant trop le pour et le contre de chaque chose, il ne vivait qu'en

spéculation, et ne donnait guère plus à ses passions que mademoiselle Quinault elle-même. Soit à cause de la ressemblance qui existait entre eux, soit que la jeune actrice se piquât au jeu en voyant ce garçon demeurer maître de lui, elle conçut plus d'estime pour Jolly que pour les autres, lui parla plus ouvertement, et l'eût sans doute pris pour ami et pour confident, s'il n'eût jugé à propos de se tenir sur la réserve avec elle, par un raisonnement de prévoyance qui signifiait ceci : ou je serai ton amant quelque jour, ou nous ne serons jamais rien l'un à l'autre.

La coterie de mademoiselle Quinault s'aperçut qu'elle montrait de la préférence pour Jolly. M. de Voltaire, qui n'était pas jaloux, le trouva bon et lui conseilla de jouer au vrai avec l'auteur *l'École des Amants;* mais

le reste de la société en parut fâché. On en fit des épigrammes, et, comme les femmes n'aiment point la critique, c'était le moyen de hâter la conclusion. Déjà on la croyait consommée, lorsqu'on vit avec surprise M. Jolly partir pour la campagne. Le monde, qui juge tout sur les apparences, prit cela pour une rupture, sans songer que la poste aux lettres est faite exprès pour les amoureux. Ils s'écrivirent en effet; nous ignorons ce qu'ils disaient, mais lorsqu'une correspondance galante s'engage ainsi entre une actrice de vingt ans et un garçon d'esprit, lorsqu'ils s'aiment plus qu'à moitié, il n'est pas besoin de rompre les cachets pour deviner de quoi ils s'entretiennent. Jolly jurait ses grands dieux qu'il craignait de se brûler à la lumière, et de perdre son repos; il ne voulait pas revenir, à

moins qu'on ne le rappelât par de douces promesses. Mademoiselle Quinault se mourait d'envie de le rappeler, et n'osait le faire. Au bout d'un mois l'ennui la pourchassait ; Jolly était dévoré d'impâtience, et cependant il tenait ferme dans ses résolutions. Cela aurait pu durer long-temps, sans un petit évènement que le hasard fit naître, et qui tourna les choses au profit de l'amour, parce qu'il était bien décidé que rien n'aurait pu les faire tourner à son détriment.

II.

Louis XV était alors âgé de onze ans. On venait de remettre à neuf la salle de spectacle des Tuileries, et Sa Majesté désirait qu'on en fît l'ouverture par une comédie nouvelle avec un prologue et des entrées de ballet. Le duc de Villeroi, gouverneur du prince, en parla au

régent, qui n'y mit point d'obstacle. Le sieur Coypel fut chargé de faire la pièce, on commanda la musique à MM. de La Lande et Quinault l'aîné ; le sieur Balon de l'Opéra composa le ballet et les divertissements. On voulait avoir les premiers artistes de l'Académie royale de musique et de la Comédie Française; le célèbre Baron devait rentrer au théâtre pour cette occasion solennelle. Le roi et quelques jeunes gens de grandes familles devaient exécuter dans les intermèdes des danses à caractères. Or, M. Coypel, qui ne savait trop quel sujet choisir pour la pièce, vint un jour faire part de son embarras à mademoiselle Quinault dont il connaissait l'esprit inventif. Elle lui conseilla de mettre en scène l'épisode de Cardenio dans le roman de Michel Cervantes. Coypel adopta cette idée, acheva tant

bien que mal trois petits actes en huit jours, et on annonça, pour le lundi 30 décembre 1720, l'ouverture du théâtre par les *Folies de Cardenio*. Le 25 décembre au matin, les acteurs furent réunis au château pour la première répétition. Mademoiselle Antier de l'Opéra, qui ouvrait le prologue par le rôle de Minerve, n'eut pas plus tôt dit sa première phrase que le duc d'Orléans l'interrompit et se récria de ce qu'elle parlait en prose. Il fallait au moins, disait le régent, que le prologue fût en vers, sans quoi cela ressemblerait à une parade des théâtres de la foire. Tout le monde se rangea de cet avis. M. Coypel tomba dans une perplexité cruelle; il avoua de bonne grâce son impuissance, en demandant huit jours de délai pour mettre son prologue en vers. Le roi, qui était impatient comme sont les en-

fants et les princes, ne voulait point de retard à ses plaisirs. Mademoiselle Quinault proposa d'appeler M. Jolly, en disant qu'il lui suffirait de quelques heures pour versifier le prologue. Jolly habitait Saint-Maur; on lui expédia sur l'heure un carrosse à quatre chevaux avec un des gentilshommes de service qui fit diligence et qui lui remit un billet de mademoiselle Quinault.

« Mon cher poète, disait la soubrette, ce n'est pas moi qui vous ordonne de revenir : c'est le roi lui-même. Il faut lui obéir et faire, s'il vous plaît, par respect pour Sa Majesté ce que vous ne feriez pas pour l'amour de moi. »

On n'avait pas encore achevé la répétition de la pièce et des divertissements lorsque M. Jolly arriva. On lui communiqua le prolo-

gue en prose. Il débutait par ces mots que prononçait Minerve :

« J'enseigne la sagesse aux jeunes gens par le moyen des plaisirs. C'est ainsi que je vais montrer aujourd'hui à Louis, qui écoute mes leçons et qui sait en profiter, à quel degré de folie l'amour peut conduire les cœurs où il règne. »

M. Jolly prit la plume et écrivit aussitôt :

Oui, souvent le plaisir, ami de la jeunesse,
Sert aux desseins de la sagesse ;
Je veux aujourd'hui, par sa voix,
Enseigner à Louis, que j'élève et qui m'aime,
Où peut aller l'égarement extrême
des faibles cœurs qu'Amour asservit à ses lois.

On applaudit beaucoup, non pas pour la beauté des vers, mais à cause de la facilité du poète, car le grand point était d'aller vite plutôt que de bien faire. Jolly tourna de la même

façon la phrase qui suivait, et, tandis qu'on exécutait une seconde répétition, il changea ainsi en poésie le reste du prologue, qui n'était pas fort long. Ce tour de force parut merveilleux au jeune roi, qui envoya le lendemain une bourse de cent louis à M. Jolly.

Le 30 décembre, la représentation fut magnifique. La cour entière y assistait, et l'on peut dire qu'il n'y eut jamais de réunion plus agréable par la beauté des femmes, la qualité des personnages et la richesse des habits. Le prologue alla divinement bien, et le divertissement encore mieux. Il se termina par un double quadrille, où le roi dansait en Amour et le duc de Chartres en Hymen. Les enfants des premières familles de France étaient à leur suite. Dans celle du roi figuraient MM. de La Trémouille, de Boufflers, de Crusol et de Bran-

cas. Le duc de Chartres conduisait MM. de Lorges et de Mirepoix, le prince de Turenne et M. de Coigny. On joua ensuite la pièce, qui ne fut guère écoutée, à cause du grand émoi où la grâce des danseurs venait de jeter l'assistance. Comme c'était des enfants, les dames en parlaient le plus librement du monde, et s'extasiaient sans façon sur le bon air, la tournure noble, les formes avantageuses du roi, dont la jambe était d'une beauté au dessus de son âge. Le premier acte entier passa inaperçu au milieu de ces discours. Cependant le sieur Baron joua si admirablement les fureurs de Cardenio, qu'on lui prêta quelque attention. Mademoiselle Quinault acheva de rappeler le public à lui-même dans une petite scène où elle figurait une fille espagnole qui donne à dessein de la jalousie à son amant en

feignant d'en écouter un autre. Ce fut le tour des hommes à s'extasier sur la malice et la gentillesse de l'actrice. On savait que mademoiselle Quinault était sage, et on s'écriait : Comment se peut-il qu'une fille si habile et si rusée en amour n'ait pas encore éprouvé cette passion! Le pauvre Jolly se sentait bouleversé; il eût voulu être le seul à connaître les agréments de sa maîtresse, car quelle apparence d'être préféré, si tous ces grands seigneurs s'avisaient d'en raffoler comme lui? Après le spectacle, il vit une procession se diriger vers la loge de l'actrice; il vit le régent lui-même prendre la soubrette par le menton en l'appelant friponne, et il se sauva désespéré, n'en voulant pas voir davantage. Jolly passa la nuit à se promener dans sa chambre et à jeter des regards découragés sur son modeste habit en

rêvant aux magnificences de la soirée. Le lendemain, il se rendit chez sa belle. Un carrosse superbe était à la porte; la femme de chambre lui dit que mademoiselle ne pouvait le recevoir. Cette fois il ne douta plus de son malheur; il se retira le cœur mortellement blessé. Comme il s'en allait lentement, la tête basse, il fut arrêté au coin de la rue par la caméristeessoufflée qui courait après lui pour le rappeler. En même temps le carrosse doré passa devant lui, et il y aperçut un des visages de la veille, qui le regarda d'un air chagrin en fronçant les sourcils. L'espoir lui revint; il monta chez son ingrate et se composa un maintien plein de fierté, sous lequel son désespoir était parfaitement déguisé.

— Vous venez à propos, lui dit mademoiselle Quinault. Savez-vous ce qui m'arrive?

J'ai eu l'honneur hier de tourner la cervelle à M. le grand-prieur ; il n'a pas le temps de me faire la cour, et me propose de m'acheter à beaux deniers comme une maison de campagne.

— Eh bien ! dit M. Jolly, je n'ai pas d'avis à vous donner; suivez votre sentiment.

— Vous en parlez avec tant de calme, reprit la soubrette, que je ne sais plus si j'ai bien fait de refuser.

— Vous avez refusé ! s'écria le poète.

— Sans doute. Il m'eût offert tous les diamants du Mogol, que j'aurais refusé de même; et la raison, c'est que j'ai le cœur pris.

— Je vous en fais mon compliment, Mademoiselle.

— Tenez, monsieur Jolly, dit l'actrice,

laissons les finesses. Vous écrivez des comédies, et moi je sais les jouer; nous connaissons trop tous deux ce que c'est pour nous y tromper. Vous feignez l'indifférence, et vous avez la mort dans l'âme; moi, je suis une méchante de m'amuser de vos tourments. Voici la vérité en deux mots : Je ne veux pas me vendre, et comme les séductions pourraient finir par me tenter, j'ai dessein de les arrêter en me donnant à une personne que j'aime. Devinez le reste; je ne veux pas en dire plus.

Elle en avait dit assez, car Jolly s'était déjà jeté à ses genoux.

— Est-il possible, s'écriait le poète, que vous ayez méprisé pour moi les hommages des grands seigneurs! pour moi, qui n'ai pas tous leurs moyens de plaire!

— Il est vrai, lui répondait-on, que vous n'êtes ni riche ni marquis à la cour; mais, dans le pays des gens d'esprit, vous y êtes duc pour le moins, et je suis de ce monde-là. Défaites-vous donc de votre modestie, si vous voulez que je me croie aimée comme je veux l'être.

La-dessus ils échangèrent une foule de serments que le lecteur n'a pas besoin d'entendre, et ne songèrent qu'à dresser leurs plans pour se rendre réciproquement le plus heureux qu'ils pourraient. Mademoiselle Quinault voulait que Jolly vînt demeurer chez elle; mais il avait trop de prudence pour accepter. Il rappela sa comédie de *l'École des Amants*, où le couple le plus uni voit bientôt la fin de sa passion pour s'être trop livré aux premiers emportements. La comédienne convint de l'excellence de

ces raisons et y céda, non sans regrets.

Malgré leurs soins à éviter le bruit, nos amoureux laissèrent voir leur liaison à tout Paris; ce fut la nouvelle du jour, après quoi les jaloux se turent par lassitude, et on n'en parla plus. M. le grand-prieur ne se fâcha pas et trouva fortune ailleurs. Voltaire assura que la soubrette n'en jouerait que mieux *le Dépit amoureux*, et le public n'en donna pas un applaudissement de moins.

III.

Nos amants furent uniquement à leur tendresse pendant une année entière, qui est assurément la plus belle de leur vie. Ils se voyaient du matin au soir, et souvent encore du soir au matin. Ils goûtaient le rare bonheur de s'aimer sans contrainte et sans avoir à se

cacher de personne. D'humeur, de goûts et de caractères, ils s'accordaient si bien, qu'on les croyait unis pour toujours. Mais c'est précisément contre les combinaisons les plus heureuses et les liens les plus solides, que le sort prend un cruel plaisir à s'exercer. Jolly apprit un jour la mort d'un vieux parent qui lui laissait un héritage aux Indes d'Amérique. Dans tout autre moment, il en eût remercié le ciel, car sa fortune était fort modique. Il pressentit sans doute qu'il y avait là-dessous un piège, et que cette faveur perfide ferait le malheur de sa vie. Si, au lieu de l'exciter à partir, sa maîtresse l'eût retenu, il serait demeuré, au risque de perdre la moitié de ce bien inespéré; mais mademoiselle Quinault, par dévouement et par un scrupule délicat, l'engageait à faire le voyage, et Jolly consentit à s'éloigner, tout

en regrettant que son amie eût encore plus de sagesse que d'amour. Ils se donnèrent leurs portraits, en se promettant bien de les regarder chacun de leur côté aux mêmes heures, et se prodiguèrent ces mille assurances de fidélité qui ne sont au fond que des bravades sous lesquelles on déguise le soupçon et l'horreur de sa propre fragilité. Voilà donc Jolly embarqué, avec la certitude de ne point revenir avant six mois au plus tôt, et rêvant à sa maîtresse, entre le ciel et l'eau, sur le pont d'un navire.

Les amis de mademoiselle Quinault ouvrirent des yeux bien grands et bien surpris à cette nouvelle. Vieux ou jeunes, ils en étaient tous contents, mais les uns mêlèrent leurs condoléances aux soupirs de la belle affligée, les autres disaient que c'était une rupture, dans l'espoir que l'évènement leur donnerait

raison. Ils vinrent plus assidument que jamais pour apporter des distractions à leur amie, et aussi pour étudier dans ses traits le décroissement de la tristesse et les progrès de l'oubli. Ils se mirent en frais de madrigaux, où ils la comparaient à la belle Ariane. Sa maison était l'île de Naxos, et l'on donnait à entendre qu'on eût bien voulu la consoler comme avait fait Bacchus. La jeune actrice remercia les auteurs de ces flatteries, mais elle ne chercha point de consolateur. Au bout de trois mois, on plaisanta sur sa constance; on s'en étonna comme d'un scandale. Les madrigaux changèrent de ton et lui donnèrent le nom de Pénélope. On disait que son Ulysse ne reviendrait pas qu'il n'eût couru assez d'aventures pour en faire une Odissée complète en vingt-quatre livres. Notre soubrette trouva la plai-

santerie bonne et accepta le surnom. Le célèbre Moncrif était l'un des plus acharnés dans cette ligue contre le pauvre Jolly. Comme il s'était introduit chez mademoiselle Quinault peu de jours avant le départ de l'amant, il avait moins mauvaise grace que les autres à mal parler de lui, ne l'ayant pas assez connu pour être son ami. Moncrif, qui eût bien volontiers pris la place du voyageur, entreprit de ruiner Jolly dans l'esprit de sa maîtresse. Il était adroit et maniait finement l'épigramme, pour laquelle notre comédienne avait un faible. Jolly fut attaqué d'abord avec ménagements, et ensuite avec plus de méchanceté. Mademoiselle Quinault s'habitua insensiblement à écouter ces satires. Elle se fâchait des mauvaises, mais quand la plaisanterie était ingénieuse et de bon goût, il fallait bien s'en amuser. Moncrif ne voulait pas

s'occuper de Jolly autrement que par des moqueries, et la jeune actrice s'excusait d'en rire, en disant que c'était encore parler de lui. Le temps effaçait les souvenirs, tandis que le pauvre amant, se fiant aux promesses de son amie, comptait les jours en Amérique, et bondissait de joie en se préparant au retour.

Un soir, après le spectacle, la compagnie était nombreuse chez mademoiselle Quinault; Moncrif, qui singeait assez bien les façons des autres, essaya d'imiter les airs de Jolly et d'en faire une caricature. Notre poète avait un certain clignement d'yeux qui tenait à sa vue basse, et il aimait à prendre ses repas chez les traiteurs publics. Moncrif le représenta fort drôlement, demandant aux sauvages des Indes s'il n'existait pas un cabaret dans leur pays.

Mademoiselle Quinault prit plaisir à voir ces grimaces innocentes; elle était de ces femmes qui ne résistent pas à l'envie de dire aussi leur mot contre celui qu'elles aiment le plus, lorsque ce mot leur vient au bord des lèvres et qu'il est heureux ou comique. Elle imita Jolly à son tour, et fit bien mieux encore que Moncrif. Aussitôt ce fut un signal pour les assistants. Ils se crurent autorisés par cet exemple à déchirer l'absent, et chacun mordit à emporter la pièce. Il y avait là un jeune homme de qualité nommé le chevalier de Caux, qui était bien fait et avait de l'esprit. La Comédie Française avait joué, en 1715, sa tragédie de *Marius*. Il n'avait rien fait depuis lors, mais on le croyait capable de très-belles choses s'il eût travaillé. Le chevalier ne riait point des attaques contre Jolly. On lui demanda d'où venait son grand sérieux.

— C'est que je songe, répondit-il, combien il me serait cruel d'apprendre que ma maîtresse et mes amis se moquent de moi. Je pense aussi que, tandis qu'on le raille, Jolly est peut-être sur la mer, exposé aux hasards des flots ou battu par quelque orage, et que, si on venait nous annoncer qu'il s'est noyé, il n'y aurait que deux personnes ici qui en sentiraient de la peine : la première, c'est mademoiselle Quinault, et la seconde, c'est moi.

La comédienne, un peu confuse de trouver dans un étranger plus de charité pour les ridicules de son amant qu'elle n'en montrait elle-même, ne se fâcha pas de la leçon. Elle mit fin aux sarcasmes et déclara tout haut qu'elle avait conçu dès cet instant une estime particulière pour le chevalier. Les envieux demeu-

rèrent un peu sots de leur mauvais succès; Moncrif seul, ne voulant pas avouer son échec, continua les plaisanteries, mais avec plus de modération. Il avait lu attentivement la comédie de *l'École des Amants* et en savait des passages par cœur. Ce n'étaient pas les meilleurs. Il appuyait plus volontiers sur les vers faibles ou mauvais que sur les autres, et relevait les fautes en érudit sans avoir l'air d'y attacher d'importance. Mademoiselle Quinault convint que l'ouvrage de Jolly avait des défauts, et déconcerta la méchanceté de Moncrif en ajoutant que ces défauts mêmes lui plaisaient, parce qu'elle y retrouvait les façons de sentir et de s'exprimer de celui qu'elle aimait. Elle avait pour les vers de Jolly cet engouement féminin que donne la tendresse et contre lequel la critique la plus judicieuse est impuissante.

Le chevalier de Caux suivait le chemin opposé à celui de Moncrif. Lorsqu'il citait un passage de *l'École des Amants*, c'était toujours un des mieux faits, et il l'accompagnait d'éloges vrais et ingénieux qu'il disait avec grâce. Il prenait la défense des vers mauvais, et savait y trouver encore quelque mérite qui avait échappé à mademoiselle Quinault, ou que Moncrif ne voulait pas reconnaître. Cette bienveillance plaisait à la soubrette. Plus les attaques étaient violentes, plus la générosité du chevalier en recevait d'éclat. Moncrif acheva de se perdre en déclarant son amour. On comprit alors où tendait sa malice depuis longtemps. Si les femmes pardonnent aisément le mal qu'on fait pour leur plaire, elles sont impitoyables pour la déloyauté malhabile qui se laisse démasquer. L'adresse de Moncrif était

en défaut, il devait être accablé, et il le fut; on ne lui répondit que par des reproches et du mépris. Le chevalier de Caux, au contraire, n'en fut que plus recherché; on l'invitait souvent le soir à souper; comment aurait-on pu s'ennuyer de sa compagnie, puisqu'il avait toujours à la bouche le nom de Jolly, et qu'il en parlait avec estime! Quand il avait dit longuement, avec éloquence et vivacité, tout le bien qu'il pensait de l'absent, il soupirait, il prenait un ton pénétré pour s'écrier :

— Vous l'aimez beaucoup! il est bienheureux et mérite son bonheur. Ah! si j'étais donc aussi favorisé? je ne voyagerais pas; mais un homme aimable et parfait comme lui est assez sûr de plaire pour ne rien redouter; et puis, il pense à vous, sans doute. Il a confiance dans votre amour, et il a raison; je

donnerais la moitié de ma vie pour être aimé ainsi.

— Vous le serez quelque jour, lui répondait-on; vous trouverez assurément une âme qui appréciera la vôtre.

— Non, répétait le chevalier en soupirant plus fort; je suis loin de valoir celui que vous avez choisi, et quand même j'approcherais de lui, rencontrerais-je jamais une femme aussi adorable que vous? C'est impossible; mais du moins, votre amitié à tous deux me consolera de mon ennui.

Et mademoiselle Quinault donnait sa main au chevalier qui la baisait avec respect. On le regardait d'un air d'intérêt et de bonté; cela durait jusqu'après minuit. Un soir, les discours du chevalier furent plus exaltés que d'ordinaire; il parla de quitter Paris de peur

d'en venir à aimer la maîtresse de son ami. On le supplia de n'en rien faire ; il répondit qu'il était bien tard déjà, et qu'il valait mieux souffrir que de trahir un absent. L'heure était avancée ; la fatigue, l'attendrissement, la pitié, troublèrent le cœur de mademoiselle Quinault, et mirent une si grande confusion dans ses sentiments, qu'elle ne savait plus lequel était l'amant, lequel était l'ami, de Jolly ou du chevalier. Celui-ci allait partir comme l'autre, s'éloigner pour toujours peut-être.

— Ah ! chevalier, lui dit-on, que vous êtes aimable et généreux !

Et on lui jeta les deux bras autour du cou.

— Que vous êtes douce et charmante ! répondit le chevalier.

Tout en célébrant ensemble le mérite de la

constance et la beauté des sacrifices de l'amitié, leur apologie se termina de façon que l'ami fit une trahison, et la maîtresse une infidélité.

Après ce bel exploit, ils demeurèrent un peu étourdis de l'aventure sans oser se regarder. La soubrette sentit qu'elle allait avoir des remords, et comme elle était de ces femmes qui préféreraient briser tous les liens du monde plutôt que de vivre avec un souci, elle déclara au chevalier qu'il fallait partir et ne la revoir jamais. Le chevalier était un galant homme. Il se retira sans murmurer, s'en alla en province et s'y maria peu de temps après. Mademoiselle Quinault délibéra pour savoir s'il fallait taire son crime ou l'avouer et en obtenir le pardon. Elle s'imagina que ce serait un nuage éternel qui empoisonnerait ses

amours, et se résolut à garder le silence. Les uns la blâmeront, et les autres diront qu'elle fit bien; nous n'en donnerons pas notre avis. Jolly revint. Il fut reçu avec tendresse et ne soupçonna pas son infortune.

IV.

Mademoiselle Quinault voulait que notre poète écrivît une comédie nouvelle, et se mourait d'envie de lui voir un succès. Jolly hésitait. Une chute lui eût causé une peine amère. Il disait sagement que c'était assez d'un bonheur à la fois ; qu'on risquait de le perdre en

le voulant augmenter d'un second. Cependant la soubrette insista si fort qu'il chercha un sujet pour un ouvrage en cinq actes. Un matin qu'ils causaient ensemble, mademoiselle Quinault demandait à Jolly comment il se vengerait d'elle si elle lui manquait de fidélité. Après un instant de réflexion, le poète répondit :

— J'ai toujours pensé qu'il fallait se venger d'une infidèle par une retraite subite, par l'oubli et le silence, en cachant les regrets au fond de son cœur et en demeurant impénétrable. Mais avec vous, je sens bien que je n'y tiendrais pas. J'aurais assez de faiblesse pour vous pardonner si vous aviez du repentir, et si vous n'en aviez point, je tâcherais de me venger par quelque procédé honnête et généreux.

— Ce serait en effet la vengeance la plus accablante, dit mademoiselle Quinault. La honte d'une infidélité serait plus grande par le mérite de la personne trahie. Eh bien ! voilà un excellent sujet de comédie. Mettez-nous à la scène un homme faible en face de sa maîtresse, pardonnant à l'infidèle et la mettant au désespoir à force de générosité.

Jolly adopta cette idée avec plaisir, en pensant qu'il y emploierait beaucoup de ses propres sentiments. Il fit de moitié avec mademoiselle Quinault le plan de l'ouvrage et commença dès les jours suivants à écrire les scènes en vers. Chaque matin, il venait lire à sa maîtresse le travail de la veille. C'était pour eux une source inépuisable d'amusements et d'émotions, car la soubrette y avait un rôle de quelque importance, comme on le devine

bien. Au bout de six mois, les cinq actes étaient achevés. On essaya la pièce par une lecture aux amis. Ils l'écoutèrent un peu froidement, et déclarèrent qu'il y avait dans tout cela quelque chose de personnel qui ne serait pas senti du public; mais on se persuada le contraire, et on alla en avant. La pièce fut reçue par les comédiens. Les répétitions se firent promptement, et un beau jour, on lut ces mots sur les affiches du théâtre : *Les Vengeances de l'Amour*, en cinq actes et en vers. Hélas ! ils n'y parurent pas une seconde fois ! Le public écouta jusqu'au bout; mais il donna des signes certains de son blâme, et malgré le zèle et le talent des acteurs, il fallut retirer la pièce. Cet échec fut un double coup de poignard pour l'auteur. Il se voyait frappé à la fois dans sa réputation et son amour, car il

s'imaginait que sa maîtresse l'en aimerait moins. Il n'osait pourtant lui reprocher de l'avoir poussé dans cet écueil, et gardait un sombre silence ; mais mademoiselle Quinault avait le cœur bien placé : elle redoubla de tendresse pour le poète malheureux, et le caressa plus encore que s'il eût été couronné. Jolly se consola, chassa bien loin les idées de gloire, et donna toutes ses pensées à son amour, en se promettant de ne plus s'en distraire.

Cependant les gazettes parlaient de ce mauvais succès. Des propos méchants en venaient aux oreilles de mademoiselle Quinault. Le *Mercure* traitait l'ouvrage avec des égards, car les critiques d'alors étaient d'honnêtes gens qui avaient de la conscience. Le journaliste citait quelques vers avec éloge, et disait qu'ils

avaient la douceur d'un tableau de l'Albane ; mais la *Bibliothèque française* écrivit ce qui suit : « Nous attendions mieux des *Vengeances de l'Amour*, qui ont paru sur la scène le 4 décembre 1721. Le public avait reçu avec applaudissements *l'École des Amants*, coup d'essai de M. Jolly. Elle fit croire que le poète soutiendrait la scène comique. Mais il a si peu réussi dans ce dernier ouvrage que les espérances que l'on avait conçues se sont dissipées. Il est vrai que les héros perdent quelquefois des batailles. Nous souhaitons que M. Jolly gagne la première qu'il hasardera. La trêve entre le public et lui dure encore (1). »

Ces reproches n'étaient pas bien durs ; mais

(1) *Bibliothèque française*, tom. 1er, seconde partie, pag. 205.

si les critiques étaient honnêtes, les auteurs étaient sensibles; la phrase des espérances dissipées fit une peine amère au pauvre poète. Mademoiselle Quinault s'accoutuma peu à peu à entendre parler de son ami avec moins de considération, elle en eut moins elle-même sans y prendre garde. Il était généreux d'avoir redoublé de tendresse pour adoucir le malheur de M. Jolly; une fois ce tribut payé, lorsqu'elle le crut consolé, elle ne l'aima plus autant. Jolly s'en aperçut à de légers signes, à de l'ironie, à des malices qui n'avaient plus la bienveillance d'autrefois. On critiquait Jolly sur ses manières de dire et de faire toutes choses. Il n'y avait rien de détestable comme sa façon de manger à souper, rien de maussade comme l'air qu'il avait en ouvrant sa boîte, en tirant son mouchoir, et secouaient

son jabot. Il portait son chapeau abominablement et croisait ses jambes d'une manière tout à fait haïssable. Le pauvre poète était plus sensible qu'on ne le pensait. Il gémissait tout bas de ces changements ; mais sa modestie lui disait que sa maîtresse avait le droit de le mépriser, puisqu'il n'était jamais, pour elle comme pour les autres, qu'un auteur sifflé.

Quand une fois le bonheur d'un homme chancelle par un côté, l'édifice entier ne tarde guère à s'abattre. Mademoiselle Quinault sentit un jour fort clairement que son amour s'envolait tout à fait. Elle l'avoua naïvement à Jolly. Ils versèrent quelques larmes ensemble et convinrent de changer leurs rapports en d'autres moins intimes. Le poète promit qu'il serait tout à l'amitié. Ils se jurèrent de

s'avertir s'ils venaient à aimer ailleurs, et de se faire leurs confidences. Ce sont des projets qu'on forme toujours et qui s'exécutent rarement. Chaque fois que Jolly voyait son infidèle, il s'en retournait blessé de mille traits cruels. Un beau jour elle prit un amant, et comme l'amour est un sentiment despotique et exclusif, elle ne se soucia plus de leurs conventions. Jolly lui reprocha le plus doucement qu'il put d'avoir manqué à sa parole ; il continua de lui montrer toutes sortes d'égards, ce qui ne servit de rien, car elle n'avait pas le loisir de s'en apercevoir.

V.

La sœur aînée, que l'on appelait la belle Quinault, était devenue fort à la mode. Les cœurs de plusieurs princes figuraient déjà dans ses reliques. Par une faveur inouie, on lui avait donné l'appartement au château, à la suite d'une représentation où elle avait joué le

rôle de Pandore avec infiniment de charmes. Elle recevait la première compagnie du royaume et on lui faisait une cour de princesse. Cela devint ridicule par la suite lorsque sa beauté battit en retraite, et qu'on ne lui trouva pas autant d'esprit qu'on lui en avait prêté sur sa bonne mine; mais à l'instant dont nous parlons elle était au pinacle. Mademoiselle Quinault cadette s'ennuya d'abord chez sa sœur où régnait l'étiquette; cependant elle prit plus de goût à la belle compagnie, lorsqu'elle y eut des adorateurs. Deux jeunes gens également favorisés par le nom, la richesse et la figure, se mirent à la fois sur les rangs. C'étaient MM. de Villars et de Coigny ; le premier un peu bègue, mais avec un tour original dans les idées ; le second avait le parler doux et agréable, mais on reconnaissait en fin de

compte qu'il n'y avait rien dans ses discours que de la politesse; d'ailleurs entreprenants tous deux et généreux jusqu'à la magnificence. Il n'était sorte d'extravagances et d'efforts dont ils ne fussent capables pour réussir. Ils commencèrent par les présents. Coigny envoya un service d'argenterie, et Villars un écrin. Le premier donna des fêtes à la campagne où furent invitées les actrices des trois théâtres; le second donna des déjeuners en ville. Cette rivalité dura un grand mois. Le monde s'en amusait. On était curieux de voir à qui resterait le champ de bataille. Ce fut Villars qui l'emporta. Mademoiselle Quinault venait de jouer avec succès une comédie où la scène était en Turquie. Villars vint un matin chercher sa belle en habits ottomans avec un carrosse dont les laquais et le cocher étaient

vêtus comme on l'est à Constantinople. Il fit mettre à mademoiselle Quinault la robe qu'elle portait à la comédie, et ils coururent les promenades en cet équipage, riant comme des fous et faisant rire les passants. Le soir, ils soupèrent dans leurs déguisements, et, à force de se divertir, la joie et les plaisirs entraînèrent si bien la jeune actrice, qu'elle ne rentra pas chez elle de la nuit. Le lendemain, Jolly trouva visage de planches à la porte de mademoiselle Quinault; Destouches aussi remporta un projet d'ouvrage, et M. de Voltaire lui-même fut obligé d'aller lire ailleurs le cinquième acte de *Marianne*.

Notre comédienne vécut en frérie avec Villars pour qui elle avait quelque affection; mais le personnage était trop galant pour que cela pût durer long-temps. Un jour mademoiselle

Quinault vit chez une ouvrière des robes fort belles qu'on lui dit être commandées par M. de Villars. Comme ces robes n'allaient point à sa taille, elle devina qu'elles étaient pour une autre. En effet, elle reconnut les étoffes sur le dos de mademoiselle Deshayes à une répétition de *Turcaret*. La belle offensée se mordit les lèvres une fois ou deux, mais elle dissimula son ressentiment. Lorsque Villars vint chez elle le lendemain, il la trouva brodant avec assiduité une veste de satin blanc. Elle le pria de la bien regarder, lui en demanda son avis, et lui fit tenir les écheveaux de soie. Les broderies étaient à ramages et d'un effet fort beau. Villars admira le travail et promit que cette veste magnifique serait portée en bon lieu. Elle le fut aussi, car il la reconnut trois jours après sur la poitrine de

M. de Coigny, à qui elle allait à ravir. Le tour ayant réussi à ses souhaits, il n'en fallait pas plus pour consoler mademoiselle Quinault. Elle prit Coigny par malice ; mais sa vengeance une fois satisfaite, elle le congédia poliment au bout d'un mois. Ces deux affaires la rendirent plus circonspecte, et demeurèrent dans ses souvenirs comme des fautes où il ne fallait plus retomber. Elle rappela ses anciens amis qu'elle avait fort négligés. Jolly arriva le premier et ramena au logis autant de gaieté qu'il put. Il évita de rien dire qui eût trait aux équipées de mademoiselle Quinault, et regagna par cette conduite honnête une assez bonne part dans l'estime de son infidèle.

On commençait à parler d'un écrivain tout nouveau appelé Saint-Foix, qui avait des airs cavaliers et prétendait à manier l'épée mieux

encore que la plume. La Comédie-Française avait reçu sa pièce des *Grâces*, et il déclarait hautement qu'il couperait la gorge aux critiques s'ils manquaient de politesse pour son ouvrage. Il avait déjà poussé une fois la discussion avec un rédacteur du *Mercure* jusque sur le pré, où il avait couché son homme. Saint-Foix fit sa cour à mademoiselle Quinault. Son arrogance ne déplut pas, mais le moment n'était pas favorable parce que la soubrette voulait vivre en repos après ses dernières aventures. D'autres personnages la poursuivaient et n'étaient pas plus heureux que Saint-Foix.

En somme, notre comédienne s'ennuyait de toutes ses forces. Elle bâillait au nez de ses amis, et la conversation n'avait plus son nerf d'autrefois. Jolly faisait de son mieux pour

amuser la belle indolente. Un soir de tête-à-tête, en raisonnant sur la fâcheuse disposition d'esprit où était mademoiselle Quinault, il fut amené naturellement au souvenir d'un autre temps. Il risqua une peinture du bonheur qu'ils avaient goûté ensemble ; il prouva sans difficulté qu'il n'est rien de plus beau que d'aimer, et pourquoi l'union entre une actrice comme elle et un faiseur de comédies comme lui était la mieux assortie qu'on pût former. Il rappela les plaisirs et les émotions que leur avait donnés la fatale pièce des *Vengeances de l'Amour*. Mademoiselle Quinault fut obligée d'avouer que c'était le plus doux de ses souvenirs, et que ses intrigues avec Villars et Coigny n'étaient rien en comparaison. La belle devint rêveuse, et le poète se retira, emportant l'espérance d'avoir fait une impression

favorable. Il revint bientôt et chercha dans les yeux de la comédienne quelques signes d'un retour de tendresse; mais il n'y trouva que l'embarras et la confusion.

— Qu'avez-vous? demanda Jolly; est-ce que je vous aurais offensée sans le vouloir?

— Offensée! répondit la soubrette, point du tout; mais pourquoi m'avez-vous si bien parlé du bonheur de vivre intimement avec un garçon d'esprit? J'ai trouvé vos raisons si bonnes, que cela m'a tourné la tête.

— Eh bien? dit le poète.

— Eh bien! vous veniez de partir, lorsque j'ai reçu la visite de Saint-Foix, qui a continué la leçon. Il a de l'esprit et du talent; il ne me déplaisait point...

Jolly prit son chapeau et partit pour la campagne. Tel fut le fruit qu'il recueillit de

son discours. Cependant, au bout d'une semaine, il reparut. Son infidèle avait reconnu que Saint-Foix n'était qu'un important ; elle referma son cœur à double tour, et jura cette fois que c'était pour la vie.

Après ce dernier tribut payé à la folie et aux mœurs du temps, notre soubrette se consacra uniquement au théâtre. La comédie de caractère était en pleine décadence ; le public commençait à la dédaigner, et se prit d'un goût violent pour les pièces à intrigue de Marivaux. Mademoiselle Quinault eut le rare bonheur de plaire en jouant des ouvrages d'un genre nouveau et à la mode. Cette veine de sagesse et de travail lui dura environ dix ans sans interruption. Souvent les artistes qui dépensent beaucoup en intelligence et en sensibilité devant le public laissent sommeiller

leur esprit et leur cœur dans la vie privée. Mademoiselle Quinault était riche du côté de l'esprit, et ne s'en tenait pas à ce qu'elle ajoutait à celui des auteurs; mais du côté des passions, elle n'avait pas un fonds aussi considérable. Sa maison continua d'être le rendez-vous de tous les hommes de mérite, et cependant elle n'accorda de préférence à personne, et se contenta des plaisirs de la conversation, qu'elle goûtait avec une grande vivacité. Cet amusement gagna jusque sur son art, et finit même par l'en détourner tout à fait. Elle se retira du théâtre en 1741, jeune encore, au plus beau moment de sa faveur. La Comédie-Française lui paya 1,000 francs de pension, et le roi autant sur sa cassette. Avec ce modique revenu, mademoiselle Quinault trouva encore le moyen de donner un souper

par semaine. Sa table n'étant pas assez grande pour tous ceux qu'elle y aurait voulu avoir, elle établit pour règle qu'on apporterait avec soi un conte ou une historiette dont on ferait lecture avant le souper. Ce fut l'origine de l'académie de ces Messieurs et de la société du Bout-du-banc, dont mademoiselle Quinault et le comte de Caylus ont été les fondateurs, et qui dura plusieurs années. Voltaire y vint d'abord ; mais la présence de Saint-Foix et de Piron, qu'il n'aimait pas, l'en écarta bientôt. Crébillon le fils, Moncrif, Marivaux, l'abbé de Voisenon, soutinrent long-temps l'Académie et y apportèrent exactement leurs petits morceaux, dont tout le mérite était dans l'à-propos (1). Mademoiselle Quinault fournissait

(1) On trouvera les plus saillants de ces travaux éphémères dans les œuvres badines du comte de Caylus. Celui qui passe pour le meilleur est le *Chien enragé* de Piron.

elle-même son contingent, et nous regrettons que, dans le recueil de ces messieurs et de ces dames, on n'ait pas mis les noms des auteurs au bas de chaque historiette ; nous aurions désiré connaître le style de cette femme si vantée. Le fidèle Jolly fut de toutes les académies qu'il plut à mademoiselle Quinault de créer et de mettre en vogue. On le retrouve dans celle des Colporteurs, dans celle des Manteaux, etc., car les titres changeaient chaque année. Au milieu de ces amusements, notre comédienne passa doucement l'âge incommode où la jeunesse vous dit adieu. Un beau matin elle se trouva vieille sans y songer et sans avoir eu un instant de souci. Cependant on verra tout à l'heure que, si elle en avait fini pour son compte avec les amours et la galanterie, elle devait encore jouer un rôle dans une aventure assez étrange.

VI.

Une coterie formidable venait de s'établir, sur laquelle le gouvernement commençait à tourner ses regards avec inquiétude, celle des philosophes. Diderot, Rousseau, D'Alembert étaient amis alors, et leur réputation croissait de jour en jour. Ils se voyaient tantôt les uns

chez les autres, tantôt chez un traiteur de la rue Fromenteau. Mademoiselle Quinault désira les connaître aussitôt qu'on parla d'eux. Duclos lui amena Rousseau ; celui-ci eut plus de peine à entraîner Diderot, à cause de son humeur sauvage ; cependant on le voyait quelquefois de loin en loin, et lorsqu'il n'y avait que ses amis. Comme la curiosité était fort excitée par la nouvelle impulsion que ces personnages donnaient aux lettres, on trouva que la comédienne était bien favorisée de les avoir chez elle à l'ordinaire, et ses petits soupers firent beaucoup de bruit. On n'y vit guère, en gens du monde, que M. de Francueil et le prince Galitzin. Madame d'Épinay y vint deux fois, mais à l'époque où cette réunion n'était pas encore bien organisée (1). Le marquis de

(1) On peut voir dans les Mémoires de madame d'Épinay

Saint-Lambert y plaisait beaucoup, et veillait à empêcher que la désunion ne se mît dans la compagnie, où l'orgueil et des intérêts divers jetaient souvent la discorde. Duclos déguisait, sous les airs d'un franchise rude, une jalousie implacable, obsédait mademoiselle Quinault de son amitié tyrannique, et visait à brouiller les cartes en feignant d'être le conciliateur. La susceptibilité désespérante de Rousseau donnait beau jeu aux intrigues, et Diderot prenait les perfidies pour argent comptant; il y eut pourtant assez d'harmonie dans cette société pendant une année entière, grâce aux soins et au tact exquis de l'hôtesse, qui savait contenter et amuser chacun sans que ce fût au dé-

les détails d'un souper chez mademoiselle Quinault, qui donnent une idée parfaite des conversations et du ton de cette coterie.

triment de personne. Duclos, sous le prétexte de fronder la corruption du siècle, avait le monopole des anecdotes scandaleuses ; Saint-Lambert prêchait l'athéisme avec un feu et une éloquence rares ; Rousseau, qui avait la parole difficile et point d'impromptu, évitait les discussions et plaçait quelques sentences. Diderot donnait carrière à sa verve paradoxale, et entraînait comme un torrent tout ce qui lui résistait ; mais on ne le voyait pas souvent, et c'étaient des jours de fêtes que ceux où il paraissait. Mademoiselle Quinault surveillait les combats d'esprit, arrêtait subtilement le vainqueur, encourageait le vaincu, tournait les querelles en badinage, se jouait des difficultés avec une grâce et une habileté infinies que personne ne soupçonnait, et animait la gaieté générale par des folies et beaucoup de vin de Champagne.

Avant de passer outre, nous devons rapporter ici une particularité qui fait honneur au caractère de mademoiselle Quinault. Elle avait en province un cousin-germain qui vint à mourir, et qui laissait une fille de seize ans. Le dernier meuble et les hardes du défunt vendus, les frais de justice et d'inventaire payés, il resta en tout à l'orpheline cinquante écus. Cette jeune fille écrivit à sa cousine pour lui demander à être placée dans quelque couvent; mademoiselle Quinault n'était pas pour les cloîtres, et cela se conçoit aisément; la vie de comédienne n'y porte guère, et d'ailleurs elle était esprit-fort. Elle consulta ses amis, qui la détournèrent d'enfermer la petite; elle se résolut donc à lui donner une chambre et à la prendre chez elle. Hortense Quinault monta dans une diligence, et vint chez sa cou-

sine, qui la trouva jolie, l'aima tout de suite, l'appela sa nièce, et lui promit son petit héritage. Les philosophes approuvèrent fort cette conduite, et témoignèrent un vif intérêt à la nièce de leur amie. La jeune personne, qui débarquait du midi de la France, était toute novice; son éducation n'avait pas fort occupé son père, qui s'était naturellement inquiété de lui donner le pain quotidien avant la science et l'esprit. On lui remarqua provisoirement de la beauté, des yeux noirs, un air fin et intelligent qui animait sa figure, tandis qu'elle suivait sans rien dire les belles conversations où elle assistait; et plus tard on reconnut qu'elle avait bonne mémoire pour profiter des leçons.

Ce fut une affaire d'État dans la coterie que de décider comment on élèverait cette jeune

fille. Rousseau prescrivait une éducation impraticable, que mademoiselle Quinault trouvait beaucoup trop lacédémonienne. Si on eût écouté Duclos, il en eût fait une érudite comme madame Dacier. Diderot, au contraire, ne voulait presque pas de savoir, un peu de musique seulement, de la danse le moins possible; mais il exigeait qu'on lui apprît à penser, qu'on la nourrît de préceptes de morale et qu'on lui enseignât toutes les vertus, dont il parlait comme s'il se fût agi du grec ou du latin. Saint-Lambert disait qu'on devait abandonner la petite à la nature seule et aux instincts qui finissaient toujours par triompher, et qu'il valait mieux être coquette ou passionnée ouvertement et naïvement que par force ou dissimulation. Mademoiselle Quinault adopta ce dernier plan comme étant le plus

simple et le plus commode. La nièce n'ayant pas de défauts remarquables, on lui laissa le caractère qu'elle avait, et on ne la tourmenta en rien. Seulement, comme les causeries des petits soupers n'allaient pas à des oreilles si jeunes, Hortense Quinault se retirait dans sa chambre à dix heures, au moment où la table était servie, ce qui lui coûtait beaucoup, car elle apprenait toujours le lendemain que la conversation avait redoublé d'intérêt et de charme après sa retraite.

Hortense entendait pourtant assez de belles choses pour en avoir l'esprit plus ouvert que la plupart des jeunes filles. Vivant dans l'intimité des génies les plus actifs de son temps, elle se passionnait en silence pour les théories qu'ils développaient. N'ayant pas de guide pour la diriger, elle jugeait en femme, c'est-

à-dire qu'elle donnait en son particulier la palme à celui qui se montrait le plus éloquent et le plus brillant. Elle se défiait de Duclos, Jean-Jacques n'était à ses yeux qu'un original; mais Saint-Lambert, qui avait le don de l'improvisation, lui semblait plus profond et plus raisonnable que les autres. Elle prenait au sérieux ses paradoxes. Il n'y avait point de soir où elle ne se mît au lit l'imagination échauffée, formant le projet d'être une femme supérieure à son sexe et bâtissant dans cette vue un système de conduite souvent fort bizarre. Heureusement messieurs les philosophes, qui ne songeaient chez leur amie qu'à se distraire et à passer quelques heures, changeaient de thèmes à chaque séance, de sorte qu'entre tant de fluctuations, les idées de la jeune fille ressemblaient à ces vagues sans

force qui clapotent à l'entour des navires à l'ancre et se paralysent les unes les autres.

En face de la chambrette où demeurait Hortense, il y avait de l'autre côté de la rue un marchand d'étoffes dont le commis regardait souvent par la fenêtre. La rue était étroite, et il voyait la jeune fille de très-près. Ce garçon était jeune ; il avait les cheveux fort bouclés et jouait du violon. Il adressait à sa belle voisine ce qu'il pouvait de plus tendre en œillades et en airs d'opéra-comique. Hortense peignait quelquefois ses cheveux à la fenêtre par coquetterie ; mais elle dédaignait le voisin, jugeant bien à ses occupations qu'il n'avait ni profondeur dans les pensées, ni les principes de la vraie philosophie. Le commis poursuivait ses manèges sans se décourager, et nourrissait l'espoir d'amollir à la longue ce

cœur insensible. Le hasard le servit mieux que sa persévérance et sa musique.

Un soir, Duclos arriva chez mademoiselle Quinault avec un air doctoral et mystérieux qu'il prenait souvent. Il fit un signe de tête protecteur à la maîtresse du logis, un autre à la petite nièce qui travaillait à l'aiguille dans un coin, puis il s'enfonça dans une bergère et posa ses pieds sur les deux chenets, comme s'il eût été chez lui. Après un moment de silence, il dit négligemment :

— Vous allez avoir Diderot à souper.

— Ah! répondit mademoiselle Quinault, voici la première fois que vos grands airs accouchent d'autre chose que d'une souris. La nouvelle me fait plaisir. Il nous faut du vin de Champagne, car M. Diderot est bon convive.

— Sans doute, reprit Duclos, et je lui ai ordonné de boire sec pour s'étourdir.

— Est-ce qu'il a quelque chagrin?

— Vous ne savez donc pas ce qui lui arrive? Il était amoureux de la petite Babuti, la fille du libraire, et elle a épousé Greuze le peintre. J'ai rencontré tout à l'heure Diderot éperdu et en désordre. Il parlait de fuir en Russie ou à La Haye, de se jeter dans la rivière, et, en dernier lieu, de courir à Montmorency confier sa peine à Rousseau; mais je lui ai ouvert mes deux bras, où il s'est précipité en pleurant, et l'envie de voyager et de mourir lui a passé aussitôt. Je connais l'homme. Il ne lui fallait qu'un moment d'effusion. Je me suis trouvé là fort à propos pour offrir un exutoire à sa sensibilité. Une page dans un de ses contes sur l'inconstance des fem-

mes, une tirade dont vous jouirez, achèveront la purgation, et demain il écrira au voyageur Grimm : Nous avons sablé le Champagne, et tu n'y étais pas! — Mais je lui ai promis que vous n'auriez personne.

— Je n'aurai que vous et lui.

Saint-Lambert était à l'armée dans le moment; Rousseau ne quittait l'Ermitage que pour voir madame d'Houdetot, de sorte que les soupers étaient négligés; aussi mademoiselle Quinault était-elle ravie de la visite de Diderot. La jeune nièce demanda la permission de rester à table et au salon pour entendre une fois à son aise cet homme si fameux; sur l'intercession de Duclos, la tante donna son consentement. Hortense courut veiller aux préparatifs du souper, changea de robe, retoucha sa coiffure, ajouta au coin de ses lè-

vres une mouche qui relevait l'éclat de son teint, et reparut tremblant d'émotion à l'idée qu'elle allait voir l'auteur de l'*Essai sur le Mérite et la Vertu.*

Dix heures venaient de sonner lorsque Diderot entra. Il avait sa perruque sur le devant du front, ses bas de laine noirs mal tendus et son jabot chiffonné; mais il s'excusa d'assez bonne grâce sur le mauvais état de sa toilette. Il pria la compagnie de ne pas se fâcher s'il était fort maussade, en disant qu'on ne saurait causer avec sa liberté d'esprit ordinaire quand on est malheureux. Au bout de dix minutes, on ouvrit les portes de la salle à manger. Diderot prit le bras de mademoiselle Quinault, Duclos offrit la main à Hortense, et l'on alla souper. On employa une demi-heure à bien manger et à conter les nouvelles du

jour. Le vin était bon ; les deux philosophes lui firent honneur. Le dessert ayant paru, les laquais posèrent les bouteilles sur une servante et se retirèrent. Selon son habitude, mademoiselle Quinault mit alors ses coudes sur la table pour faire entendre que c'était l'instant du sans-gêne, et la conversation se monta au degré où étaient les cervelles. On causa d'une statue nouvelle, le *Mercure* de Pigale. Duclos en fit la critique ; il la trouvait trop grêle et trop loin des formes de la beauté antique qui était selon lui régulière, arrêtée géométriquement sans qu'il fût possible au statuaire de s'en écarter sous peine d'abandonner le beau pour chercher l'étrange. Diderot défendit le *Mercure ;* il soutint qu'on trouvait des variétés infinies dans la beauté et qu'on pouvait faire des statues également belles de l'homme

et de la femme dans toutes les conditions possibles.

— Prenez, disait-il, l'*Hercule Farnèse*, qui est un des plus beaux modèles d'homme. Pourquoi est-il beau ? parce qu'il représente bien le demi-dieu de la fable; parce qu'en voyant ses larges épaules, ses bras musculeux, ses cuisses athlétiques, vous vous écriez : Voilà bien les épaules qui ont supporté le globe terrestre, voilà bien les bras qui ont étouffé les serpents, voilà bien les cuisses qui ont marché d'un bout du monde à l'autre. C'est le type parfait de l'homme fort et actif. Mais diminuez un peu ces épaules si larges, amincissez ces reins , allongez ce cou et ces jambes, vous aurez un homme véloce et robuste à la fois; vous aurez le *Gladiateur* d'Agasias, et vous direz aussi : Voilà bien les bras

qu'il faut pour parer le coup et pour le rendre avec agilité ; voilà bien les jambes qu'il faut pour reculer à propos et sauter à propos en avant ; voilà les reins qu'il faut avoir pour se tourner le corps en mille sens. Le *Gladiateur* est-il moins beau que l'*Hercule?* non, parce qu'il est le modèle parfait du gladiateur. Maintenant arrondissez encore ces formes trop accusées, rentrez ces muscles trop rudes, vous arriverez à l'homme oisif, à l'*Antinoüs*, et il sera beau comme l'*Hercule* et le *Gladiateur*, parce qu'il aura les conditions de l'homme oisif. Il en est de même des modèles des femmes. La *Vénus* a la beauté d'une femme sensuelle ; la *Diane* a la beauté d'une divinité chasseresse; faites une vierge, elle sera belle si elle a tous les signes de la virginité ; faites une image de la Charité, elle sera belle si elle a de beaux

seins que l'on devinera remplis de lait, si elle a bien les caractères de la pitié, de la tendresse maternelle. Autant de conditions diverses, autant de beautés. Vous pouvez faire une belle figure de portefaix, de soldat, de sauvage de l'Amérique, de fainéant, de sybarite, pourvu que vous donniez bien à votre création tous les caractères qu'elle doit avoir. Voilà pourquoi le *Mercure* de Pigale, qui est grêle, léger, véloce, comme doit l'être le messager des dieux, est un beau Mercure.

— Vous avez raison, dit Duclos ; cependant il existe, ce me semble, une beauté par dessus toutes celles que vous citez, une beauté générale ; si vous prenez à l'*Hercule* un peu de sa force, au *Gladiateur* un peu de son agilité, à l'*Antinoüs* un peu de sa grâce, vous en ferez un homme propre à tout, vous aurez l'homme

enfin ; l'Apollon du Belvéder est le type de la beauté masculine. Il peut devenir un porte-faix, un gladiateur, un voluptueux ; mais il est avant cela un homme beau, et rien autre chose. C'est pourquoi Messaline s'est trompée en ayant recours...

— Messieurs, buvons à la beauté ! interrompit la maîtresse du logis.

— Buvons, reprit Duclos ; les formes, voilà où est la beauté.

— Oui, sur le marbre, répondit mademoiselle Quinault ; mais dans la nature, parlez-moi plutôt de la beauté moderne, de celle qui vient de l'expression, de l'âme, de la vie.

— Corruption du goût que cela.

— Quoi ! vous comptez pour rien ce qui est dans les yeux, dans les jeux du visage, dans

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

la physionomie! moi je le mets au dessus du reste et je prétends que, si la beauté antique fait naître l'admiration, l'autre provoque la sympathie; et ce n'est pas une chimère, n'est-ce pas, monsieur Diderot?

— Non certes, ce n'est pas une chimère que cet entraînement qui rapproche deux êtres l'un de l'autre à la première vue; mais toutes les beautés peuvent le faire naître, celle de l'âme aussi bien que celle du corps. La sympathie peut sortir de la vertu, du courage, de l'héroïsme. O mes amis, c'est elle qu'il faut provoquer bien plutôt que l'admiration stérile; une larme ou un baiser valent mieux que les applaudissements d'un monde entier. Versez, versez dans mon verre; c'est à la sympathie que je veux boire.

— La sympathie, reprit Diderot après avoir

BIBLIOTHÈQUE

bu, c'est la souveraine du monde; il n'est point d'armée, ni d'or, ni de force, qui puissent assurer à un tyran la sympathie de ses sujets; il n'est point de lois, point de sacrements qui la puissent empêcher de pénétrer dans une âme où elle veut s'introduire. Soyez infidèle, inconstant, parjure : si c'est la sympathie qui l'ordonne, on doit vous excuser, car elle est inévitable comme la fatalité. Si les amants les plus passionnés tremblent chaque jour, en courant l'un vers l'autre, de ne plus retrouver l'amour de la veille, n'est-ce pas parce qu'ils savent qu'on ne commande pas à la sympathie, qu'elle fuit, renaît, se détourne pour jamais sans qu'on puisse la retenir, la repousser, la rappeler? O mes amis! craignez le mariage, car vous rencontrerez quelque jour un être vers lequel un élan sympathique

vous entraînera. Vous serez infidèle. Ou vous fuirez le logis conjugal, ou la discordre y régnera, et tandis que votre sympathie courra le monde, l'antipathie acariâtre, assise à table en face de vous, empoisonnera votre vie entière.

— Voilà qui est parler en homme bien marié, dit Duclos.

— Je ne suis pas pour le mariage, dit mademoiselle Quinault, puisque je suis vieille fille; mais que deviendraient les enfants au milieu des diverses sympathies qui se partageraient l'existence des parents ?

— Eh! s'écria Diderot, j'ai une fille que j'adore et qui est bien mon sang; je ne l'élèverais pas avec moins de soins et de tendresse si c'était le don d'une maîtresse que celui d'une épouse. Le sentiment paternel est impérissa-

-ble, tandis que l'amour est fragile comme le verre. Malheur à celui qui abandonne ses enfants ! Mais lorsqu'il n'y a plus que de l'aigreur entre un mari et sa femme, ne vaudrait-il pas mieux être autorisé à chercher fortune chacun de son côté que de traîner après soi une chaîne insupportable (1).

— Ainsi donc, vous engagerez votre fille à former des liaisons volontaires ?

— Je ne dis pas cela. Il faut qu'une fille se marie, parce que le monde le veut ainsi et qu'on ne refait pas le monde ; mais moi, si j'étais femme...

— La drôle de femme que vous seriez ! dit

(1) Diderot, étant marié, a vécu dix ans publiquement avec madame de Puisieux, et vingt ans avec mademoiselle Voland, ce qui fait une assez grosse portion de sa vie. Madame Diderot ne s'en est jamais consolée, et le chagrin la rendait querelleuse.

mademoiselle Quinault en riant ; je vous vois d'ici ; vos souliers seraient éculés ; vous auriez des robes courtes, point de corsages, une taille antique ; vous seriez bavarde et pleureuse, avec votre bonnet diablement de travers.

— Vous l'interrompez, dit Duclos, au moment où il nous allait exposer la belle vie qu'il eût menée si le ciel l'eût fait femme.

— Il est certain, reprit Diderot, que je n'eusse guère été petite maîtresse. Muraire ni Marcel ne m'eussent point appris à tenir les pieds en dehors ; mais je n'eusse pas été aussi dévergondée que vous voulez bien le croire. On ne m'eût pas séduite avec des fadaises ; il eût fallu de grandes qualités, du mérite, des vertus pour me plaire.

— Ma chère dame, dit mademoiselle Qui-

nault, les héros sont rares en ce siècle, et vous pourriez bien manquer d'amants.

— Je m'en passerais, ma chère demoiselle.

— Point d'amant, ni de mari! Alors point d'enfants; et vous aimez tant à caresser votre petite fille?

— J'en aurais une, Mademoiselle, ne vous déplaise.

— Bon! vous vous en passeriez l'envie comme on se commande une robe!

—Exactement.

— Vous seriez une femme à mettre sous cloche.

— Je vaudrais bien toutes ces poupées fardées qui se donnent sans amour et qui enragent d'être mères; qui chassent, au risque de leur vie, le lait que la nature a mis dans leurs

seins, afin de reprendre plus tôt leurs intrigues. Oui, si j'étais femme, je serais une femme bizarre. Je serais difficile en amour ; je voudrais être aimée d'un homme supérieur aux autres, ou point aimée du tout, et on dirait alors que je suis un monstre de vertu ; et puis je regarderais comme un devoir de donner le jour à un être qui dût me remplacer, et alors on me jetterait la pierre, et on serait aussi sot dans le blâme que dans les louanges. Oui, la chose semblerait drôle, comme vous dites. Parce que, pour être mère, je ne subirais pas des formalités de convention qui ne signifient rien et qui varient d'un peuple à un autre ; parce que je ne m'en irais pas demander à un homme vêtu d'une robe dorée de prononcer quelques mots latins dont il ne saurait peut-être pas le sens, je serais drôle ; parce que je ferais

ce que la nature veut et ordonne, sans consulter le voisin ; parce que je sais que le cœur humain est inconstant et que je craindrais d'être parjure, et que le moyen de ne pas le devenir est de ne jurer de rien ; parce que je ne voudrais pas me donner un tyran qui m'infligerait le plus grand des supplices, je serais drôle ! Ah ! ce ne seraient point des misérables considérations qui décideraient de ma conduite. Je serais mère parce que je serais digne de l'être, et si on voulait m'en faire un crime, je répondrais aux femmes : C'est vous qui êtes avilies, vous qui subissez la tyrannie d'époux que vous n'aimez pas ; c'est vous qui êtes avilies et non pas moi, dont les entrailles n'ont point de secret à garder... Mais à quoi bon s'échauffer sur des suppositions ? Donnez-moi du vin.

Diderot, tout en se reprochant de s'animer trop, emplit et vida son verre plusieurs fois; il reprit ensuite son discours avec une énergie croissante. Sans partager ses opinions, mademoiselle Quinault applaudit beaucoup pour la beauté du langage et la verve de l'orateur. Après quelques autres tirades sur divers sujets, minuit sonna, et les convives se séparèrent.

VII.

Hortense Quinault, tout en gardant le silence, avait nagé dans la joie et l'admiration pendant que M. Diderot parlait. Elle ne s'était jamais trouvée à pareil prêche. Son intelligence méridionale avait dévoré tout, comme paroles d'Écriture. Elle avait rassemblé les forces de

sa mémoire pour se bien pénétrer de ces théories qu'il ne lui était pas donné d'entendre tous les jours. En rentrant dans sa chambre, elle mit incontinent sur le papier quelques notes essentielles pour lui servir d'appendice, puis elle se coucha, la tête en feu, l'imagination en désordre, et le cœur déchiré par le désir d'être une femme philosophe, et par le sentiment de son impuissance. Le sommeil ne lui vint que fort tard; des songes accablants la tourmentèrent. Elle rêva qu'on lui donnait un tyran qui avait l'audace de lui déclarer en face son dessein de la traiter en épouse complaisante, en bonne ménagère et en mère de famille. Elle refusait sa main à cet époux insolent, déchirait son voile de mariage, et s'enfuyait au moment de passer le seuil de l'église; mais alors la foule la maudissait, et

cent voix lui criaient à la fois : Puisque tu ne veux pas de mari, tu n'auras point d'enfant; tu mourras sans postérité ! Le jour dissipa ces visions affreuses en la réveillant. Hortense quitta son lit; elle rappela les souvenirs de la soirée précédente, et s'assura bien qu'elle n'avait rien oublié, puis elle se mit à la fenêtre pour rafraîchir ses sens et lever un peu les yeux vers le ciel, en lui demandant une inspiration. Le ciel ne refuse jamais d'inspirer les filles matinales et troublées par la philosophie.

On était au commencement du printemps. Un zéphir frais se joua dans la cornette de nuit de mademoiselle Hortense aussitôt qu'elle parut à la fenêtre. Greuze eût fait de ce zéphir un tableau fort au goût du public, s'il l'eût aperçu par quelque lucarne de son ate-

lier. Un rayon du soleil levant, se frayant un passage entre les cheminées des maisons, vint tomber sur le cou et les épaules d'Hortense, afin de réparer par sa chaleur ce que le zéphir avait de trop vif. La jeune fille ferma les yeux à demi, pour opposer à la lumière l'ombre de ses longs cils noirs, et demeura dans cette extase agréable dont on ne sait bien jouir que dans la première jeunesse. Pour compléter son état de béatitude, les sons languissants du violon arrivèrent vaguement à ses oreilles. C'était le commis marchand qui étudiait un couplet de vaudeville connu, dont le refrain parlait de martyre et de fidélité. Le garçon ouvrit aussi sa fenêtre dès qu'il aperçut sa voisine. Ce fut alors qu'une véritable inspiration d'en haut pénétra dans la cervelle de mademoiselle Hortense Quinault, sous la forme de ce raisonnement :

— Voilà, se dit-elle, un jeune garçon qui cherche à me plaire. Il ne saurait être mon mari, mon tyran; il n'a pas cette indigne prétention. Il est soumis et constant. S'il venait à m'inspirer de l'amour, ce serait fort heureux, car je me trouverais alors dans les conditions nécessaires pour devenir une femme telle que M. Diderot lui-même aurait voulu l'être.

Hortense regarda plus attentivement le jeune commis marchand. Elle s'aperçut qu'il réunissait en sa personne la beauté antique et la beauté moderne, comme si la conversation de la veille eût été faite entièrement pour lui. De ces observations naquit un mouvement sympathique dans le cœur de la jeune fille, et comme M. Diderot avait bu à la sympathie, elle n'eut garde de lui résister.

Le commis marchand, sans se douter des dispositions favorables où était sa belle, fit pour la centième fois ses manèges d'habitude. Il adressa un regard tendre à mademoiselle Hortense; on lui répondit en faisant les doux yeux. Il posa la main sur son cœur, et on imita son geste. Il risqua d'envoyer un baiser; on lui rendit un autre baiser. Il mit aussitôt son bel habit, son chapeau sur sa tête, et demanda par signes s'il devait essayer de pénétrer jusqu'à l'objet de sa passion; un sourire fut la réponse. Il s'élança dans la rue. La porte cochère était entr'ouverte; il la passa, traversa la cour, se baissa devant la loge du suisse, gagna les escaliers sans être vu, et d'un bond il se trouva aux pieds de sa voisine.

— Jeune homme, lui dit la demoiselle un peu tremblante, ne vous imaginez pas que je

consentirai à former des liens qui me rendraient votre esclave. Si vous étiez un héros, un homme doué de grandes vertus, je n'hésiterais pas à me mettre sous vos lois; la sympathie, cette souveraine du monde, m'a entraînée un moment vers vous, mais je prétends demeurer libre.

— Mademoiselle, répondit le commis marchand, je ne demande pas que vous m'aimiez comme si j'étais César ou tout autre héros. Ne voyez en moi qu'un brave garçon qui se meurt d'amour pour vous. Quand je n'aurai plus le bonheur de vous plaire, vous me renverrez. Je suis trop galant homme pour vouloir vous importuner. Laissez-moi seulement pour aujourd'hui baiser cette main blanche, et ce bras charmant, et puis ces lèvres roses.

Hortense le laissa faire tout ce qu'il disait, et, par enthousiasme pour la philosophie, elle fut menée loin en peu d'instants.

Le commis marchand revint le lendemain, et fut mieux reçu que la veille; il le fut mieux encore les jours suivants. Les idées d'Hortense se modifièrent insensiblement sous les impressions qu'elle recevait; ses beaux systèmes lui sortaient de la tête, et l'amour s'établissait en maître à leur place. Le jeune homme était simple et d'un bon caractère, il s'empara du cœur de la demoiselle; au bout de deux mois, on ne parlait point encore de le congédier. Cependant Hortense Quinault se réveilla mère un matin; elle se trouva un peu déconcertée d'être devenue une femme aussi philosophe. Du moins, elle ne recula pas devant les embarras de sa position. Elle descendit brave-

ment chez sa tante et lui conta d'un bout à l'autre son aventure, sans déguiser les motifs qui l'avaient déterminée. Mademoiselle Quinault avait l'esprit bien fait; au lieu de se fatiguer en scènes pathétiques, elle prit la chose gaiement. Diderot reçut une lettre d'elle, où il fut complimenté du fruit qu'avait porté son homélie; quant à la nièce, on ne la gronda point.

— Ma chère enfant, lui dit mademoiselle Quinault, j'ai trop bien joué le rôle de Zerbinette et ri trop souvent de la galère de Scapin, pour te répéter cent fois : Que diable allais-tu faire dans la philosophie? Tu as une grosse sottise sur la conscience, tâchons de la réparer.

La tante courut chez le patron du petit commis marchand. Ce patron était un honnête homme qui aimait son commis et lui

voulait du bien; l'occasion s'offrait de lui en faire; il ne se fâcha pas, donna quelque argent et promit d'établir le jeune homme. Il tint parole; on maria Hortense, qui s'en trouva parfaitement, et ne se plaignit jamais d'avoir de gros enfants très-légitimes et bien portants.

Mademoiselle Quinault s'amusait souvent à raconter cette histoire à ses amis; elle s'en acquittait à merveille, et s'extasiait à la fin de ce qu'une tirade du grand encyclopédiste avait procuré à Hortense le bonheur et un magasin de toile fort achalandé; mais elle n'omettait jamais le trait satirique contre les préceptes et les systèmes de M. Diderot, dont la folie de sa nièce était la plus terrible des critiques.

VIII.

Peu de temps après les évènements qu'on vient de lire, la coterie de mademoiselle Quinault fut dispersée. Grimm brouilla Diderot avec Rousseau; Saint-Lambert trouva mauvais que Jean-Jacques eût essayé de plaire à sa maîtresse; Duclos envenima les querelles, et

on cessa de se voir. Le duc de Brancas ayant ouvert ses salons au bel esprit, la fameuse comédienne y fut appelée; il est dit, dans la Correspondance de Grimm, qu'elle devint l'âme de ces réunions; mais on ne trouve plus sur elle de détails précis; cette grande maison fut un gouffre d'où il n'est rien sorti que des paroles, et nous ne les avons point entendues.

A soixante ans passés, mademoiselle Quinault, ayant contracté des dettes et sa pension ne pouvant plus suffire au train qu'elle menait, se retira dans un ermitage à Saint-Germain en Laye. Malgré cette distance de quatre lieues, ses amis ne l'abandonnèrent jamais, et on la visitait encore dans sa retraite en toute saison, ce qui témoigne mieux du grand attrait de sa compagnie, que tous les discours du monde.

Étant fort vieille, elle fit une maladie grave qui pensa l'emporter. Le médecin l'avait abandonnée. Un curé s'en vint la sermoner et tâcha de lui inspirer la peur de l'enfer et l'envie de recevoir les sacrements. La moribonde écouta paisiblement et promit d'en passer par où on voudrait, pourvu qu'on ne lui rompît pas les oreilles. Le curé, ravi de ce succès, voulut donner de l'éclat à cette importante conversion. Il écrivit en quatre pages une abjuration de la vie du théâtre et des pompes de Satan, avec le dessein de la faire imprimer comme la rétractation du poète Piron. Il vint le lendemain donner ce papier à signer à la malade. Mademoiselle Quinault signa, mais elle dit au curé :

— Ah! le bon billet que vous avez là! Il vaut celui de La Châtre.

Le billet ne valait pas mieux en effet que celui de Ninon, car mademoiselle Quinault en réchappa, se moqua de l'abjuration et la fit mettre au feu. Elle vécut encore long-temps, et ne mourut qu'en 1783, âgée d'au moins quatre-vingts ans. Elle se nourrit, jusqu'à sa dernière heure, des écrits philosophiques qui se publiaient alors par centaines, et rendit l'âme dans l'impénitence finale, ce qui est fort malheureux pour elle, sans doute, mais n'a rien d'étonnant. Élevée dans les coulisses, au milieu des mœurs d'un siècle impie et corrompu, entourée comme elle l'était des destructeurs de la religion, aimant naturellement la satire, elle donna dans toutes les idées de son temps, et avait trop d'esprit pour que le royaume des cieux fût à elle. Mademoiselle Quinault cadette a été enterrée à Saint-Ger-

main. Ses amis l'ont beaucoup regrettée. Ils retrouvèrent partout des soupers, des salons ouverts et un accueil cordial ; mais nulle part au même degré la véritable bonne humeur. Messieurs les philosophes aimaient à être écoutés ; ils ne le furent jamais mieux que par mademoiselle Quinault, excepté cependant par mademoiselle de Lespinasse, qu'il faut placer hors de ligne dans ce genre de mérite.

MLLE DE LESPINASSE.

I.

Il est rare que l'on ouvre un livre portant le titre de *Mémoires* sans y découvrir que personne n'a véritablement connu le cœur de l'écrivain, et cependant ces mémoires secrets ne sont pas toujours des protestations contre l'opinion des hommes. Ceux qui font eux-mêmes

l'histoire de leurs sentiments sont des êtres supérieurs difficiles à apprécier. Le public, étant composé d'esprits bornés et d'âmes vulgaires, mesure tout légèrement, avec un compas étroit, sans avoir ni l'intelligence ni le goût nécessaires pour approfondir les caractères et reconnaître les motifs des actions.

Jamais je ne fus si frappé de l'énorme différence qui peut exister entre la vie apparente d'une personne et sa vie véritable qu'en cherchant à connaître mademoiselle de Lespinasse. Enfant adultérin d'une grande dame, objet d'effroi et d'aversion pour une famille puissante qui la repousse, abandonnée à elle-même dès l'âge de seize ans, mademoiselle de Lespinasse passe les années de sa jeunesse dans un état voisin de la domesticité. Elle montre toutes les vertus des âmes froides : la

patience, la résignation, la douceur ; elle supporte sans murmurer les mauvais traitements et le célibat. Les grâces de son esprit la tirent de son oubli. Elle s'attache à d'Alembert, ce grand géomètre que M. de Laharpe a dépeint très-faussement comme un cœur insensible. Tous les talents, toutes les illustrations du XVIIIe siècle, des princes, des ministres, viennent la chercher dans son modeste réduit et admirer comment on peut être heureux, agréable aux autres, plein de noblesse et d'élévation dans la pauvreté. Les occasions s'offrent souvent de changer de condition et d'acquérir de la fortune : elle les méprise, et demeure avec d'Alembert jusqu'à sa mort. N'est-ce pas là un caractère de philosophe et la vie d'une personne sur qui les passions n'ont pas un grand empire ? On lui sait bien une inclina-

tion pour M. de Mora ; mais sans doute ce sentiment n'est qu'une amitié tendre et délicate fondée sur des rapports de l'esprit et de la conversation, puisque mademoiselle de Lespinasse n'abandonne point le grand géomètre, et que celui-ci aime et recherche M. de Mora. Telle est mademoiselle de Lespinasse aux yeux de ceux qui l'entourent, qui la visitent assidument, qui écrivent son portrait, et laissent sur elle des documents auxquels on doit apparemment s'en rapporter. Cependant, trente-trois ans après sa mort, on publie quelques lettres d'elle, et voilà une femme toute différente de ce qu'on a vu. Ce n'est plus un caractère de philosophe, ce n'est plus l'amie et la conseillère des poètes, c'est l'âme la plus ardente et la plus passionnée, *qui aime pour vivre*, comme elle le dit elle-même, *et qui n'a vécu*

que pour aimer. Elle meurt dans le sein de l'*Encyclopédie*, écoutant encore à son chevet les *Mois* du poète Roucher, les vers de l'abbé Delille, et il se trouve que c'est une passion qui la tue ! Elle s'éteint après trois ans de souffrances morales qui brisent sa faible constitution, et dont personne n'a le soupçon, excepté d'Alembert et l'homme pour qui elle meurt ! Et ces lettres, où mademoiselle de Lespinasse paraît telle qu'elle est, où l'amour s'élève, par son excès même, jusqu'au terrible et au sublime, ne nous donnent que l'histoire de ses trois dernières années ! Et pendant les dix années précédentes elle avait aimé avec la même ardeur et écrit d'autres lettres évidemment aussi brûlantes et qui n'existent plus ! Elle avait alors quarante ans ! Que doit-on présumer de sa jeunesse ? C'est

peut-être un monde de passions qui est perdu. Le romancier qui voudrait y suppléer entreprendrait une tâche folle et impossible. La réalité seule peut offrir ces grandes péripéties de sentiments qui ressortent de positions simples et d'évènements sans importance. Il y aurait des disparates trop grossières entre l'invention et le vrai. Nous nous bornerons au récit simple et exact de faits recueillis dans les divers mémoires du temps.

Julie-Éléonore de Lespinasse naquit à Lyon en novembre 1732. Son entrée en ce monde fut accompagnée de circonstances mystérieuses d'un triste augure pour son avenir. Sa mère, la comtesse d'Albon, d'une maison riche et noble, ayant eu un commerce criminel avec un gentilhomme de province, dissimula sa grossesse et accoucha en secret chez un

marchand. L'enfant fut porté sur les registres de Saint-Paul de Lyon, comme fille légitime de Claude Lespinasse et de dame Julie Navarre. Cet évènement n'était un secret pour personne dans la ville, et n'en demeura un que pour le comte d'Albon. Comme les femmes peuvent rarement disposer de leurs biens, la comtesse n'assura que trois cents livres de rente à sa fille par un fidéi-commis. Le marchand garda l'enfant chez lui, et l'éleva jusqu'à la mort du mari. A cette époque, la petite Julie, dont la gentillesse et le malheur intéressaient déjà quelques bonnes âmes, rentra dans la maison de sa mère; mais elle y resta dans une position inférieure à celle des autres enfants. Ceux-ci, jaloux de l'affection de la comtesse pour une étrangère, la traitèrent mal, et lui déclarèrent d'avance leur inten-

tion de la chasser quand ils seraient maîtres chez eux. Tantôt caressée par sa mère, et tantôt rudoyée par ses frères, la sensibilité de Julie s'exalta de bonne heure ; mais elle apprit à dissimuler ses souffrances, et à répondre aux mauvais traitements par une patience pleine de fierté.

Un soir, il y eut un mouvement étrange et sinistre dans l'appartement de madame d'Albon. Depuis plusieurs jours, Julie n'y avait pas pénétré. Une femme de chambre vint la chercher, et la conduisit auprès du lit de sa mère. La comtesse n'avait plus qu'un instant à vivre. Elle révéla en peu de mots à la jeune fille le secret de sa naissance; elle lui remit une boîte contenant des papiers importants et la donation d'une rente, avec la clef d'un secrétaire où était une somme d'argent consi-

dérable, en l'autorisant à garder cette somme pour elle.

— Les autres, disait la comtesse, seront assez riches.

Madame d'Albon embrassa Julie en pleurant, se reprocha de s'être laissée surprendre par la mort sans avoir pourvu à l'établissement de sa fille, puis elle la renvoya en lui commandant d'avoir du courage, et de résister énergiquement aux oppresseurs. On ouvrit ensuite les portes à la famille et aux prêtres, qui s'emparèrent de la moribonde et ne la quittèrent plus. Elle rendit l'âme dans la nuit. Le lendemain, le premier soin de Julie fut de porter au fils aîné de la comtesse la clef qu'elle avait reçue.

— Je sais, lui dit-elle, que le secrétaire renferme une somme que madame la comtesse

m'a autorisée verbalement à garder pour moi; mais comme je n'ai pas d'écrit de sa main, je n'ai pas voulu m'emparer de cet argent, qui ne m'appartient pas aux termes de la loi.

— Vous avez bien fait, répondit brusquement M. d'Albon, car on vous eût obligée plus tard à nous le rendre.

Julie passa encore cette journée dans la maison de sa mère, et ce fut une grande faute à elle de ne pas s'éloigner sur-le-champ de ses ennemis, car pendant la nuit suivante on lui déroba la cassette remise par la comtesse.

Elle n'a pas même su ce qui était renfermé dans cette boîte. A peine venait-elle de faire la triste découverte du vol qui la dépouillait de tout, lorsqu'un billet du comte d'Albon lui fut remis par un laquais. On lui enjoignait de quitter la maison sur l'heure et de se re-

tirer où elle voudrait, pourvu qu'on ne la *revît jamais*. Julie était trop fière pour répondre à de pareils procédés autrement que par le silence. Elle sortit en effet, et se retira chez le marchand Lespinasse. Cependant son silence même donna des inquiétudes aux d'Albon. Ils crurent qu'elle songeait à se venger; des avocats les effrayèrent plus encore, en disant qu'elle avait les moyens de le faire. Elle était née du vivant du feu comte d'Albon, et comme la loi respecte et défend les droits de la naissance et du mariage, mademoiselle de Lespinasse pouvait aisément contraindre la famille à la reconnaître et à l'admettre au partage de la succession. Elle aurait eu l'appui de tous ceux qui avaient vu l'horrible conduite de ses parents; mais on l'estima plus encore quand on sut qu'elle ne pensait pas à

intenter un procès. Les d'Albon, craignant que la misère et le désespoir ne changeassent ses déterminations, se résolurent à lui assurer de quoi vivre, en la mettant sous la dépendance de quelqu'un de la famille. On lui offrit la place de gouvernante des enfants de madame de Vichy, qui était une demoiselle d'Albon. Elle accepta, et on l'emmena aussitôt en Bourgogne, au château de Chamrond, où toutes ses démarches furent surveillées. Mademoiselle de Lespinasse avait alors dix-sept ans, elle demeura pendant trois années à Chamrond, menant la vie la plus insupportable au milieu de gens qui eussent donné beaucoup pour qu'elle fût morte, qui la craignaient au fond et lui portaient sans doute une haine d'autant plus grande qu'ils étaient coupables envers elle.

Le premier regard intelligent qui se fixa sur Julie fut celui de la célèbre marquise du Deffand, qui était sœur du comte de Vichy. Cette dame vint à Chamrond dans l'été de 1752. Elle y passa plusieurs mois dans la compagnie de mademoiselle de Lespinasse et se prit d'amitié pour cette fille malheureuse. C'était une chose nouvelle et un plaisir bien grand pour une personne si long-temps maltraitée que de recevoir des témoignages de sympathie. Elle y fut sensible et répondit aux bontés de madame du Deffand avec âme et vivacité. Quand le retour de l'hiver amena une séparation, Julie pleura si chaudement, que madame du Deffand partit avec le projet de se l'attacher comme demoiselle de compagnie.

Après le départ de son amie, Julie, ne pouvant plus supporter le séjour de Chamrond,

abandonna les Vichy et se retira dans un couvent à Lyon, d'où elle se mit en correspondance avec madame du Deffand. Les négociations durèrent long-temps. On voit, par les lettres de cette dame, qu'avant de se décider à faire venir mademoiselle de Lespinasse, elle demanda conseil à Voltaire, à la duchesse de Luynes et au cardinal de Tencin, alors archevêque de Lyon. La véritable cause de son hésitation est surtout la crainte que Julie n'ait pas encore renoncé au nom et à l'héritage des d'Albon, dont madame du Deffand est belle-sœur. Lorsqu'il est enfin convenu que la jeune fille viendra retrouver sa protectrice à Paris, celle-ci lui écrit encore :

« Mais avant de partir, je vous demande en grâce de vous bien examiner, et d'abandonner le projet de venir auprès de moi si vous

n'avez pas *parfaitement oublié qui vous êtes*, et si vous n'êtes pas dans la résolution inébranlable de ne jamais penser à changer d'état. Je vous demande pardon de vous parler de choses si peu agréables ; c'est pour n'y plus revenir jamais. »

Elle y revient pourtant encore dans sa dernière lettre, et au milieu des protestations d'amitié on retrouve cette phrase presque menaçante :

« J'espère, ma reine, que je n'aurai jamais à me repentir de ce que je fais pour vous, et que vous ne prendriez point le parti de venir auprès de moi si vous ne vous étiez bien consultée vous-même, et si vous n'étiez pas bien décidée à ne faire jamais *aucune tentative*. Vous ne savez que trop combien elles seraient inutiles ; mais aujourd'hui, étant auprès de

moi, elles deviendraient bien plus funestes pour vous (1).»

La noblesse d'âme et la délicatesse de mademoiselle de Lespinasse brillent dans sa conduite en cette circonstance. Elle ne dit rien dans ses réponses des craintes injurieuses de sa bienfaitrice, et monte en voiture pour Paris. La seule vengeance qu'elle ait tirée de la cruauté des d'Albon consiste à les avoir laissés dans l'inquiétude, ayant au fond le dessein de n'user jamais de ses droits contre eux.

A son arrivée, Julie fut reçue avec des transports de joie. Elle prit d'abord une chambre à Saint-Joseph, d'où elle allait tous les jours chez madame du Deffand; mais elle ne tarda pas à s'installer dans la maison même de son amie. On ne se quittait plus un seul instant;

(1) Correspondance de madame du Deffand.

on parlait de vivre ensemble éternellement. Madame du Deffand répétait souvent qu'elle aimait quatre personnes, savoir : d'Alembert, M. de Formont, mademoiselle de Lespinasse et Devreux, sa femme de chambre. Elle n'avait pas encore ce petit chien que ses héritiers traitèrent avec tant d'égards après sa mort, car elle l'eût sans doute admis à la cinquième place. Quoi qu'il en soit, le début de cette liaison fut un grand adoucissement au mauvais destin de la jeune Julie, et on demeura long-temps encore sans deviner par où se montrerait le revers de la médaille.

II.

La marquise du Deffand était victime, comme on le sait, d'un fléau cruel. L'ennui ne lui donnait pas de trève, elle en convenait de bonne foi et en parle si souvent dans ses lettres, que, malgré tout son esprit, elle communique ce mal contagieux à ses lecteurs.

Une autre infirmité vint se joindre à la première : sa vue s'affaiblissait de jour en jour; elle fut bientôt tout à fait aveugle; elle ne pouvait être seule sous peine d'avoir des attaques de nerfs, et, comme il n'y avait plus pour elle de changement du jour à la nuit, elle ne se mettait au lit que le matin, et passait le temps à écouter des lectures de mademoiselle de Lespinasse. Julie s'était vouée entièrement à l'amitié; elle ne quittait pas la marquise, se couchait aussi au point du jour, et ne voyait que les habitués de la maison. Il semble difficile de croire qu'à son âge et telle qu'elle s'est dépeinte elle-même, nulle passion n'ait eu d'accès dans son cœur; mais il n'en existe aucun indice, et peut-être les feux qui éclatèrent si fort dans la suite n'eurent-ils cette violence incroyable que pour avoir été long-

temps étouffés. Vraisemblablement l'amour qu'elle eut pour d'Alembert a été son premier penchant.

Le grand géomètre était plus aimable et mieux fait pour la compagnie des femmes que bien des gens ne pourraient l'imaginer. Occupé tout le jour à la recherche de quelque problème, il quittait la science avec la gaieté d'un écolier qui sort de sa classe. Plus l'occupation du matin était abstraite et sérieuse, plus il montrait le soir de bonne humeur, de folie et de goût pour les enfantillages. Du reste il ignorait les petits usages de ce qu'on appelle le monde, n'allait volontiers que chez des amis intimes où sa franchise imperturbable et ses inattentions ne choquaient personne. Marmontel dit dans ses Mémoires que, de toute la société de madame Geoffrin, d'A-

lembert était l'homme le plus gai et le plus animé; qu'il y avait un attrait particulier à voir cet esprit si solide et si profond faire oublier en lui, par son enjouement, le philosophe et le savant. Quant aux belles qualités de son caractère et à la sensibilité de son cœur, on aura le loisir de les apprécier tout à l'heure.

D'Alembert venait régulièrement chez madame du Deffand. Il avait alors trente-huit ans. Le président Hénault et M. de Formont étaient, avec lui, le fond de cette société qui devint bientôt plus nombreuse. La franchise du géomètre fit naître le premier nuage qui troubla l'affection de la marquise pour sa demoiselle de compagnie, dont le philosophe vantait les charmes et l'esprit.

Madame du Deffand était jalouse; elle ne passait déjà qu'avec peine à d'Alembert son

amitié pour madame Geoffrin. Plus d'une fois elle lui reprocha, en plaisantant, de venir autant pour Julie que pour elle, et le géomètre, qui n'y voyait pas malice, disait en riant que c'était la vérité. Au lieu d'employer à son profit la jeunesse et les grâces de son amie, la vieille marquise cherchait à écarter mademoiselle de Lespinasse à l'heure des visites, et ne la montrait que le moins qu'elle pouvait. Lorsque les amis réclamaient contre cette exclusion, c'était toujours d'Alembert qui attachait le grelot.

Un matin le bruit se répandit que d'Alembert était appelé par le roi de Prusse à la direction de l'Académie de Berlin. Ce fut M. Turgot qui l'apprit à madame du Deffand. Frédéric prenait le meilleur moyen pour éviter un refus; il offrait des appointements consi-

dérables, sa table et l'appartement dans le palais de Postdam. La nouvelle produisit des effets bien différents sur la marquise et sur mademoiselle de Lespinasse. La première songea plus au tort que d'Alembert avait eu de lui cacher ce coup de fortune qu'au chagrin de perdre son ami; l'autre, au contraire, se mit à fondre en larmes, tout en répétant que c'était fort heureux et qu'elle se réjouissait de ce grand évènement. On envoya aussitôt un laquais avec une lettre chez le philosophe. D'Alembert habitait, dans la rue Michel-le-Comte, un petit logis fort sombre, chez la vitrière qui l'avait nourri. On le trouva, le crayon blanc à la main, dessinant des courbes sur un tableau, et absorbé comme Archimède.

— Mon ami, dit-il au domestique, répondez à ces dames que je ne suis point encore parti,

qu'elles me verront ce soir comme d'habitude et les jours suivants de même, tant qu'il plaira au ciel de me laisser mes jambes.

On attendit le soir avec bien de l'impatience; d'Alembert arriva enfin, avec son air d'écolier en vacances.

— Eh bien! s'écrièrent tous ses amis à la fois, vous n'irez donc pas en Prusse?

— Non, assurément, répondit-il.

— Mais cette fortune qu'on vous propose, ces honneurs, cette libéralité magnifique?

— J'en suis fort touché; cependant je préfère mes travaux, ma vieille vitrière et mes amis.

— Et quelle raison donner au grand Frédéric?

— La raison que je me donne à moi-même : que j'aime mieux être pauvre dans mon pays

que riche à la cour de Berlin; que j'ai promis à Diderot de l'aider à faire l'*Encyclopédie*, et que je tiens à ma parole.

Le géomètre tira de sa poche la lettre du roi; elle était pressante, et dictée par une estime et une amitié comme peu de souverains en ont pour les philosophes. Il montra ensuite la copie de sa réponse, qui était pleine de simplicité, de sens et de véritable grandeur. Nous en donnerons ici quelques phrases, où l'on reconnaîtra une élévation de sentiments qui honore l'humanité :

« Ma fortune, disait-il, est au dessous du médiocre, 1,700 livres de rente font tout mon revenu; oublié du gouvernement, comme tant d'autres le sont de la Providence..., je n'ai aucune part aux récompenses qui pleuvent sur les gens de lettres avec plus de profusion

que de lumières. Malgré tout cela, supérieur à la mauvaise fortune, les épreuves m'ont endurci à l'indigence, et ne m'ont laissé de sensibilité que pour ceux qui me ressemblent. Je me suis accoutumé sans efforts à me contenter du plus étroit nécessaire, et je serais même en état de partager encore mon peu de fortune avec d'honnêtes gens plus pauvres que moi. La vie retirée et obscure que je mène est conforme à mon caractère... Le régime et la retraite m'ont procuré la santé la plus parfaite, c'est-à-dire le premier bien du philosophe. Enfin, j'ai le bonheur de jouir d'un petit nombre d'amis dont le commerce et la confiance font la consolation et le charme de ma vie, et à qui mon départ percerait le cœur... (1). »

(1) Correspondance de d'Alembert avec le roi de Prusse.

Quand il eut achevé sa lecture, d'Alembert s'aperçut avec étonnement que ses amis étaient émus, que le plaisir et l'admiration leur ôtaient la voix et qu'ils demeuraient en silence. La marquise lui tendit la main. Le président Hénault le pressa dans ses bras.

— Et vous, Mademoiselle, dit le philosophe à Julie, est-ce que vous ne m'embrasserez pas aussi pendant que nous voilà en train?

Mademoiselle Lespinasse lui sauta au cou et l'embrassa de tout son cœur.

— A présent, s'écria d'Alembert, n'y pensons plus et amusons-nous.

En retournant le soir chez sa vitrière, le grand géomètre s'avouait tout bas qu'un nouveau motif plus puissant que les autres le fixait à Paris, et que le baiser de mademoiselle de Lespinasse avait troublé cette sagesse

si inébranlable. De son côté, Julie sentit l'amour s'emparer d'elle avec une impétuosité qu'elle eût en vain essayé de combattre.

Le désintéressement de d'Alembert eut bientôt une occasion plus belle encore de se montrer. L'impératrice Catherine lui fit l'offre énorme de *cent mille livres de rente*, s'il voulait se charger de l'éducation du grand duc de Russie. Le refus du philosophe fut aussi respectueux et aussi net cette fois que la première; d'Alembert resta dans son *Encyclopédie* et son modeste logis de la rue Michel-le-Comte. Cette affaire eut un grand retentissement à Paris. La générosité des souverains du Nord fit tort à l'animosité puérile du ministère français, qui se laissa prier pendant trois mois par l'Académie des Sciences pour accorder à d'Alembert la pension de

1,200 livres à laquelle il avait droit en succédant au mathématicien Clairault. On en parla plus en public que chez madame du Deffand, car les éloges embarrassaient d'Alembert, et ses amis les épargnaient à sa modestie comme un supplice; mais les yeux de Julie disaient assez quelle récompense et quelle couronne elle lui décernait au fond de son cœur.

La marquise du Deffand, après avoir passé la nuit à écouter des lectures, dormait habituellement jusqu'à six heures du soir. Mademoiselle de Lespinasse se levait à cinq heures. Un jour que d'Alembert et le président Hénault arrivèrent avant que la marquise fût habillée, on les conduisit à la chambre de Julie. Ils donnèrent le mot aux autres amis, et bientôt tout le monde vint à cinq heures, afin de causer librement avec mademoiselle de Lespi-

nasse. Ces conversations à la dérobée avaient l'attrait piquant du fruit défendu; aussi le secret en était-il bien gardé. Cependant, comme il est de rigueur qu'une demoiselle de compagnie ait pour ennemis les domestiques, Devreux, la femme de chambre, dénonça Julie à la marquise. Celle-ci jeta feux et flammes et cria partout à la trahison. Depuis ce jour, les relations de Julie et de madame du Deffand ne furent plus qu'une succession de reproches et d'aigreurs. Le géomètre, qui était le témoin ordinaire des boutades de la marquise, dit un soir à l'oreille de mademoiselle de Lespinasse que, si elle voulait rompre cet esclavage, il lui offrirait tous les secours en sa puissance.

— Je vois trop bien, ajouta d'Alembert, que les bienfaiteurs deviennent les plus cruels

des tyrans ; aussi je ne veux pas me donner ce titre pompeux. J'ai chez moi dans un tiroir 2,000 livres dont je ne sais que faire et qu'un de ces matins quelque écrivain sans talent m'empruntera. Souffrez que je vous les prête pour sortir d'ici honorablement.

— Ah ! monsieur d'Alembert, répondit Julie en rougissant, ce n'est pas avec un homme comme vous qu'il faut avoir de la fausse honte. Vous avez assez prouvé combien vous méprisez l'argent. Je le hais aussi, et la pauvreté n'est pas un grand mal pour moi ; cependant je n'ose accepter de vous un service dont la fortune ne me permettra peut-être jamais de m'acquitter.

— Par ma foi ! dit le philosophe, je mettrais bien mon amour à vos pieds avec l'offre de mon appui ; mais je comprends que vous songez au mariage...

— Au mariage! s'écria Julie; jamais, Monsieur! L'idée d'une chaîne éternelle, fût-elle d'or, révolte mon âme. Ne voyez-vous pas que j'en suis réduite aujourd'hui à briser celle de la reconnaissance?

— Hélas! reprit d'Alembert, je suis donc au désespoir que vous ne m'aimiez pas, car moi je vous aime, et nos idées et nos goûts seraient bien d'accord.

Julie, arrêtée par la naïveté du philosophe, attendit une occasion où il eût plus de sagacité. Sur ces entrefaites, d'Alembert tomba malade d'une fièvre maligne qui faillit l'emporter. Le médecin Bouvart déclara que le logement chez la vitrière était la cause du mal. M. Watelet offrit un appartement plus sain dans son hôtel de la rue du Temple. On y transporta d'Alembert. De là il écrivit à made-

moiselle de Lespinasse une lettre où il disait qu'il se mourait de l'ennui de ne pas la voir encore plus que de la fièvre. Julie n'y résista pas. Elle quitta brusquement la marquise et courut s'établir au chevet du malade. D'Alembert revint à la vie grâces aux soins qu'elle lui donna, et depuis ce moment ils ne se quittèrent plus.

Les lois du monde sont variables et capricieuses. On accable les uns et on passe tout aux autres. D'Alembert et mademoiselle de Lespinasse furent privilégiés. Il se fit à leur égard une espèce de justice que nous trouvons belle et louable. Le philosophe avait déployé de si grandes vertus, qu'on lui pardonna d'accorder une faible part aux passions et à la nature. On poussa l'indulgence jusqu'à dire et écrire que la liaison de ces amants était fon-

dée sur le sentiment de l'amitié, quoiqu'on sût très-bien qu'ils vivaient comme mari et femme. Les persécutions de madame du Deffand ne changèrent l'opinion de personne et tournèrent à sa honte. Les idées et les sentiments de mademoiselle de Lespinasse avaient pris leur vol dans une sphère élevée où ces tracasseries ne pouvaient plus l'atteindre, et son calme imposa au public.

— Laissez dire, répondait-elle aux avertissement de ses amis; tout s'oubliera, tout ira bien. La haine n'est pas éternelle, puisqu'on assure que l'amour ne l'est pas.

Julie sut prouver qu'elle disait vrai et que son cœur pouvait changer; cependant on la crut fixée pour la vie, et on trouvait cette union parfaitement assortie. Son esprit la rendit bien vite célèbre. On se donnait rendez-

vous chez elle de tous les coins de l'Europe, et il lui venait quelquefois jusqu'à cent visites dans une journée. Sa conversation était pleine d'imprévu et d'originalité, d'aperçus qui s'élevaient parfois jusqu'au génie. Son jugement était exquis à l'ordinaire; mais elle s'engouait aisément, comme toutes les femmes, et voyait des talents, des vertus et des beautés où il n'y avait que des qualités médiocres; travers inévitable dans les imaginations exaltées. Sans être jolie, mademoiselle de Lespinasse charmait tout ce qui l'approchait par un naturel devant lequel la coquetterie paraissait un ridicule. Les femmes la craignaient à cause de l'écrasante supériorité de son intelligence; aussi n'eut-elle pour amie que madame Geoffrin, qui n'était pas jalouse. Julie fut la seule femme admise aux fameux soupers littéraires

de cette généreuse dame, qui dépensa cent mille écus pour le succès de l'*Encyclopédie*. On parla tant de mademoiselle de Lespinasse à la cour même, que le roi se fit conter son histoire, et lui donna une pension de 1,500 livres. Avec une fortune aussi modique, elle n'avait pas un grand état de maison ; ceux qui la recherchaient n'étaient donc attirés ni par la bonne chère ni par le luxe.

D'Alembert répandait de la gaieté dans le salon de son amie. Son bonheur dura près de dix ans sans interruption ; mais, une fois qu'il fut troublé, ce fut d'une manière funeste pour tous deux. Des orages terribles se succédèrent, et le calme ne revint jamais. Mademoiselle de Lespinasse vécut toujours de même en apparence; pourtant il y a tel être qui ne bouge du coin de son feu et dont l'existence est plus

tourmentée que celle d'un personnage de tragédie. Ce ne sont pas les destinées qui sont vulgaires, ce sont les hommes. Chacun porte en soi sa fatalité, et si vous retranchez de la vie d'une personne la part qu'y ont eue son jugement, ses vertus et ses défauts, ce qui restera au hasard ne sera pas considérable. C'est à son esprit que mademoiselle de Lespinasse a dû son rang dans le monde; on verra bientôt qu'elle dut aux passions ses plaisirs, ses souffrances et les secousses violentes qui l'ont tuée encore jeune.

III.

Un jour, en revenant de l'Académie, où il avait eu du succès en lisant un de ces *éloges* qui étaient alors en vogue, d'Alembert amena chez sa maîtresse le marquis de Mora, fils de M. de Fuentes, ambassadeur d'Espagne. Tout ce qu'on sait sur M. de Mora, c'est qu'il était

très-beau, qu'il avait l'air noble et beaucoup de sensibilité. Sa fortune était immense, et il la dépensait avec magnificence et générosité ; quelques galanteries l'avait mis à la mode sans augmenter sa vanité. M. de Mora passa une heure auprès de mademoiselle Lespinasse, à causer de littérature et de musique, et dès cette première entrevue il plut tellement qu'il remarqua l'effet qu'il venait de produire ; il se sentit lui-même blessé au cœur. Le lendemain les aveux furent échangés. Le troisième jour, mademoiselle de Lespinasse fut infidèle à d'Alembert. Ce brusque évènement ne causa ni effroi ni surprise dans l'âme de Julie, tant la passion était ardente et l'entraînement irrésistible. Elle entra un matin dans le cabinet de travail de d'Alembert et lui conta sans détours ce qui arrivait.

— Vous avez le droit, ajouta Julie, de m'adresser des reproches, je les écouterai avec patience; mais l'amour ne me laisse pas le loisir de m'accuser moi-même. Je n'ai plus qu'un sentiment, qu'une pensée : être à M. de Mora. Tout ce que mon cœur peut faire encore, c'est de conserver pour vous une amitié à laquelle je ne pourrai pas donner beaucoup, à moins que je ne continue à demeurer ici. Réfléchissez et décidez. Voulez-vous que je reste auprès de vous, ou bien faut-il que je vous quitte?

L'infortuné d'Alembert faillit s'évanouir à ce coup de foudre; mais il appela aussitôt à son aide sa force d'âme et les secours de la philosophie; les larmes s'arrêtèrent au bord de ses paupières.

— Puisque l'amour est plus fort que vous, dit-il, je me résigne sans hésiter; soyez à

M. de Mora. Je vous supplie pourtant de rester auprès de moi ; faites que votre amitié me soit douce et me console du mal que me causent vos passions. Votre compagnie m'est devenue si nécessaire, que je mourrais bientôt de tristesse et d'ennui si vous m'abandonniez. Vivons ensemble amicalement, et donnez-moi de votre cœur la part que vous pourrez.

Les relations de d'Alembert et de mademoiselle de Lespinasse furent changées sans qu'il y parût aux yeux du public, qu'il était inutile de mettre dans la confidence.

— La géométrie est ma femme, écrivait d'Alembert, et je n'ai plus qu'à me remettre dans ce triste ménage.

Les amours avec le jeune marquis allèrent si grand train, que le monde les devina. Les visiteurs n'en continuèrent pas moins à venir,

car on est indulgent pour les personnes qui plaisent et amusent. Si l'ennui eût habité le salon de Julie, on lui eût jeté la pierre, et sa conduite eût fourni matière à cent calomnies, tandis qu'on ne parla guère de sa nouvelle liaison.

M. de Mora était amoureux à en perdre la tête ; il ne quittait pas sa maîtresse, ou, lorsqu'il s'éloignait, des messagers allaient et venaient sans cesse de l'hôtel d'Espagne à la maison de mademoiselle de Lespinasse, portant des billets et rapportant des réponses. Dans un voyage que le marquis fit à Fontainebleau en 1771, il envoya vingt-deux lettres pendant une absence de dix jours, les unes par la poste et les autres par des courriers.

Cependant le duc de Fuentes s'effraya des progrès que l'amour faisait dans le cœur de

son fils. Ce n'était pas une de ces intrigues galantes qui ne tirent point à conséquence et n'arrêtent pas l'ambition ni l'avenir d'un jeune homme. Pour M. de Mora. Il n'existait d'autre univers que sa maîtresse, il avait à peine vingt-cinq ans, et Julie, elle en avait plus de trente-cinq! L'ambassadeur fit part au roi son maître de ses inquiétudes. Un ordre de rappel arriva de Madrid. Il n'y eut jamais de désespoir pareil à celui de nos amants à cette nouvelle ; mais il fallut bien se séparer. M. de Mora partit avec le dessein d'obtenir du roi la permission de revenir bientôt à Paris. On s'écrivit tous les jours pendant dix-huit mois de suite. Julie tomba dans une mélancolie profonde, et le chagrin menaçait de l'emporter, car elle était de ces femmes qui ne cherchent pas à résister à la ruine de leur corps, lorsque c'est

l'âme qui les tue. Son humeur se ressentit un peu de son chagrin. Elle était encore aimable pour les visiteurs qui lui apportaient des distractions ; mais d'Alembert eut souvent à souffrir de ses accès d'amertume et d'impatience. « Le malheureux ! dit Marmontel dans ses mémoires, tels étaient pour mademoiselle de Lespinasse son dévouement et son obéissance, qu'en l'absence de M. de Mora c'était lui qui, dès le matin, allait quérir ses lettres à la poste, afin qu'elle les eût à son réveil. »

Sans doute les lettres que Julie écrivait à son amant versaient dans le cœur du jeune Mora des poisons aussi violents que ceux dont elle s'abreuvait, car le marquis ne tarda pas à tomber malade de langueur ; sa poitrine fut attaquée. Le célèbre Lorry, qui lui avait don-

né des soins pendant son séjour en France, fut consulté par M. de Fuentes. Lorry était l'ami intime de d'Alembert, et ce fut encore à la prière du pauvre philosophe que ce médecin ordonna au malade le séjour de Paris. On apprit enfin que M. de Mora reviendrait bientôt, et comme l'humeur de Julie reprit sa douceur accoutumée, d'Alembert s'en réjouissait avec elle; mais de nouveaux obstacles vinrent retarder le bonheur de nos amants. Le jeune marquis fit une maladie aiguë qui rendit le voyage impossible. Tant de secousses diverses brisèrent l'âme de Julie au point qu'on craignit aussi pour elle. D'Alembert mettait tout en œuvre pour l'amuser et la distraire. C'est dans ce but qu'il lui proposa un jour de la mener à un dîner littéraire qui se faisait au *Moulin-Joli*, près des barrières de Paris; elle

s'y laissa conduire, et cette partie de campagne est un des plus étranges et des plus remarquables incidents à consigner dans les annales de l'infidélité.

On était alors au mois de septembre de l'année 1772. Parmi les convives figurait le comte de Guibert, jeune homme vain, ambitieux, avide de toute espèce de célébrité ; il venait d'occuper le public par son *Essai sur la tactique militaire*, dont le gouvernement avait ordonné la suppression. Guibert était colonel du régiment de Corse, et comme il ne visait à rien moins qu'à être à la fois un César et un Corneille, il avait fait une tragédie du *Connétable de Bourbon*, où l'on trouvait quelques scènes hardies en vers très-incorrects. Mademoiselle de Lespinasse connaissait cet ouvrage et s'en était déjà engouée. La conversation et

la personne de l'auteur lui plurent à la première vue. Elle fit du jeune officier un homme de génie, un héros persécuté. Guibert était à la veille de fuir en Allemagne, dans la crainte d'une lettre de cachet. Ses discours tendaient encore à exagérer les dangers de sa position ; c'était un prestige dont il sentait les avantages aux yeux des femmes. Il montrait une gaieté que l'attente d'un emprisonnement rendait plus originale. En un mot, il tourna la cervelle à mademoiselle de Lespinasse en quelques heures. Il est à remarquer que, selon toute apparence, Julie n'eût pas cédé au charme sans résistance, si elle n'eût eu l'imagination déjà montée par un autre objet. C'est une chose horrible mais incontestable, que quand nos passions atteignent un certain degré de puissance, il faut à tout prix qu'elles trouvent à

s'assouvir. Alors malheur aux absents! Celui qui demeure loin d'une maîtresse aussi exaltée que l'était madèmoiselle de Lespinasse, doit s'attendre à la retrouver infidèle. Peut-être Guibert lui-même n'eut-il l'envie de faire cette conquête qu'en sentant dans cette âme les flammes qui débordaient et répandaient l'incendie à l'entour d'elle. Il se persuada qu'il était amoureux, Julie se figura que c'était lui et non l'autre qu'elle aimait avec tant d'ardeur. Ce changement dans ses sentiments fut l'affaire d'une seconde, sa défaite fut l'affaire d'une soirée; mais le lendemain devait être cruel.

Mademoiselle de Lespinasse comprit toute l'horreur de sa conduite; la confusion qui existait dans son cœur entre ces deux amours lui inspira une haine d'elle-même et des re-

mords amers. Ellle ne voulait plus revoir Guibert, et lui ferma sa porte pendant quelques jours ; mais, poussée au point où elle était, sa passion ressemblait prodigieusement à de la folie. Mora ne revenait pas, tandis que Guibert était présent, qu'il se plaignait, qu'il se disait malheureux et injustement repoussé. Il finit par obtenir de revoir Julie. Elle faiblit de nouveau devant lui, et cette rechute porta le désordre dans ce cœur déjà si troublé, jusqu'à un état qui participait de l'ivresse et du désespoir. L'ancien amour était pourtant plus fort que le nouveau, puisque chaque lettre qui arrivait d'Espagne le réveillait au point de faire souhaiter une rupture avec Guibert. Celui-ci reprenait bientôt le dessus, et ce fut au milieu d'angoisses terribles, de combats et d'efforts impuissants, que mademoiselle de

Lespinasse s'accoutuma insensiblement à nourrir deux passions à la fois, ou plutôt à donner deux objets différents en pâture au besoin de passion qui la dévorait. Sa conduite et son langage dans cette circonstance affreuse furent aussi pleins de loyauté qu'il était possible, du moins à l'égard de Guibert. Elle lui avoua, dès le premier jour, qu'elle aimait éperdûment M. de Mora. Elle lui déclara son intention de revenir au seul amour qu'elle voulût conserver, et de livrer à l'autre une guerre obstinée. Si elle n'eut pas la même loyauté envers M. de Mora, c'est qu'elle espérait réparer ses torts en lui consacrant le reste de sa vie. D'ailleurs ce n'est jamais avec celui qu'on trahit qu'on tâche d'agir noblement; celui-là ignore, et cela suffit; c'est aux yeux de celui qui vous aide à trahir qu'on voudrait se relever.

— Quel homme êtes-vous donc, écrivait Julie à M. de Guibert, pour m'avoir *un instant* détournée de la plus charmante et de la plus parfaite de toutes les créatures ? Si vous le connaissiez, et vous le connaîtrez un jour, vous auriez peine à comprendre mon crime.

Guibert partit enfin pour l'Allemagne. C'était une occasion favorable pour triompher d'un amour que Julie abhorrait ; mais le pli était pris, et plus elle s'efforçait de rompre ses filets, plus elle s'y embarrassait. Dans ses premières lettres à Guibert, elle lui dit qu'il ne doit plus songer qu'à une amitié tendre et qu'elle retourne à M. de Mora, et puis elle n'a pas plus tôt écrit cela qu'elle se rétracte.

Là-dessus M. de Mora, s'étant rétabli, parle de son prochain retour. Mademoiselle de Lespinasse s'en réjouit ; elle compte sur lui pour

la tirer de l'abîme où elle est plongée. Elle veut tout dire, obtenir son pardon ou mourir. Elle craint seulement que cette nouvelle n'achève de détruire la santé chancelante du jeune marquis. Elle songe aux ménagements à employer et se flatte de réussir. Les malheureux, dit-elle, ont la main légère; ils craignent de blesser et sont avertis sans cesse par leur propre douleur. Elle ne cesse pas néanmoins d'écrire à Guibert, et s'inquiète lorsque le courrier de Berlin n'apporte pas de lettres. Au milieu de ces agitations, mademoiselle de Lespinasse reconnaît que l'amour de Guibert n'est que passager, qu'il se fait illusion s'il ne la trompe pas elle-même. Tout l'invite donc à une rupture, et elle n'en a pas la force! Mora va bientôt arriver, il est en chemin, il a passé déjà les Pyrénées; il écrit de chaque ville où

il s'arrête, et Julie, de son côté, écrit lettre sur lettre à M. de Guibert. Elle l'entretient, il est vrai, du retour de son amant, mais il lui échappe encore mille protestations de tendresse. Il n'y aura peut-être jamais d'autre exemple d'un pareil délire.

Il est rare, quand il se trouve dans la vie de ces situations compliquées, qu'elle n'attirent pas la colère du ciel. La punition de Julie devait être aussi complète et aussi accablante que possible. M. de Mora fut arrêté à Bordeaux par une hémorragie des poumons qui le mit à la mort. Il conservait encore de l'espoir, comme il arrive dans les maladies de la poitrine, et il écrivait, au moment de rendre l'âme, ces mots, qui sont tout ce qu'on a retrouvé de lui : « Je vous ai donné bien des peines, mais j'ai encore en moi de quoi vous

payer de tout le mal que je vous ai fait. »

Julie transcrivit cette phrase dans une de ses lettres à Guibert, où elle lui parle avec éloquence et enthousiasme des vertus de M. de Mora. Deux jours après elle n'a plus à lui annoncer que la mort de l'homme qu'elle a trahi. Elle le fait en des termes déchirants, où on entend à la fois les cris de la douleur, les reproches et le remords.

Depuis ce moment, le repos de mademoiselle de Lespinasse fut détruit pour toujours. Le plus grand de tous les châtiments lui fut infligé, l'amour malheureux. Aussi verra-t-on bientôt sa passion prendre ces caractères effrayants qui ressemblent à l'agonie d'une âme blessée mortellement.

IV.

Mademoiselle de Lespinasse parlait trop souvent et avec trop d'admiration des vertus de M. de Mora pour que ce sujet fût agréable à M. de Guibert, qui n'était rien moins que vertueux. De la part de ce jeune homme, cette liaison n'avait été qu'un caprice d'imagination,

et l'accroissement prodigieux que prenait l'amour de Julie commençait à le fatiguer. Il essaya d'amener doucement une rupture à l'amiable : on ne voulut pas le comprendre. Lorsqu'il revint de son voyage, Guibert ne fut pas aussi assidu qu'on l'espérait. On lui reprocha sa froideur. Il déclara qu'il était amoureux d'une autre femme. Rien ne put arrêter la malheureuse Julie; elle ne chercha pas même à résister à la pente qui l'entraînait, et se jeta les yeux fermés dans l'abîme. Sa vie se passait en vains efforts pour provoquer des retours passagers qui devenaient chaque jour plus impossibles. Lorsque Guibert demeurait trop long-temps sans venir chez elle, l'art infini et la tendresse extrême qu'elle employait pour le toucher finissaient par lui arracher la promesse d'une visite. Guibert répondait

qu'il irait un moment *en passant*, et ce mot la révoltait.

— Ne venez pas, s'écriait-elle ; épargnez-moi votre commisération. Elle flétrit et abat jusqu'à la mort ceux qui en sont l'objet.

Mais le lendemain l'amour est plus fort que l'orgueil. Julie se rattache à la pitié, la réclame à grands cris, et si M. de Guibert laisse échapper quelques paroles qui ressemblent à de l'intérêt et à de l'amitié, on lui demande autre chose, on espère déjà le mener plus loin, et que la tendresse va se réveiller. C'est ainsi que mademoiselle de Lespinasse devenait, à force de soins, de génie et de passion, la plus à plaindre, mais aussi la plus insupportable des femmes.

Il faut dire cependant que Guibert avait des torts graves à se reprocher. Les lettres de Julie

étaient si belles, si près du sublime, si variées, quoique le sujet en fût toujours le même, qu'elles étaient devenues pour lui un besoin. S'il eût eu le courage, ou pour mieux dire, la bonté de les renvoyer sans les ouvrir, c'eût été bien vite fini ; mais ces lettres provoquaient des émotions agréables et flatteuses pour son amour-propre. Il répondait à celles qui contenaient des louanges ou des encouragements, et pour ce faible plaisir, il assassinait l'âme la plus sensible qui fût sous le ciel.

Par moments aussi Guibert était jaloux de l'admiration que mademoiselle de Lespinasse témoignait pour les gens de mérite. Il eût désiré qu'elle n'aimât et n'appréciât que son médiocre talent, afin de se persuader à lui-même qu'il était au dessus des autres hommes. On l'accablait de flatteries, et il en

demandait encore par des détours ingénieux qui prenaient l'accent de l'amour. Il dénigrait tout ce qu'elle osait louer afin de lui faire entendre que l'enthousiasme lui appartenait exclusivement; mais il ne pouvait mener où il voulait cette imagination impressionnable. L'*Orphée* de Gluck, les vers de Roucher l'enlevaient durant quelques heures à son engouement pour Guibert, et celui-ci ne pardonnait pas ces écarts. Le souvenir de M. de Mora, qui revenait éternellement avec les épithètes les plus belles et les plus tendres, était importun par dessus tout.

Un jour que M. Roucher vint lire chez mademoiselle de Lespinasse un chant du poème des *Mois*, Julie pleura plusieurs fois en l'écoutant, et le soir à minuit elle écrivit à M. de Guibert :

« Mon Dieu ! il faut chérir et adorer le talent qui semble vous donner une existence nouvelle. Oh ! non, je ne suis pas assez grande, assez forte, pour louer ce don du ciel ; mais il me reste assez de sensibilité et de passion pour en jouir avec transport... Mon ami, M. Roucher a aimé, et c'est l'amour qui l'a rendu sublime. Mais mon cœur se brise lorsque je viens à penser que cet homme rare connaît la misère, qu'il en souffre pour lui et dans ce qu'il aime... Je ne sais si c'est faiblesse, mais je viens de fondre en larmes en sentant l'impuissance où je suis de venir au secours de cet homme. Ah ! si mon sang pouvait se changer en or ! sa femme et lui connaîtraient le bonheur ce soir... Si M. de Mora vivait ! avec quel plaisir, avec quel transport il aurait satisfait mon cœur ! Oui, c'est avec des larmes

de sang qu'il faut pleurer un tel ami... (1).

On comprendra combien ces expressions durent choquer M. de Guibert, qui était trop dissipé, trop ambitieux, pour donner son bien aux poètes, et qui portait envie à toute espèce de mérite et de talent.

Bientôt Guibert cessa tout à fait de voir mademoiselle de Lespinasse, sans vouloir renoncer aux lettres, qui l'amusaient et caressaient sa vanité. Il en recevait encore la veille et le jour même de son mariage, car il se maria le 1er de mai 1775. Julie parut supporter cet échec avec courage et grandeur d'âme. Elle parlait avec éloges de madame de Guibert; mais elle faisait comme ces martyrs qui gardaient un front impassible en recevant le coup mortel.

(1) Correspondance de mademoiselle de Lespinasse.

Mademoiselle de Lespinasse, ne pouvant plus se faire d'illusion, se donna encore le plaisir d'accabler Guibert de services dont il savait bien le prix. M. Turgot, devenu ministre depuis peu, était attaché à Julie. Guibert obtint de lui cent faveurs par l'entremise de son ancienne amie. C'était la seule vengeance qu'elle se permît, et elle la goûtait avec une ivresse douloureuse. Chaque fois qu'elle recevait quelque réponse dure ou froide à l'une de ses lettres, elle répliquait par la nouvelle du succès de ses démarches.

Au milieu de ces agitations intérieures, Julie était plus à la mode, plus citée, plus recherchée que jamais. On encombrait son salon, dont elle faisait les honneurs avec une grâce qui semblait annoncer une grande liberté d'esprit. On lui remarquait bien quelquefois

de la tristesse, mais on supposait qu'elle pleurait encore M. de Mora. Elle donnait son avis sur tous les ouvrages nouveaux, et son autorité était souveraine dans un cercle très-étendu. Lorsqu'il fut un moment question de mettre Grétry, dès son début, au dessus de Gluck, mademoiselle de Lespinasse s'y opposa et déclara que cette musique, en comparaison de celle de Gluck, avait les *pâles couleurs.* Ce mot est de ceux qu'on répéta souvent.

Cependant sa poitrine s'attaquait, une toux opiniâtre lui enlevait le sommeil, et l'opium dont elle abusait comme remède achevait de ruiner sa constitution. Lorsque Guibert envoyait savoir de ses nouvelles, on répondait : « Cela va pis que jamais, et cependant trop bien encore. » Le désir qu'elle avait d'en finir avec la vie ne se démentit pas un seul instant.

Lorsque Guibert eut la certitude qu'il allait la perdre, il se montra moins cruel. Ce qu'on aime le moins gagne du prix une fois qu'on sait que bientôt on ne l'aura plus. D'Alembert, qui n'avait pas été instruit de la dernière passion de Julie, n'entendait rien à son envie de mourir, et lui reprochait avec une bonté qui ne la touchait guère la peine qu'elle voulait faire à ses amis. C'était une chose horrible pour le pauvre philosophe que le spectacle des accès de la maladie mêlés à ceux d'un désespoir opiniâtre. Un jour il parla si tendrement et avec tant de douceur, que la malheureuse Julie se mit à pleurer ; cependant, au lieu de confier ses chagrins et de chercher les consolations que d'Alembert brûlait de lui donner, elle s'irrita de son intérêt, et lui répondit dans un transport de dépit et de fureur :

— Retirez-vous, je veux mourir !

D'Alembert lui-même pleura de tout son cœur.

— Que je suis malheureux, disait-il naïvement, que M. de Guibert ne soit pas ici ! lui seul a de l'empire sur vous et pourrait vous calmer.

Ces mots produisirent un effet magique, et le nom tout puissant de Guibert suffit pour conjurer l'orage. Mademoiselle de Lespinasse sentit qu'il fallait rendre le repos au bon d'Alembert ; elle fit trève à ses cris, mais elle s'enferma dans sa chambre et n'eut pas l'idée de conter ses souffrances au seul être qui l'aimât véritablement. La cause de cette scène déchirante , qui rendit d'Alembert malade pendant plusieurs jours, est expliquée dans la correspondance de Julie. Mademoiselle de

Lespinasse attendait le facteur ! Ajoutons que le facteur arriva, qu'il remit une lettre assez affectueuse, et que la malade en eut vingt-quatre heures de répit.

Ayant ainsi un pied dans la tombe, mademoiselle de Lespinasse s'épuisait encore en efforts pour servir l'ambition et la vanité de M. de Guibert. Il voulait qu'on représentât sur le théâtre de Versailles sa pièce du *Connétable*. La protection de M. Turgot lui procura cette faveur. La tragédie fut jouée trois fois et obtint quelque succès ; mais elle eut moins de bonheur devant le public de Paris que devant la cour. Guibert en fut outré, et sa colère fit beaucoup de mal à son amie, qui sentait ses contrariétés plus vivement que lui-même. Il eut encore à supporter un échec moins éclatant que celui de sa tragédie, mais plus humi-

liant pour un homme qui voulait absolument avoir du génie. L'Académie proposa au concours l'éloge du maréchal de Catinat. Guibert, étant versé dans l'art de la guerre, se croyait certain d'avoir le prix. Ce fut M. de la Harpe qui l'obtint, et, quoi qu'en dise mademoiselle de Lespinasse dans ses lettres, le morceau de M. de la Harpe était bien supérieur à celui de son amant. Pour comble d'*infamie*, comme le disait Guibert lui-même, on remarqua son écrit, et on lui donna un brevet de médiocrité en lui accordant une mention honorable, ainsi qu'à un autre jeune homme inconnu. Il eût peut-être accepté l'oubli complet, mais l'affront de l'*accessit* était une blessure sanglante.

Nous ne parlerions pas de ces intérêts d'amour-propre, si l'infortunée Julie n'eût porté

dans ces petites choses une passion telle que ses derniers jours en étaient empoisonnés. Elle rassemblait le reste de ses forces pour prodiguer à celui qui la faisait mourir des consolations si tendres et si exaltées, qu'un homme amoureux les eût préférées mille fois à tous les triomphes du monde. Guibert les recevait froidement comme une dette dont on ne tient pas à être payé. Il poussa même la barbarie jusqu'à rejeter sur une femme qui l'adorait, et dont la sensibilité réclamait des ménagements extrêmes, le dépit et la mauvaise humeur qu'il n'osait manifester en public.

Un soir mademoiselle de Lespinasse avait chez elle beaucoup de monde, Turgot, l'archevêque de Toulouse, M. de Malesherbes, Piccini, l'abbé Delille, Suard et bien d'autres

célébrités. On écoutait un chant de la traduction de l'Énéide. Delille, plus confiant dans le jugement de Julie que dans celui de personne, suivait, à chaque pose, la physionomie de la maîtresse du logis, et remarquait à des signes certains les passages qui frappaient et ceux qui ne produisaient point d'effet. Mademoiselle de Lespinasse, mourante, étendue sur un canapé, était toute entière à la lecture; son imagination, encore jeune et active, dominait le cœur et le forçait à rester muet, car cette organisation puissante et délicate à la fois était parfaite sous toutes ses faces. Les vers de l'abbé Delille coulaient facilement comme un ruisseau murmurant. Quelques éclairs du génie de Virgile brillaient faiblement à travers le voile toujours épais de la traduction. Mademoiselle de Lespinasse, ou-

bliant sa maladie, ses peines de cœur et sa mort, plus prochaine encore qu'elle ne le croyait, jouissait de la poésie comme elle l'eût fait à vingt ans. Les vers heureux faisaient naître dans ses yeux des flammes qui charmaient le lecteur et l'assemblée. On admirait encore, sur cette figure ravagée par la tristesse, cette beauté qui résiste au temps, la physionomie. Un laquais entra sur la pointe des pieds et remit une lettre. Mademoiselle de Lespinasse reconnaît l'écriture de Guibert. Une lettre de lui! c'était une grande rareté. Le cachet vole en éclats, l'enveloppe est arrachée précipitamment. Elle lit avec avidité. Tout à coup elle pâlit, se contracte comme une sensitive et tombe évanouie. Guibert, marié à une autre, amant de plusieurs femmes, n'écoutant que son amour-propre chagriné,

osait lui reprocher d'être à trop de monde à la fois, et de ne pas partager ses ennuis! Il osait lui écrire qu'elle ne l'aimait pas, à elle que son indifférence assassinait à petits coups depuis deux ans! Cette dernière atteinte était trop profonde. Mademoiselle de Lespinasse venait d'être blessée au fond de l'âme. Il fallait mourir, et prouver à cet ingrat qu'elle savait du moins sentir son abominable cruauté.

La compagnie effrayée se dispersa et répandit dans Paris le bruit de la fin prochaine de mademoiselle de Lespinasse. Guibert l'apprit à l'Opéra et rentra chez lui paisiblement après le spectacle! Quelques minutes avant l'instant suprême, Julie reprit connaissance et demanda où était M. de Guibert.

— Il n'y a ici que moi et le médecin, ré-

pondit d'Alembert en lui pressant la main.

— Ah ! s'écria Julie, vous me restez encore. Si je me fusse attachée davantage à vous, l'heure terrible ne sonnerait pas à présent. Pardonnez-moi les chagrins que je vous ai donnés. J'ai été injuste pour vous. Je m'en suis accusée mille fois ; mais je n'ai pas pu vous ouvrir mon âme et vous montrer les plaies profondes qu'elle renfermait.

— Mon amie, répondit d'Alembert, si vous avez eu quelques torts envers moi, vous m'avez sans doute privé d'un grand plaisir en m'ôtant la douceur de vous pardonner, car j'ai plus d'une fois fermé les plaies de votre âme ; tout ce que je regretterai, c'est vous, ce sont nos dix-sept ans d'amitié, je vous regretterai sans cesse injuste et cruelle comme vous étiez dans les derniers temps.

Un accès de toux mêlé de convulsions emporta mademoiselle de Lespinasse vers deux heures du matin. En rendant le dernier soupir, elle pressa d'Alembert entre ses bras, les yeux inondés de pleurs, et lui dit avec une tendresse qui approchait de la passion :

— Vous êtes le meilleur et le plus généreux des hommes.

Nous n'hésitons pas à déclarer que le lecteur n'aura encore qu'une idée imparfaite de mademoiselle de Lespinasse s'il ne prend pas connaissance de ses lettres. Le passage suivant nous paraît être celui où elle se peint le mieux elle-même. Il est tiré de la lettre XCIX, qui est admirable d'un bout à l'autre, et prouve assez si nous étions fondés à dire que le cœur

de cette femme extraordinaire n'a pas été connu de son entourage :

« Mon ami, je ne suis point raisonnable, et c'est peut-être à force d'être passionnée que j'ai mis toute ma vie tant de raison à tout ce qui est soumis au jugement et à l'opinion des indifférents. Combien j'ai usurpé d'éloges sur ma modération, sur ma noblesse d'âme, sur mon désintéressement, sur les sacrifices prétendus que je faisais à une mémoire respectable et chère, et à la maison d'Albon ! Voilà comme le monde juge, comme il voit ! Eh ! bon Dieu ! sots que vous êtes, je ne mérite pas vos louanges : mon âme n'était pas faite pour les petits intérêts qui vous occupent ; toute entière au bonheur d'aimer et d'être aimée, il ne m'a fallu ni force ni honnêteté pour supporter la pauvreté, et pour dédaigner les avantages de

la vanité. J'ai tant joui, j'ai si bien senti le prix de la vie, que s'il fallait recommencer, je voudrais que ce fût aux mêmes conditions. Aimer et souffrir, le ciel et l'enfer, voilà à quoi je me dévouerais, voilà le climat que je voudrais habiter; et non cet état tempéré dans lequel vivent les sots et les automates dont nous sommes environnés. »

Quoique l'histoire de mademoiselle de Lespinasse soit terminée, on nous pardonnera de dire encore quelques mots sur d'Alembert que M. de La Harpe a calomnié avec autant de pédantisme que d'effronterie. Au bout de six mois, la pauvre Julie était presque oubliée. Le grand géomètre seul la pleurait.

« Jamais, dit Marmontel, je n'aurais cru qu'un génie si fort, si beau par sa raison et sa sagesse, pût habiter le même corps avec un

cœur aussi tendre, aussi aimant et aussi constant. Si on eût demandé qui avait l'âme assez stoïque pour supporter un malheur, tout le monde eût pensé que ce devait être d'Alembert. Qu'on juge de mon étonnement lorsque je le vis tout à fait inconsolable! »

On lui avait donné un logement au Louvre. Il vint s'y ensevelir; mais il n'y reprit pas ses travaux et ne s'entretenait avec ses amis que de la solitude où il était tombé.

Pour diminuer son chagrin, Marmontel lui rappelait un jour combien son amie était changée à son égard depuis plus d'un an.

— Oui, répondit d'Alembert, elle était changée; mais moi, je ne l'étais pas. Elle ne vivait pas pour moi; mais je vivais toujours pour elle. Ah! que n'ai-je encore à souffrir de cette amertume qu'elle savait si bien faire

oublier ! Souvenez-vous des heureuses soirées que nous passions ensemble. A présent, que me reste-t-il ? Au lieu d'elle, je vais, en rentrant chez moi, retrouver son ombre, qui m'a suivi jusque dans ce logement du Louvre où je n'entre qu'avec effroi comme dans un tombeau.

Le roi de Prusse, qui avait pour d'Alembert une amitié vive, et qui lui écrivait souvent, lui envoya deux lettres de consolation sur la mort de mademoiselle Lespinasse. Ces lettres sont belles et dictées par un sentiment très-sincère. On y reconnaît l'ami et nullement le souverain. Nous terminerons cette notice par l'extrait suivant de la réponse du philosophe :

« SIRE,

« Mon âme et ma plume n'ont pas d'expres-

sions pour témoigner à Votre Majesté la tendre et profonde reconnaissance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire... Votre Majesté n'a pas besoin de dire qu'*elle n'a que trop éprouvé pour son malheur ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aimait.* On voit bien, Sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur à la manière sensible et vraie dont vous savez parler à un cœur affligé, et lui dire ce qui convient le mieux à sa déplorable situation... J'écrivais, il y a quelque temps, à Votre Majesté que je ne désirais plus rien qu'une pierre sur ma tombe avec ces mots : Le grand Frédéric l'honora de ses bontés et de ses bienfaits. — Cette pierre et ces mots sont aujourd'hui, bien plus qu'alors, le seul désir qu'il me reste. La vie, la gloire, l'étude elle-même, tout est devenu insipide pour moi; je ne sens plus que

la solitude de mon âme et le vide irréparable que mon malheur y a laissé. Ma tête, épuisée par quarante ans de méditations, est privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines. Elle me laisse tout entier à ma mélancolie, et la nature, anéantie en moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni même un objet d'occupation. Mais, Sire, pourquoi vous entretenir si long-temps de mes maux lorsque vous avez à soulager ceux de tant d'autres? Pourquoi vous faire ce détail douloureux?... Pourquoi vous parler de moi au milieu des grands intérêts qui vous occupent? Puisse le ciel, Sire, qui vous a fait le plus grand des rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes? Puisse-t-il ajouter à vos jours ce que je voudrais qu'il retranchât aux miens! Puissé-je enfin, en me traînant bientôt aux genoux de Votre Majesté,

répandre dans son sein mes dernières larmes, et mourir entre ses bras, plein de reconnaissance et de désespoir... etc. (1). »

Pourrait-on craindre de se tromper dans le jugement qu'on porte sur un homme, lorsque ses actions sont assez belles pour élever votre pensée, lorsque ses sentiments vous donnent cette émotion plus douce que la joie et qui provoque les larmes? Gens qui ignorez ou qui doutez, lisez les lettres de d'Alembert, et dites si vous croyez que cet excellent homme ait eu un cœur insensible !

Jean Le Rond d'Alembert mourut en 1783, c'est-à-dire, sept ans après mademoiselle de Lespinasse.

(1) Correspondance de d'Alembert, tom. XVIII, année 1776.

MLLE DOLIGNY,

ET

L'ABBÉ CORDIER.

I.

Les abbés du siècle dernier étaient de ces types curieux et divertissants que 1789 a détruits sans retour, et dont l'équivalent n'existe pas de nos jours. Ces heureux petits mortels ne faisaient rien du matin au soir, logeaient dans les mansardes, couraient la ville, portant

les nouvelles, chantant les airs nouveaux et attrapant par ci par là une place dans un carrosse ou dans une loge d'Opéra. Ils ne dînaient pas tous les jours, mais le souper ne leur manquait jamais, à cause des chansons et des bons mots dont ils avaient tout un répertoire, et c'est un grand point que de ne pas se coucher l'estomac vide. Ils n'avaient pas de maîtresses, mais à force d'assiduité auprès des dames, ils obtenaient par occasion leur tour de faveur; ils profitaient d'une querelle entre amants, d'une absence ou d'une rupture, et se trouvaient toujours là pour remplir l'intervalle entre l'intrigue qui finissait et celle qui allait commencer.

En 1770, il y eut donc un beau jour, sur le pavé de Paris, un jeune abbé sortant on ne sait d'où, qui n'avait ni père ni mère, et de

frère aîné pas davantage ; il ne tenait à qui que ce fût sur la terre, et portait le simple nom de Cordier. Il n'était pas plus abbé que vous et moi, c'est-à-dire qu'il n'avait jamais ouvert un bréviaire, mais il avait pris la tonsure et le petit collet comme un passeport provisoire qui menait à toutes choses. L'abbé Cordier avait vingt ans, l'œil en amande, la face rose, la physionomie franche, un caractère doux, une gaieté inaltérable, de la complaisance, l'envie de plaire et pourtant beaucoup de modestie. Nous ne savons pas qui l'avait nourri et conduit jusqu'à ce bel âge de vingt ans, car le jeune abbé ne parlait pas de lui-même, et qui eût jamais pensé à lui faire conter l'histoire de son enfance ? De peur de rien changer à la vérité, nous le prendrons au moment où il se fit connaître.

L'abbé Cordier s'introduisit sur la scène du monde, on ignore par quel passage étroit; toujours est-il que, le 26 janvier 1770, il se trouva dans les coulisses de l'Opéra, où il n'avait point ses entrées, offrant une prise de tabac au directeur, M. Berton, qu'il ne connaissait pas. C'était le jour d'ouverture de la nouvelle salle, et l'on jouait la tragédie de *Zoroastre*. On admirait beaucoup les constructions, les ornements et sculptures; le public applaudissait; les acteurs étaient en verve, les dorures toutes fraîches et les cœurs épanouis; ce n'était pas un jour à chicaner les gens sur leur présence dans les coulisses.

A peine M. Berton eut-il insinué ses doigts dans la tabatière de notre abbé, qu'une familiarité agréable s'établit entre eux. M. Mo-

reau, l'architecte du roi, et M. Vassé, le peintre, vinrent se joindre à lui pour féliciter le directeur. Le jeune abbé était charmé de l'heureuse distribution de l'intérieur, des sept portiques égaux de la seconde entrée, de la galerie de ronde qui offrait une quantité d'issues commodes; il savait que l'ouverture de la scène avait trente-six pieds de largeur sur trente-deux de hauteur; il admirait le bel ovale du plafond, le tableau représentant les muses et les talents lyriques rassemblés par le génie des arts. Apollon, porté sur un char enflammé, faisait fuir l'Ignorance et l'Envie; des Renommées d'un effet merveilleux soutenaient des globes d'azur semés de fleurs de lys; des enfants formaient une chaîne à l'entour avec des guirlandes. La salle pouvait contenir deux mille cinq cents personnes. On avait supprimé

les poteaux qui divisaient et gênaient les loges. L'abbé Cordier venait d'examiner à fond tout cela. On voyait bien, disait-il, que M. Moreau avait puisé ses modèles en Italie. L'acoustique du bâtiment était excellente; tout paraissait calculé, prévu et arrangé pour les aises du public et la fortune du théâtre. Ainsi s'exprimait l'abbé, au grand enchantement de ses trois auditeurs, qui se mirent aussitôt à l'aimer. Au lieu de lui demander comment il se trouvait là, M. Berton lui accorda sur-le-champ ses entrées; M. Moreau le conduisit à sa loge pour le présenter à sa femme, et M. Vassé le pria de venir le lendemain dîner chez lui.

N'allez pas croire que l'abbé Cordier donnât des éloges à tout le monde par flatterie ou

par intérêt. Jamais il n'eût parlé contre sa conscience. Il était facile à contenter, enthousiaste des choses vraiment belles, et si bienveillant par nature, qu'il trouvait du plaisir pour lui-même à louer les gens quand il pouvait le faire sans mentir.

A l'heure où commence cette histoire, l'inventaire des biens de notre abbé n'était pas considérable. Il avait en tout quatre écus de six livres, dont deux étaient dans la poche de sa veste ; les deux autres, roulés dans un papier, étaient destinés à sa portière. Sa garde-robe se composait d'un habit et d'une culotte, d'un chapeau et d'une paire de souliers, c'est-à-dire qu'il n'avait rien en double. A la rigueur, cela pouvait s'appeler posséder le nécessaire. Il avait dîné le matin, nous ne

savons pas dans quelle maison. Quant à son loyer, il était payé d'avance; mais le terme expirait dans deux mois. Cordier ignorait donc où il coucherait à la fin de mars, et il ne s'en inquiétait pas, tant il avait de confiance dans les bontés du ciel, qui pourtant ne le traitait pas en enfant gâté.

Le lendemain, à la table de M. Vassé, se retrouvèrent le directeur et l'architecte de l'Académie royale, avec les avocats du conseil de la Comédie-Française, tous gens qui aimaient et cultivaient les arts. L'abbé parlait en homme qui s'entendait un peu à tout, mais sans trancher de l'important, et avec un air de conscience et de sincérité qui donnait du poids à ses opinions. Comme il était au milieu de personnes éclairées, la compagnie le

goûta beaucoup. Il fit honneur aux bons morceaux, trouva le vin parfait, ne prit la parole qu'à son tour, et conta une histoire gaie qui ne dura pas trop long-temps. M. Berton l'invita aussitôt pour le jour suivant, et M. Moreau pour le surlendemain. Une autre personne, qui donnait un grand régal chez le traiteur, le pria d'être de la partie. Cordier eut partout le même succès, et ses amphitryons lui offrirent l'un après l'autre le couvert à leur table une fois la semaine; il se vit ainsi quatre dîners assurés. Il lui manquait encore le vendredi et le samedi; mais c'étaient des jours maigres, et il se consola en pensant que, s'il venait à jeûner, le ciel lui en tiendrait compte pour son salut. Quant au dimanche, il l'abandonna au hasard, disant avec juste raison qu'il fallait bien laisser quelque chose à son étoile.

Ce fut dans la maison de l'architecte du roi qu'on prit surtout le jeune abbé en grande affection. Il y avait deux petites filles espiègles que M. Cordier parvint à contenir toute une soirée en leur faisant des tours de cartes. Madame Moreau, voyant qu'il amusait ses enfants, le pria de venir le plus souvent qu'il pourrait. L'abbé y mit toute la complaisance imaginable. Il s'échappait un moment des endroits où il se plaisait le plus, et chaque soir vers neuf heures, il arrivait pour le coucher des enfants; il les asseyait sur ses genoux, et leur contait le conte de *Fine-Oreille* ou celui de *Monsieur le Vent,* que les petites savaient par cœur, mais qu'il disait à ravir. Il usa aussi de discrétion en ne venant pas pour cela dîner plus fréquemment, à moins qu'il n'y fût contraint par la nécessité.

L'amitié qu'on avait pour notre abbé s'était accrue tous les jours, et il se trouvait fort heureux de son sort ; mais le mois de mars allait finir bientôt, et Cordier, qui n'avait pas un sou pour payer le terme de son loyer, était menacé de n'avoir plus de logement, ce qui était fort grave.

Un soir, madame Moreau tira de sa poche un portefeuille où elle écrivait les adresses de ses connaissances, et demanda en riant comment il se faisait qu'elle ne sût pas encore où demeurait son ami, M. Cordier.

— Madame, répondit l'abbé, vous me demandez cela fort à propos, car dans trois jours il eût été bien tard, et je n'aurais su que vous dire.

— Est-ce que vous allez déménager ? dit

madame Moreau ; je vous plains. C'est fort ennuyeux.

— Déménager n'est pas le difficile, répondit Cordier ; ce n'est pas non plus de trouver un autre gîte, mais c'est de payer un terme d'avance qui est une grande affaire, à moins qu'on n'ait de l'argent.

Madame Moreau se leva sans rien répliquer, et prit à part son mari. Au bout d'un moment, elle revint, et après un peu de silence elle dit en travaillant à sa tapisserie :

— Monsieur l'abbé, nous avons là-haut une chambre qui ne sert à personne ; si vous voulez demeurer avec nous, mon mari vous offre ce petit logement.

— J'accepte sans me laisser prier, Madame, et de tout mon cœur.

— Votre lit sera prêt demain ; vous viendrez quand il vous plaira.

Madame Moreau, voyant que le plaisir et la reconnaissance avaient ému l'abbé, lui tendit une main par dessus son métier à tapisserie, et lui dit pendant qu'il y déposait un baiser respectueux :

— Les enfants seront bien contents d'avoir leur ami dans la maison.

Le lendemain, Cordier arriva, tenant sous son bras un paquet enveloppé dans un petit mouchoir, et qui ne pesait pas trois livres. On le mena au quatrième étage dans une chambre fort propre, et son déménagement se trouva fait.

II.

Les gens du siècle passé qui n'étaient pas bien dans les papiers de la fortune, avaient du moins en eux-mêmes un soutien, c'était le manque d'ambition. Jamais l'idée ne serait venue à un petit abbé de vouloir être un personnage, ni de perdre dans la triste passion

de l'envie les belles années de la jeunesse. Lorsque Cordier ouvrit les yeux aux premiers rayons du jour, et qu'il se vit dans un beau lit en bois peint avec des rideaux de serge, avec quatre chaises de paille bien rangées le long des murs, et une commode en noyer, il fut tenté de se croire empereur d'Orient, comme le dormeur éveillé. Ce fut bien autre chose quand le valet de chambre de M. Moreau lui apporta du chocolat avec un petit pain, et qu'on lui donna une paire de pantoufles tandis qu'on cirait ses souliers; pour le coup, il se crut servi par des génies dans le palais de la Chatte blanche. Il remercia Dieu, et s'habilla gaiement en fredonnant un air d'*Acante et Céphise,* dont la musique était du célèbre Rameau.

Pendant cette heureuse journée, l'abbé se

sentit l'esprit plus léger que d'habitude. Avant de quitter la maison pour aller chez M. Berton, il descendit au salon, où étaient M. Moreau et sa femme jouant avec leurs petites filles. Madame Moreau, qui tenait un des enfants sur ses genoux, se mit à chanter en badinant la chanson suivante, qui n'a d'autre mérite que d'être connue de tout le monde :

Il était, il était
Une jeune fille,
Qui n'avait, qui n'avait
Qu'une chemise,
Et encore elle était
A la lessive.

Un nuage passa dans l'âme de Cordier en entendant ces paroles ; un peu de rougeur lui monta au visage. Il ouvrit sa tabatière et la re-

ferma sans y rien prendre ; puis il se leva, et, après avoir fait le tour du salon d'un air embarrassé, il tira M. Moreau par la manche de son habit.

— Monsieur, lui dit-il en hésitant, je ne pense pas que madame Moreau, qui est la bonté même, ait envie de se moquer d'un homme qui lui est tout dévoué. Ce n'est d'ailleurs qu'une plaisanterie fort innocente...

— Qu'avez-vous, mon cher ami? répondit l'architecte du roi ; je ne vous comprends pas.

— C'est, reprit l'abbé, que je n'ai en effet qu'une chemise, et qu'encore elle est à la lessive, comme dans la chanson.

— Soyez assuré, dit M. Moreau, que ma

femme n'y entendait pas malice, et qu'elle ne sait pas si vous manquez de chemises. Votre veste est boutonnée jusqu'au rabat, et, pour ma part, je vous trouve fort bien vêtu. Cependant je dirai à ma femme de prendre garde une autre fois à ce qu'elle chantera.

L'abbé pressa la main de M. Moreau, et s'en alla chez le directeur de l'Opéra. Il le trouva en conférence avec mademoiselle Doligny de la Comédie-Française, qui venait solliciter un spectacle à son profit. Cette jeune actrice, qui jouait admirablement les ingénues, était fort aimée du public; mais la jalousie de ses camarades lui donnait beaucoup de soucis, comme il arrive souvent aux gens de talent. On lui enlevait ses rôles sous le prétexte qu'elle avait au dessus d'elle des chefs d'emplois.

Dans la soirée à son bénéfice, ses amis voulaient qu'elle jouât, sur la scène de l'Académie, la pastorale d'*Endymion* de feu Fontenelle. M. Berton élevait des difficultés; cependant il céda enfin, grâce aux instances de Cordier, qui pria en faveur de mademoiselle Doligny. Sans être fort jolie, cette jeune actrice avait une figure intéressante, un son de voix qui allait au cœur, de la gaieté, quelque chose dans les manières qui charmait à la première vue. Cette aimable fille remercia Cordier d'avoir intercédé pour elle, et y mit tant de grâce, que l'abbé en devint tout rouge de plaisir. Mademoiselle Doligny savait par les bruits de coulisses qu'il était homme de bon conseil, et comme elle avait besoin d'être un peu soutenue au milieu de ses ennemis, elle désira qu'il vînt aux répétitions. Elle l'invita même à être dans sa

loge le jour du spectacle à son profit, afin de la secourir au moment de sa toilette, s'il lui survenait quelque embarras. Cordier n'eut garde d'y manquer, et bien leur en prit à tous deux.

La jeune actrice avait commandé pour son rôle de Phœbé un croissant avec des pierreries. On n'apporta ce joyau de rigueur qu'une heure avant le lever du rideau, et il se trouva que le cercle d'or par où il s'attachait aux cheveux était beaucoup trop large pour la coiffure de mademoiselle Doligny. Il n'y avait pourtant pas moyen de jouer la lune sans croissant. La pauvre actrice poussait des cris de désespoir, et ses camarades se réjouissaient déjà; mais Cordier ne perdit pas la tête. Il était versé dans l'art du serrurier; il s'arma d'une lime,

fit un marteau avec une clé, un étau avec le tiroir d'une table, et se mit à l'ouvrage. En moins d'un quart d'heure, il eut arrangé le cercle d'or et posé lui-même le croissant avec goût dans la chevelure de la Phœbé.

Mademoiselle Doligny sécha ses pleurs, se regarda bien dans la psyché, s'assura qu'il ne lui manquait plus rien, et se tourna enfin vers notre abbé. Elle était éblouissante de fraîcheur et de jeunesse.

— Embrassez-moi pour votre peine, lui dit-elle, avant que je mette mon rouge ; cela me portera bonheur.

Cordier baisa la belle Phœbé sur les deux joues, et les poisons de l'amour pénétrèrent pour la première fois dans ses veines. On venait de frapper les trois coups ; l'abbé regagna

sa place à l'orchestre avec un cruel désordre dans l'imagination et un poids affreux sur le cœur, car quelle vraisemblance qu'un garçon pauvre comme lui pût réussir à rien auprès d'une ingénue de la Comédie-Française? Il ne voulait pas même y songer, et ne rassemblait ses forces que pour chasser bien loin ses désirs.

Cependant mademoiselle Doligny obtint un véritable triomphe. Le parterre applaudit avec enthousiasme. Une pluie de bouquets accompagna la chute du rideau. Notre abbé courut, après le spectacle, à la loge de l'actrice; mais il trouva la place encombrée par une foule d'amis et de grands seigneurs, qui se pressaient pour offrir les félicitations et les madrigaux. A peine s'il put, en se dressant sur la

pointe des pieds, apercevoir la reine de la soirée couchée sur un sopha et enveloppée de fourrures. Il se retirait le cœur fort serré, quand une femme de chambre le saisit par le bras comme il traversait le vestibule, et lui mit un billet dans la main.

« Mon cher abbé, lui disait-on, votre baiser m'a porté bonheur, comme je m'y attendais. Venez demain déjeuner avec moi sur les dix heures du matin. Les sots et les complimenteurs n'entreront qu'à midi.

« J. Doligny. »

— Grand Dieu! s'écriait Cordier en bondissant au milieu des rues, elle m'accorde deux heures de tête-à-tête? Que vais-je lui dire? Comment lui cacher mon amour?

La crainte et l'espérance allaient et venaient

dans l'âme du jeune abbé. Lorsqu'il fut rentré dans sa petite chambre, il promena autour de lui des regards désolés, et le sentiment de sa pauvreté lui perça le cœur.

— Non, dit-il avec abattement, je n'irai pas m'exposer au feu de ses beaux yeux. Puisque les bonheurs excessifs ne sont pas faits pour moi, sachons au moins fuir les dangers. Il m'appartient bien de courtiser une actrice, à moi qui n'ai pas de chemise! Allons, n'y pensons plus.

Cordier, ayant bravement pris son parti, se mit à chanter la chanson de madame Moreau :

Il était, il était
Une jeune fille, etc.

Il ouvrit un tiroir de sa commode pour y

serrer le billet de la séduisante Phœbé. O miracle! ce tiroir contenait six chemises neuves! Les merveilles de la civilisation, lorsqu'elles frappèrent les regards du jeune Barbare qui le premier traversa le Bosphore, n'eurent pas un éclat plus surprenant que celui de cette admirable trouvaille. L'abbé n'osait porter les mains sur la toile fine, de peur qu'elle ne vînt à s'évanouir comme une illusion des sens.

— O madame Moreau ! dit-il avec émotion, vous êtes une seconde providence !

Le diable, qui était sans doute jaloux du bonheur de notre abbé, lui fit découvrir alors un petit trou au coude de son habit ; mais Cordier n'était pas homme à se déconcerter pour si peu de chose.

— Ce n'est rien que cela, dit-il gaiement ; on ne manque pas un rendez-vous faute d'un bout de fil noir pour faire une reprise.

Et il se coucha tout joyeux. Cette fois, il rêva qu'il était dans le paradis des Orientaux et que Mahomet lui-même n'avait pas une veste aussi belle que la sienne.

III.

Le lendemain, notre abbé regardait l'effet de sa chemise blanche dans son miroir à barbe. Il appela le valet de chambre pour avoir son habit qu'on avait emporté.

— Le voici, monsieur l'abbé, dit le domestique d'un air significatif.

Cordier passa une manche avec empressement et resta immobile de surprise.

— Mais c'est un habit neuf! s'écria-t-il.

— Oui, monsieur l'abbé.

— Et d'où vient cela?

— Je ne sais pas, Monsieur. Mon maître m'a dit que c'était à vous, et je vous l'apporte.

— Allons ! Il vient à propos.

L'abbé descendit les escaliers en voltigeant sur la pointe de ses souliers, et une voix intérieure lui disait : Tu es un heureux mortel.

Le hasard avait trop fait pour Cordier depuis vingt-quatre heures pour qu'il ne s'amu-

sât pas un peu à lui rabattre de sa joie. En arrivant chez mademoiselle Doligny, le cœur enflé par l'espoir, l'abbé vit, en traversant la salle à manger, qu'on avait dressé une table de quatre couverts. Deux étrangers attendaient au salon; l'un était un mondor, et l'autre un officier des gardes.

— Adieu le tête-à-tête! pensa l'abbé. Comment diable aussi ai-je pu me mettre dans l'esprit que cette créature divine avait jeté les yeux sur moi?

L'espérance s'envola; mais Cordier n'en garda pas moins une contenance ferme, et sentit qu'il fallait montrer sa bonne humeur des dimanches. L'ingénue parut bientôt dans une toilette fort jolie. Elle remercia le mondor d'un collier de perles dont il venait de lui

faire présent, et donna la main au militaire en l'appelant son cousin. Cordier avait la mort dans l'âme. Cependant on se mit à table; le courage lui revint lorsqu'il vit que sa présence donnait aussi de la peine à ses rivaux, et que, de plus, ils n'avaient point d'esprit. Il se mit en frais, se ranima peu à peu et conta des histoires.

— Ma foi, Messieurs, dit mademoiselle Doligny aux deux autres convives, vous êtes tristes comme des capucins.

On parla de la pièce d'*Endymion* tout en mangeant des asperges.

— L'abbé, reprit l'ingénue, racontez-moi quelques bons mots de Fontenelle. Je les aime fort, et il en a beaucoup dit.

— Je n'en sais qu'un, répondit Cordier, mais il montre assez combien le personnage était sensible. Fontenelle avait un vieil ami d'enfance qui s'appelait l'abbé Dubos, et avec lequel il déjeunait tous les matins. Ils aimaient tous deux les asperges et en mangeaient tant que la saison en durait; mais Dubos les voulait à la sauce et Fontenelle à l'huile, ce qui était entre eux un éternel sujet de querelles et de plaisanteries. Un jour, au moment où ils allaient manger leur plat favori dont on avait préparé la moitié d'une façon et l'autre moitié de l'autre manière pour satisfaire tous les goûts, M. Dubos tombe subitement frappé d'apoplexie. Fontenelle se baisse, prend la main de son ami, lui tâte le pouls et reconnaît qu'il est mort. Aussitôt il ouvre la porte et crie au domestique : Préparez toutes les asperges à l'huile !

— Je connaissais ce mot, dit le mondor.

— Moi, dit le militaire, je ne le connaissais pas, mais je n'y trouve rien de plaisant.

L'abbé comprit qu'ils étaient jaloux tous deux, et inventa des histoires de son crû pour voir si elles seraient connues du mondor, et si elles auraient l'approbation de l'officier. En sortant de table, il s'aperçut que ses deux rivaux le toisaient avec des airs de dépit. Chacun d'eux tâchait de prendre mademoiselle Doligny à part pour lui glisser des mots à l'oreille.

— Vous pouvez vous expliquer tout haut, Messieurs, dit l'actrice. Je ne suis pas une marquise, et je ne fais rien en cachette. Il faut, dites-vous, que je me décide pour quelqu'un? Il n'est pas bien de n'avoir pas encore d'amant?

Mon choix est fixé. Monsieur l'abbé Cordier est mon affaire. J'ai lu dans ses yeux qu'il est amoureux de moi, et je vous déclare qu'il me plaît beaucoup.

L'abbé tomba sur ses genoux et saisit avec transport la main qu'on lui offrait.

— Ah! Madame, dit-il d'un air pénétré, voici la première fois qu'une aussi grande joie entre dans mon cœur. Jamais je ne perdrai le souvenir de cet instant, et je défie le ciel de me donner une peine qui l'efface de ma mémoire.

Cette parole était imprudente, comme on le verra par la suite, mais c'est ainsi que parlent les gens amoureux, et d'ailleurs mademoiselle Doligny, n'ayant à cette heure que de tendres sentiments dans le cœur, répondit qu'elle

était charmée de l'amour qu'elle inspirait. Le mondor et le militaire enfoncèrent leurs chapeaux sur leurs oreilles et s'en allèrent en frappant les portes; mais on ne s'aperçut pas de leur sortie. Notre abbé devint l'Endymion de la Phœbé. Le nom lui en resta, et dans les coulisses on l'appela l'abbé Endymion tant que durèrent ses amours.

Le bon Cordier n'était pas de ces gens vaniteux qui mettent la plus forte part de leurs plaisirs dans l'ostentation. Il aimait mademoiselle Doligny pour elle-même et non pour la gloire qu'il en retirait. Elle lui eût plu aussi bien si elle n'eût été qu'une simple bergère. C'était une chose plaisante que de voir cet homme modeste, et qui n'avait pas seulement deux culottes, passer devant la cour brillante

de la jeune actrice, recueillir les douces œillades à la barbe des marquis les plus hauts sur talons, et conduire à son bras cette fille si recherchée. On en riait tant qu'on pouvait, mais on enrageait sous cape. Mademoiselle Doligny eut vent de quelques moqueries sur la pauvreté de son Endymion. Elle voulait donner à Cordier un habit magnifique en velours cramoisi et lui faire quitter le petit collet; mais il eut le bon sens de n'y pas consentir. Tout ce que l'ingénue put obtenir de lui, fut qu'il porterait, pour l'amour d'elle, une veste de soie noire, qu'elle broda de sa main. Le jour que sa maîtresse lui envoya cette veste, l'abbé trouva dans la poche une bourse bien garnie. Les scrupules le prirent à la gorge à cette découverte. Il courut chez sa belle, et, ne sachant comment lui dire ce qu'il

avait dans l'esprit, il la regarda timidement en frappant sur sa poche de manière à faire sonner les pièces d'or.

— Je vois à votre mine ce que vous pensez, lui dit-on. Si j'étais une princesse, vous n'auriez pas de ces sottes délicatesses. Eh bien! sachez, Monsieur, que je veux être pour vous au dessus de la plus fière princesse du monde. Si vous avez le cœur assez mal placé pour être honteux d'accepter quelque chose de moi, jetez cela par la fenêtre.

— Ne vous fâchez point, dit l'abbé; j'ai le cœur où il faut l'avoir, et je vous remercie de toute mon âme.

M. Moreau se mit à rire en apprenant les triomphes de son ami Cordier.

— Prenez garde à vous, lui disait-il, mon

cher Endymion. La lune est changeante; elle ne vous aimera que le temps d'un quartier.

M. Berton lui accordait davantage.

— Cela ira, disait-il, jusqu'à la nouvelle lune de vingt-huit jours.

Mais quand le second mois fut commencé, il fallut trouver d'autres railleries, et il n'en restait plus qu'une seule dans le calendrier.

— Quand arrivera l'éclipse? demandaient les mauvais plaisants.

— Quand le soleil me voudra jouer un mauvais tour, répondait l'abbé. Je suis préparé à tout évènement, comme le sage.

La tendresse de mademoiselle Doligny pour son petit abbé se soutenait malgré les plaisan-

teries. Elle alla tout doucement jusqu'à l'accomplissement de l'année entière, ce qui nous paraît être la bonne mesure pour une ingénue.

Un marquis du bel air vint se jeter à la traverse et fouler aux pieds le bonheur de notre pauvre abbé. C'était un homme prodigue et ruiné de toutes les façons, criblé de dettes, fatigué de corps et blasé d'esprit, un homme adorable enfin, selon les goûts du temps. Il supplanta Cordier dans l'espace de deux heures, et n'eut besoin que de paraître pour vaincre, comme le défunt empereur César. Cordier vit le coup de foudre qui le frappait, et demeura un peu interdit.

— Mon cher garçon, lui dit son infidèle, vous m'avez souvent donné l'assurance que

vous auriez du courage, s'il m'arrivait de ne plus vous aimer. Voici le moment de montrer votre bravoure. Il va sans dire que nous resterons toujours bons amis, car vous me feriez de la peine en cessant pour cela de venir me voir.

— J'aurai du courage, répondit l'abbé; mais ne comptez pas m'avoir parmi vos suivants. Je ne descendrai pas m'asseoir au banc des violons, moi qui ai tenu le siège du chef de musique.

Après cette réponse digne des temps anciens, l'abbé se retira héroïquement; mais il ne retrouva plus du tout la force dont il avait fait parade, et dont les indifférents et les égoïstes seuls sont capables. Il gardait un visage impassible en public, et ses amis ne

soupçonnaient pas l'état cruel où il était. Son cœur était déchiré mille fois par jour; tous les objets qui frappaient ses regards lui rappelaient le bonheur perdu. Des souvenirs accablants le troublaient à chaque pas.

— Hélas! disait-il en se tordant les bras, pourquoi me suis-je précipité dans ce monde des passions, loin duquel j'aurais pu vivre paisiblement? Quels êtres sont donc ces femmes qui demeurent toujours dans cet enfer et y respirent à l'aise comme l'oiseau sur les buissons?

Et puis au moment de maudire le nom de son ingrate, le pauvre garçon en avait des remords, et remerciait le ciel de lui avoir donné au moins quelques jours heureux avant de mourir. En un mot, Cordier était en proie au

désespoir. Il résolut d'abandonner une existence vouée à l'amertume. Il se mit en tête de se faire trapiste; mais son étoile était d'une humeur plus folâtre qu'il ne l'imaginait, comme on le verra tout à l'heure.

IV.

L'abbé Cordier fit un marché avec un maître de voiture pour être conduit à la Trappe, située près d'Avranches ; il mit dans sa poche une bourse où il lui restait encore quinze louis d'or, et partit avec un très-léger bagage sans dire à personne où il allait. On était alors

au mois de mai. Les chaleurs du printemps se répandaient dans la campagne, les arbres et les champs prenaient des airs de fête ; mais Cordier, tout entier à ses douleurs, demeurait morne en face des beautés du paysage. Il voyageait d'ailleurs dans une mauvaise guimbarde avec des marchands de bestiaux qui n'étaient pas gens à le distraire. Il s'enfonça le plus avant qu'il put dans ses sombres pensées, et demeura en silence, contre son ordinaire, tout le long du chemin.

Le quatrième jour, on arriva sur le soir au petit bourg de Mortain, situé non loin d'Avranches. On descendit à l'unique auberge du lieu pour la dernière couchée. L'hôtelière était une jeune femme de vingt-cinq ans, qui avait des yeux engageants, des appas fort ar-

rondis, les mains propres, la bouche fendue et la taille bien serrée dans le tablier le plus blanc du monde. Cordier ne songeait guère à remarquer tout cela, et d'ailleurs il n'était point dans son humeur de courtiser les aubergistes. Il poussait la modestie jusqu'à n'avoir pas l'idée qu'avec sa jolie figure, il pût frapper au premier regard l'imagination d'une femme. L'hôtelière, qui ne pensait pas à se faire trappiste, s'aperçut tout de suite que l'abbé était un beau garçon, et qu'il paraissait plongé dans l'affliction. Elle fut prévenue en sa faveur aussitôt qu'elle vit son air triste et sa jambe faite au tour. La curiosité s'en mêlant, elle voulut savoir qui était ce gentil voyageur, et d'où lui venait sa mélancolie; c'est pourquoi elle lui fit dresser une table dans une chambre à part, tandis qu'elle mit

le couvert des marchands de bestiaux dans la cuisine.

Notre abbé mangea son potage sans dire mot; mais, lorsqu'il eut avalé un civet de lièvre et vidé la moitié d'une bouteille, il se trouva moins accablé. L'hôtelière, qui le servait elle-même et qui le regardait d'un œil compâtissant, jugea que le moment était favorable pour entrer en conversation. Elle prit donc une chaise, et, s'asseyant en face de son hôte, elle lui demanda s'il trouvait le dîner bon.

— Je le trouve excellent, répondit Cordier.

— Vous répondez cela par complaisance, reprit l'hôtelière, car on voit, monsieur l'abbé, que vous ne sentez pas le goût de vos mor-

ceaux, tant vous êtes rêveur. Je gage que vous ne sauriez pas dire ce que vous venez de manger ?

— C'est la vérité, Madame ; je n'ai pas l'esprit à ce que je fais, et cela vient de ce que je suis l'homme le plus malheureux qui soit sur la terre.

— Mon Dieu ! quel dommage ! que j'en suis fâchée ! Quel est donc ce malheur si grand ? Pouvez-vous me le conter, monsieur l'abbé ? je n'en dirai rien.

— Volontiers, Madame, ce sera peut-être un soulagement que de parler de mes peines.

Cordier raconta ses amours avec mademoiselle Doligny, et comment elles avaient fini. L'hôtelière, les deux coudes sur la table et la

tête posée entre ses mains, la bouche à demi ouverte, écoutait le récit de toutes ses oreilles. Elle n'avait jamais entendu parler des théâtres de Paris, et toutes ces aventures lui semblaient tirées d'un conte de fées. Elle ne se sentait pas de joie d'avoir sous les yeux le héros de cette histoire. L'abbé, qui ressentait les effets bienfaisants de la digestion, se plaisait à chaque minute davantage dans la situation où il était; l'intérêt que lui montrait la belle hôtelière adoucissait remarquablement ses peines. Quand son histoire fut achevée, il fit un gros soupir et murmura sur le ton d'un berger de Fontenelle :

— Hélas! c'est la dernière fois que je parle à quelqu'un de mes chagrins.

—La dernière fois! s'écria l'aubergiste : eh! pourquoi donc?

— Parce que demain je vais entrer à la Trappe.

— Sainte Vierge! à la Trappe! Dans un si bel âge! Ah! que ne puis-je vous en détourner! Excusez-moi, monsieur l'abbé, mais je suis toute bouleversée de ce que vous me dites.

La bonne hôtelière se leva et sortit en pleurant de tout son cœur. Cordier, ému de voir une amitié si tendre, en eut aussi une larme dans les yeux. Le soir, lorsqu'il se coucha, il s'avoua tout bas à lui-même qu'il était ébranlé dans ses résolutions. Le lendemain, au point du jour, l'hôtelière entra dans sa chambre :

— Monsieur l'abbé, lui dit-elle, on va mettre les chevaux à la voiture; mais, si vous m'en croyez, vous resterez à dormir la grasse

matinée. Demain je vous mènerai dans ma cariole à Avranches, si vous tenez encore à votre projet d'entrer à la Trappe.

Les esprits sont faibles le matin, pendant le demi-sommeil. L'abbé ouvrit un œil, étendit les bras et dit qu'il voulait bien rester jusqu'à demain ; puis il se tourna sur le côté pour recommencer à dormir. On partit sans lui. Sur le coup de dix heures, Cordier descendit, un peu honteux de sa faiblesse. L'hôtelière, qui avait mis un bonnet neuf, lui parut plus fraîche et plus jolie que la veille. Elle lui servit un excellent déjeuner et lui tint encore compagnie. Elle le mena ensuite promener dans son jardin, lui offrit des fleurs et fit mille choses pour lui être agréable qui le touchèrent de plus en plus. Il ne partit pas le lendemain, parce que l'hôtesse le pria d'attendre

pour aller à Avranches jusqu'au samedi suivant, qui était jour de marché. Nous ne savons pas au juste ce qui se passa entre la belle hôtelière et M. Cordier ; mais quand le samedi fut venu, il ne fut pas question de la Trappe, et madame l'aubergiste envoya sa servante au marché avec la carriole. On a dit seulement qu'un enfant grimpé sur un mur avait vu dans le jardin l'abbé qui embrassait son hôtesse comme un vrai tourtereau. Plus d'une semaine après, Cordier était encore à Mortain, ne songeant pas du tout à se retirer du monde.

Un beau jour, avant le soleil levé, on dormait encore dans l'auberge; Cordier se trouvait, je ne sais pourquoi, dans la chambre de l'hôtelière, lorsqu'on frappa au dehors à coups redoublés.

— Holà! hé! ma femme! criait-on; viendras-tu m'ouvrir tout à l'heure!

— Qu'est-ce que ce bruit? demanda l'abbé en s'habillant à la hâte.

— C'est mon mari qui revient de voyage.

— Votre mari, quoi! vous êtes mariée?

Ils n'y avaient pensé ni l'un ni l'autre.

L'hôtelière se mit à la fenêtre et cria qu'elle allait descendre; mais une servante venait d'ouvrir la porte, et le mari, qui montait déjà l'escalier, rencontra l'abbé en manches de chemise.

— Voilà donc pourquoi l'on ne m'ouvrait pas! dit l'aubergiste outré de colère. Il s'en passe de belles en mon absence. Je vais d'abord assommer ce petit godelureau.

L'hôtelier courut après Cordier en levant un gros bâton noueux qu'il tenait à la main. Heureusement l'abbé sut esquiver le coup en se baissant à propos. Il gagna la rue d'un bond et se sauva par les champs. Comme il croyait toujours avoir le mari et le bâton noueux à ses trousses, il joua des jambes pendant une demi-heure, et ne s'arrêta qu'au milieu d'une forêt où il tomba, épuisé de fatigue, au pied d'un arbre.

Tout cela semblait un rêve à notre pauvre abbé, tant l'évènement avait été brusque et surprenant. Il lui fallut cinq minutes de réflexion pour bien comprendre ce qui lui arrivait et mesurer l'étendue de son infortune.

— Quelle aventure! s'écria-t-il enfin. Passer ainsi du suprême bonheur à la plus af-

freuse position! être perdu dans les bois, sans habit, et n'avoir pas mis hier au soir ma bourse dans la poche de ma culotte! O désespoir! Il y a de quoi se pendre!

Il se serait pendu en effet à quelque branche, s'il eût tenu une corde; mais n'ayant pas le nécessaire pour se tuer, il se mit à chercher quelque chaumière où l'on voulût bien lui donner un morceau de pain pour déjeuner.

Cordier, qui ne connaissait pas les chemins et n'osait pas retourner du côté de Mortain, s'égara dans la forêt. Il trouva enfin des bûcherons qui travaillaient, et leur demanda s'il n'y avait pas près de là quelque habitation. Ces bonnes gens lui indiquèrent une forge qui n'était pas loin. Il y alla aussitôt, dirigé

par le bruit que faisaient les ouvriers. A côté de la forge était une jolie maison, située au plus épais du bois et entourée d'un jardin bien entretenu. La porte en était ouverte. L'abbé, poussé par la faim, entra sans hésiter. Les bûcherons lui avaient appris que le maître de forges s'appelait M. Durand et que c'était un excellent homme. Il demanda donc à parler à M. Durand. On le conduisit dans un cabinet où il trouva un gros homme d'assez bonne physionomie, qui mit sa plume sur son oreille pour l'écouter.

— Monsieur, lui dit l'abbé, je viens de Paris pour me faire trappiste à Avranches, et je me suis égaré dans le bois. Aurez-vous la bonté de me faire donner un peu de pain et de m'indiquer la route qu'il faut suivre pour aller au couvent de la Trappe ?

M. Durand reconnut tout de suite qu'il n'avait pas affaire à un mendiant.

— Bien volontiers, mon garcon, répondit-il. Un morceau de pain! cela ne se refuse pas. Je vous offrirai davantage: on va sonner le déjeuner; je vais dire qu'on vous mette un couvert à ma table. Vous avez là une chienne d'envie, de vous faire trappiste. Est-ce par vocation, ou par suite de quelque chagrin?

— C'est parce que je suis malheureux.

— Bah! le diable n'est pas toujours attaché à la peau des gens. Laissez là votre idée de la Trappe. Voulez-vous travailler dans mes forges?

— Nous verrons cela, Monsieur; donnez-moi le temps de réfléchir.

— Oui, nous allons en causer. Venez, que je vous prête une veste. Il ne faut pas que vous soyez en manches de chemise pour déjeuner avec ma femme et ma fille.

M. Durand avait un fils en voyage. Il prit dans les habits de ce fils une vieille veste de campagne, qui se trouva parfaitement à la taille de Cordier. Le déjeuner étant prêt, notre abbé fut conduit dans la salle à manger, et il prit place entre madame Durand et mademoiselle Charlotte sa fille, qui avait dix-huit ans et qui était jolie. Il mangea bien, plaisanta de bonne grâce sur son appétit dévorant, fit rire les dames, et raconta son histoire, sans parler cette fois de ses amours. M. Durand et sa famille ne voyaient personne; ils s'amusèrent des discours de notre abbé. Au dessert, le

maître de forges, qui était un grand buveur, excita son hôte à lui tenir tête. L'abbé but un peu d'eau-de-vie par complaisance, et, sans perdre son air simple et modeste, il se mit pourtant en bonne humeur. M. Durand l'engagea cordialement à passer une couple de jours dans sa maison.

V.

En sortant de table, le maître de forges, selon l'habitude des propriétaires, mena son hôte voir ses basses-cours et ses potagers. Ils allèrent ensemble visiter les usines, et dans cette promenade, Cordier admira tout avec politesse. Ils s'arrêtèrent à regarder des ou-

vriers en charpente qui avaient à tailler une table en ovale, et qui ne savaient comment s'y prendre. Ces braves gens, par ignorance, traçaient sur le bois des cercles à l'infini, sans pouvoir réussir à calculer exactement leurs mesures. L'abbé, qui savait un peu de tout, se souvint alors du procédé simple qu'on trouve dans les livres de géométrie descriptive pour tracer des ovales de toutes grandeurs, et qui se formule ainsi : *Placer aux deux foyers de l'ellipse les extrémités d'un fil égal en longueur au grand axe, et tracer avec un crayon que l'on place de manière à tenir le fil toujours tendu.* Cordier mesura les deux foyers de l'ellipse avec un compas, y fixa deux clous auxquels il attacha un morceau de ficelle, et décrivit, en moins d'une minute, un ovale parfait de la grandeur désirée. M. Durand fut saisi d'admi-

ration, et les ouvriers, qui cherchaient en vain depuis une heure à résoudre ce problême, auraient pris volontiers notre abbé pour un sorcier.

— Comment ! dit le maître de forges, mais vous êtes donc un mathématicien ?

— Je n'en sais guère plus que cela, répondit l'abbé en riant.

— C'est beaucoup, par ma foi. Il n'y a pas à vingt lieues à la ronde un homme qui en sache autant que vous. Si vous voulez appliquer vos connaissances dans mes usines, je vous donnerai un bon emploi et des appointements fort honnêtes.

— Excusez-moi, Monsieur, dit Cordier ; je suis trop franc pour vous tromper. Je ne tiens

pas à l'argent, et je ne suis pas capable de m'appliquer long-temps au même travail ; je ne ferais pas votre affaire.

— C'est dommage ! c'est pardieu dommage! répéta plusieurs fois M. Durand.

Mademoiselle Charlotte était une grande et jolie fille qui avait des yeux bleus et des doigts effilés. L'isolement et son goût pour la lecture lui avaient donné des idés romanesques. L'abbé ne lui montra pas les mathématiques, mais il lui enseigna des jeux de cartes pour occuper les heures de la soirée. La jeune personne était versée dans la botanique, et Cordier en avait quelques notions. Ils cueillirent ensemble une foule de fleurs dont ils cherchèrent les noms dans les livres. On fit encore dans les talents de notre abbé une dé-

couverte importante. Le lecteur nous pardonnera-t-il de l'avoir mené jusqu'à cet endroit sans lui dire que Cordier savait jouer de la flûte, non pas en virtuose, mais de façon à enchanter un maître de forges des bois de Mortain? De tous temps les sons de la flûte ont flatté agréablement les sens des jeunes filles. Or, il y avait une flûte dans la maison, et mademoiselle Charlotte jouait du clavecin. Ils firent de la musique ensemble, et dès-lors leurs cœurs eurent un grand sujet de sympathie. La demoiselle levait ses yeux bleus sur l'accompagnateur dans les moments où le morceau avait de la passion; de son côté le joueur de flûte abaissait ses yeux noirs sur la jeune personne en soufflant avec plus de tendresse. Sans se parler, il se disaient ainsi beaucoup de choses, tandis que le père dor-

mait et que la mère travaillait à l'aiguille.

Cordier n'était pas un séducteur, puisque dans le très-petit nombre de ses bonnes fortunes, il n'y en eut pas une seule où il n'ait laissé faire au beau sexe les premières avances ; mais une fois amoureux, il ne connaissait plus rien, et ne savait guère opposer la raison aux flammes qui le consumaient.

Lorsque deux cœurs se sont entendus, ils savent bien trouver les petites occasions de communiquer ensemble. Cordier, qui occupait une chambre au second étage de la maison, avait l'habitude de s'asseoir un moment au bord de la fenêtre et de regarder le paysage avant de se coucher ; mademoiselle Durand faisait de même à l'étage inférieur : elle toussait timidement deux ou trois fois, et l'abbé

lui répondait en manière de bonsoir. Le matin, ils recommençaient ce manège. C'eût été une chose bien innocente, s'ils s'en étaient tenus là, mais on en vint bien vite à échanger quelques mots, et puis des conversations s'engagèrent. On parlait d'abord du clair de lune, et ensuite du bonheur de vivre deux tout seuls au milieu des bois. Leur imagination se montant peu à peu, ils supprimaient de la surface du globe, sans y prendre garde, le père et la mère, la nourrice et les domestiques, pour se créer un intérieur selon leurs goûts. Quand l'abbé sortait de sa chambre, il fermait la porte avec bruit ; aussitôt celle de la jeune personne s'ouvrait, et ils se rencontraient comme par hasard; ils descendaient les escaliers côte à côte, le plus lentement possible et en silence. Mademoiselle Charlotte rougissait ; Cordier de-

venait tremblant. Enfin, un beau matin, ils s'embrassèrent naturellement. Par malheur, les mères ont des yeux de lynx pour lire dans l'âme de leurs filles; madame Durand reconnut sur-le-champ le danger qui menaçait; elle courut chez son mari, et le pria de congédier Cordier sans différer.

— Mon jeune ami, dit le bon maître de forges à son hôte, ma femme croit que vous faites la cour à ma fille. Je ne m'en fâche pas, j'aurais agi tout de même à votre âge; mais vous ne pouvez pas l'épouser, n'ayant pas le sou. Il faut, s'il vous plaît, quitter la maison.

— Je n'ai rien à répondre à cela, dit Cordier; il est vrai, Monsieur, que j'aime mademoiselle votre fille, et que je n'ai pas le sou. Vous m'a-

vez donné l'hospitalité pendant une semaine, et j'en suis pénétré de reconnaissance. Adieu, Monsieur; je vais partir, mais j'en ai bien du regret.

— Pauvre garçon! Tenez : voilà cent écus que je vous prête, vous me les rendrez quand vous aurez trouvé la fortune. N'allez pas à la Trappe; je vais vous faire mener sur le chemin de Paris.

Madame Durand voulait que l'abbé s'éloignât sans revoir sa fille; mais mademoiselle Charlotte s'échappa de la maison, et accourut au moment où l'abbé allait monter en voiture.

— Monsieur Cordier, dit-elle avec émotion, l'on nous sépare! Est-ce que je ne vous verrai plus?

— Hélas! Mademoiselle, je le crains bien, car je vais peut-être mourir de chagrin.

— Ah ! si vous mourez faites-le-moi savoir ; je ne vous survivrai pas. Donnez moi quelque chose que je puisse garder en souvenir de vous.

L'abbé ôta de son doigt une petite bague qui lui venait de mademoiselle Doligny : c'était tout ce qu'il pouvait offrir. La jeune personne lui donna en échange un mouchoir brodé.

— Vous ne vous en séparerez jamais ! dit-elle.

— Jamais ! répondit Cordier en le mettant sur son cœur.

Madame Durand arriva sur ces entrefaites ; l'abbé s'élança dans le fond de la voiture, et les chevaux partirent.

— Adieu! adieu! lui cria encore mademoiselle Charlotte.

Le pauvre abbé ne comprenait pas qu'on pût se séparer d'une personne aussi aimable; il lui semblait que les démons s'étaient emparés de lui par force, et le voituraient dans les chemins de traverse pour le tourmenter. Il gagna la grande route au milieu de ces tristes pensées, et le cocher de M. Durand l'ayant mené à l'auberge, lui souhaita un bon voyage. Un carrosse public qui allait à Paris emporta Cordier. A mesure qu'il s'approchait de la grande ville, l'ordre se rétablissait dans ses idées et sa mémoire : il se rappela bientôt qu'il s'était mis en voyage à cause d'un désespoir d'amour, et il soupira en rêvant à l'ingrate ingénue; puis il se souvint de l'hotelière

de Mortain, et donna le mari à tous les diables, avec son bâton noueux; mais lorsqu'il revint, après ce long circuit, à la fille du maître de forges, il faillit étouffer de douleur.

— Ah! dit-il, j'aurais mieux fait de rester à Paris, que de courir les champs; je n'aurais eu qu'une peine, au lieu d'en avoir trois. Grand Dieu! quelle expérience! je sais ce qu'il en coûte, de vouloir se faire trappiste.

En débarquant à Paris, Cordier loua une petite chambre dans un quatrième étage de la rue Montmartre; il en paya prudemment le terme d'avance. Il s'en alla dîner ensuite au cabaret; puis il fit cirer ses souliers et lut les affiches des théâtres : on jouait *La Fausse Agnès!* son cœur battit en voyant le nom de mademoiselle Doligny.

A onze heures du soir, l'abbé était dans les

coulisses de la Comédie Française, debout à la même place qu'autrefois, et suivant des yeux tous les mouvements de son infidèle.

— Vous voilà, mon cher abbé! dit la jeune actrice en s'arrêtant devant lui ; on disait que vous étiez à la Trappe.

— C'est un grand hasard, si je n'y suis pas entré.

— Est-ce par une aventure piquante?

— Par une suite d'aventures bien étranges.

— Venez me voir demain pour me conter cela.

— Non pas demain; il me serait encore trop pénible de retourner chez vous en ami.

— Vous m'aimez donc toujours?

— Je ne puis m'en empêcher aussitôt que je vous vois.

— Tant pis! l'abbé, cela vous donne du chagrin.

— Avez-vous été heureuse, au moins, avec votre marquis?

— Il m'a plantée là, le traître; mais je ne suis pas comme vous, je me suis consolée. Aujourd'hui, j'appartiens à un receveur des gabelles qui me fait mourir d'ennui; j'ai bien envie de le congédier. Je n'ai pas ri depuis un mois. Vous me manquez avec vos histoires.

— Si vous vouliez m'avoir demain, il y aurait un moyen sûr de me mettre en gaieté.

— Je vous entends. Allons ! venez toujours, et l'on verra s'il nous reste un brin de tendresse pour un ancien ami.

L'abbé sortit tout palpitant de joie et d'espérance. Il se promit, en homme sage, de profiter du caprice de l'ingénue sans penser au réveil du lendemain, et de noyer en même temps son amour dans l'ivresse de ce dernier bonheur.

Pour tout l'or de l'univers, Cordier n'aurait pas voulu tromper mademoiselle Doligny dans l'instant où elle se montrait pour lui si bonne fille. Il raconta naïvement, sans y rien changer, ses deux aventures avec l'hôtelière et la fille du maître de forges. L'actrice en riait de tout son cœur. L'abbé eut pourtant un peu de confusion lorsqu'il avoua qu'il

avait donné la bague de sa première maîtresse; mais mademoiselle Doligny s'écria :

— Dieu soit loué! je tremblais en pensant que vous n'aviez pas un seul bijou à offrir à cette aimable enfant. Non seulement je vous pardonne, mais je vous prie d'accepter une autre bague pour vous en servir en pareille occasion.

Mademoiselle Doligny était de ces femmes dont l'imagination s'exalte aisément. Le récit de l'abbé lui parut si drôle et si amusant, qu'elle lui laissa tout juste le temps de l'achever, et qu'elle se mit à dire :

— En vérité, mon cher garçon, je crois que je vous aime de toute mon âme.

Elle aurait dû ajouter par réflexion :

— Pour jusqu'à demain.

Mais elle n'en fit rien parce que les cœurs les plus inconstants ont cela de bon que l'expérience même ne leur apprend pas à connaître leur fragilité. Comme ce retour de tendresse était du bien inespéré, l'abbé y trouva en même temps le prix de ses chagrins passés, et le courage nécessaire pour la rupture du lendemain.

Lorsqu'arriva l'instant de la séparation, Cordier, quoique résigné à son sort, voulut cependant emporter quelque souvenir de ce jour heureux. L'ingénue lui offrit à choisir parmi ses joyaux ; mais l'abbé n'y trouva pas ce qu'il désirait. En regardant autour de lui dans la chambre, il aperçut le chat de mademoiselle Doligny qui dormait sur la toilette

au milieu des pots de rouge et des boîtes à poudre ; c'était une jeune bête fort espiègle, qui avait pour lui une préférence sur les autres habitués de la maison, car Cordier savait se mettre bien avec tout le monde.

— Donnez-moi votre chat, dit l'abbé en posant la main sur le dos du petit animal qui ouvrait à demi les yeux et les refermait sans défiance en recevant les caresses de son ami Cordier.

— Je vous le donne, dit l'ingénue, mais c'est un vrai sacrifice; car la pauvre bête fera maigre chère plus d'une fois.

— Je vous promets qu'il aura son déjeuner tant qu'il me restera un sou dans ma poche.

— Eh bien ! emportez-le.

L'abbé embrassa pour la dernière fois sa maîtresse, prit le chat et disparut.

VI.

Plusieurs années s'écoulèrent, pendant lesquelles l'histoire du bon Cordier n'offre rien de remarquable. Nous en avons même perdu le fil un moment. En 1780, on ne trouve plus de traces de lui nulle part, si ce n'est dans une occasion solennelle : le jour où M. Moreau

maria sa fille aînée. L'abbé devait trop à M. l'architecte du roi pour manquer d'apporter son cadeau de noces. Il donna une boîte en bois blanc qui valait bien vingt sous, et dans laquelle étaient un briquet et des allumettes, avec cette inscription sur le couvercle : *Fiat lux!* Cordier avait tracé ces mots de sa plus belle main, car il était habile calligraphe. Le présent n'était pas considérable; mais mademoiselle Moreau connaissait la fortune de son ami et savait bien de quel cœur venait ce modeste cadeau. Elle l'accepta d'aussi bonne grâce que s'il eût couté mille écus.

Après cela, Cordier devint ce qu'il put, et personne n'a su nous dire ce qu'il avait fait jusqu'en 1791, où nous le voyons reparaître toujours aux prises avec le destin contraire,

et toujours ingénieux et fécond en expédients.

L'étoile de notre abbé le conduisit un beau jour à la Bourse, et le lecteur va reconnaître que le temps et les traverses n'avaient rien changé à son caractère. Les négociants s'assemblaient alors dans les terrains de Notre-Dame-des-Victoires. L'abbé y était à peine depuis une heure, examinant avec curiosité ce qu'on y faisait, lorsqu'une idée lumineuse lui vint à l'esprit. Il était assez observateur; il remarqua tout de suite que dans cette foule agitée de gens qui tâchaient de se duper les uns les autres, le moyen en usage était de répandre de faux bruits. Sur six nouvelles qu'on débitait, cinq au moins étaient des mensonges. Cordier comprit aussitôt que, s'il

trouvait à parier toujours contre les porteurs de nouvelles, il gagnerait cinq fois pour une qu'il perdrait. Afin de mettre sans tarder la chose à exécution, il s'approcha d'un groupe où l'on se contait un évènement tout récent, et après avoir salué poliment la personne qui avait la parole, il lui dit avec sang-froid :

— Je parie douze sous que ce bruit est une erreur.

— Vous avez donc, lui répondit-on, des raisons de croire le contraire de ce que j'avance?

— Aucune raison; mais je parie que ce bruit n'a pas de fondement.

— C'est donc pour le plaisir de me contredire?

— Point du tout; mais, si vous êtes sûr de ce que vous avancez, tenez la gageure; douze sous ne sont pas la mort d'un homme.

Le porteur de nouvelles tint le pari par vanité ou par obstination. L'abbé chercha bien vite un autre parieur. Sur quatre nouvelles qu'on répandit dans la journée, il y en eut trois démenties avant la fin de la séance et une seule qui se trouva vraie. Cordier eut donc à recevoir trente-six sous et à en payer douze, ce qui lui fit vingt-quatre sous de bénéfice, et avec lesquels il s'en alla dîner. Le lendemain il recommença le même manège. Il vécut pendant une semaine entière aux dépens des faiseurs de mensonges, qui le désignaient sous le sobriquet de l'abbé Douze-Sous; mais bientôt on ne voulut plus parier contre lui,

et il fallut recourir à d'autres moyens d'existence.

Notre abbé avait à se débattre contre une misère si acharnée, qu'elle ne lui laissait pas le temps de songer aux graves évènements qui se passaient alors sous ses yeux. La révolution s'opéra sans qu'il en comprît toute l'importance. Cependant il la vit de près un beau matin qu'il rencontra un rassemblement populaire. Les prêtres venaient de jeter de gré ou de force le froc aux orties, et lorsqu'on aperçut le pauvre Cordier avec son petit collet, on l'apostropha en pleine rue. Les cris *à la lanterne !* commençaient à lui sonner désagréablement aux oreilles.

— Eh ! Messieurs, dit-il, reconnaissez donc les gens avant de les insulter. Je ne suis pas

ce que vous pensez. Donnez-moi un autre habit, et, s'il est neuf, vous me ferez grand plaisir, car le mien est fort râpé.

On riait déjà de la bonhomie de l'abbé, et on l'eût relâché, si des femmes du peuple, qui désiraient voir une exécution, n'eussent redoublé leurs imprécations.

— Puisque vous y tenez, reprit Cordier, je le veux bien; mettez-moi à la lanterne, cela me rendra service, car, si j'avais seulement cinq sous, j'achèterais une corde pour me pendre.

— Laissez donc ce pauvre diable, cria une âme charitable.

Des hommes qui portaient l'uniforme de la garde nationale arrivèrent à propos pour en-

lever l'abbé à une mort certaine en feignant de le reconnaître. A peine rentré chez lui, Cordier prit des ciseaux, abattit son petit collet, et changea son habit en frac à l'anglaise ; mais, quoi qu'il fît, on sentait toujours un peu sous ce nouveau costume l'abbé de l'ancien régime, et il n'en perdit jamais les manières ni la tournure.

Nous sommes fâché de ne pas savoir par quelle suite de circonstances, probablement fort romanesques, Cordier s'est retrouvé, cinq ans plus tard, logé proprement dans la rue Montorgueil. Il était alors secrétaire de la *Société des Neuf Sœurs* et lié intimement avec une foule de personnages marquants. On nous a dit seulement qu'un de ses amis l'avait amené un jour à ce club, qu'il y avait plu à tout le monde par sa douceur et son esprit, qu'on y

avait apprécié ses talents dans l'art d'organiser les jeux, les repas de corps et les fêtes. C'était ainsi qu'il était arrivé au rang de secrétaire perpétuel de la société, avec douze cents livres d'appointements. Cordier ne s'était pas encore vu à la tête d'une aussi grande fortune, et son ambition n'allait pas au delà. Il aurait pu cependant tirer parti de sa position nouvelle. La *Société des Neuf Sœurs* comptait parmi ses membres des hommes puissants ou qui allaient le devenir, tels que MM. Monge, Barras, de Laplace et bien d'autres ; mais l'abbé mettait tout son amour-propre à remplir ses fonctions de secrétaire, à veiller aux fonds votés par son club, et à préparer tout pour les jours de cérémonie à la satisfaction générale. Il y apportait autant de zèle et même de passion que le fameux Vatel en avait mis autrefois à ses devoirs de maître d'hôtel.

L'abbé jouissait d'une véritable réputation d'habile organisateur, à cause du théâtre plus large sur lequel il exerçait son génie. Une seule chose manquait encore à sa gloire, et il en était souvent préoccupé. Il avait obtenu des mentions honorables pour des dîners de cinq cents couverts, pour des séances publiques et solennelles, pour des bals, des concerts et des noces; jamais il n'avait eu à ordonner d'enterrements, et cette idée le privait de sommeil. Il était trop bon pour souhaiter la mort de personne, mais il demandait à Dieu de le faire vivre jusqu'après un membre éminent de la *Société des Neuf Sœurs*, afin qu'il pût réaliser les magnificences funèbres dont son imagination était obsédée.

Un matin, tous les journaux de Paris publièrent la nouvelle suivante :

« Le célèbre astronome de Lalande vient d'être assassiné à Metz par une femme. On assure que la jalousie a poussé cette malheureuse à commettre son crime. La patrie et les sciences ont fait en Jérôme de Lalande une perte irréparable, dont les bons citoyens, etc. »

Cordier ne put retenir un cri de joie; le célèbre astronome était de la *Société des Neuf Sœurs*. On ne pouvait manquer de rendre, même de loin, les derniers honneurs à son mérite et à son patriotisme. L'abbé courut chez les membres du comité, se fit donner carte blanche pour un catafalque, et obtint de M. de Laplace la promesse de prononcer un éloge du défunt. Des circulaires de convocation furent envoyées tout de suite pour l'assemblée du lendemain, et notre abbé passa le

plus heureux jour de sa vie à préparer la cérémonie qu'il rêvait depuis si long-temps.

Comme le culte catholique était aboli dans ce temps-là et les églises fermées, les pompes s'exécutaient seulement au domicile des morts et au cimetière. Cordier fit dresser un superbe catafalque. Il ferma les fenêtres, posa des bougies partout, dressa des tentures noires et convertit le salon du club en manière de chapelle ardente. Sur un drap mortuaire couvert de lames d'argent était déposée une couronne de feuillage au dessus de cette inscription :

A JÉROME DE LALANDE.

IMMORTEL COMME SAVANT,

ASTRONOME

ET CITOYEN VERTUEUX.

LA SOCIÉTÉ DES NEUF SŒURS.

Autour du catafalque étaient rangées les banquettes. Sur un siège élevé devait se placer l'orateur qui prononcerait le discours à la mémoire du grand homme que la patrie venait de perdre. L'abbé employa la nuit entière en préparatifs, et au point du jour, tout étant fini, sa joie intérieure fut augmentée par l'air solennel dont il la déguisa pour cette triste circonstance.

Huit heures venaient de sonner, et le club était convoqué pour neuf heures. Cordier donnait avec orgueil le dernier regard à son important travail, lorsqu'on l'avertit qu'un citoyen, membre de la société, demandait à lui parler. Il se rendit au secrétariat, et qui trouva-t-il, paisiblement assis devant la cheminée? Jérôme de Lalande en personne, et, ce qui était pire, en bonne santé!

— Quoi! s'écria naïvement Cordier, vous n'êtes donc pas mort?

— Non, assurément, répondit Lalande; mais ce n'est pas votre faute, à ce qu'il paraît. Vous m'enterriez ce matin, si je n'étais arrivé.

L'abbé tomba éperdu et suffoqué dans son fauteuil en poussant des soupirs à fendre les murs.

— Remettez-vous, mon bon Cordier, reprit M. de Lalande. Je suis fier de voir combien vous me pleuriez sincèrement. Cette émotion est également honorable pour nous deux.

— Ah! disait l'abbé tout à sa cérémonie dérangée, quel affreux contre-temps! Est-il un malheur comparable au mien? Moi qui

attends depuis trois ans une occasion de faire un enterrement! Elle se présente enfin, et il se trouve que le mort sort du tombeau à l'instant même où j'allais accomplir mon plus bel ouvrage!

— Voilà donc, dit l'astronome, comme vous vous réjouissez de me savoir vivant!

— Hélas! des préparatifs magnifiques! des effets merveilleux! j'avais tout prévu pour que le spectacle fût imposant! Je ne m'en consolerai jamais! Que faire à présent?

— Il faut envoyer bien vite prévenir au moins le comité que je suis en vie et que je ne veux point qu'on me pleure.

Cordier se jeta aux genoux de Jérôme de Lalande.

— Mon cher Monsieur, lui dit-il, passez en-

core pour mort jusqu'à ce soir. Laissez la cérémonie s'achever, je vous en supplie. Je vous cacherai dans un coin, d'où vous regarderez cette pompe superbe; vous entendrez votre éloge par M. de Laplace; vous verrez combien vos confrères vous aiment et vous regrettent. N'est-ce pas un plaisir bien flatteur que de juger par ses yeux des souvenirs qu'on laissera un jour sur la terre?

— Je me moque de vos cérémonies. Je suis vivant, et je ne puis pas me faire enterrer pour vous être agréable. Demain je serais la fable de tout Paris.

— Au contraire, Monsieur; plus long-temps on vous croira mort, et plus on aura de joie de vous retrouver en vie. Mais ces journaux ont donc menti impudemment?

M. de Lalande, qui était fort laid et plein de vanité, raconta que sa maîtresse l'avait blessé légèrement d'un coup de poignard à l'épaule. Il ôta son habit et montra la cicatrice.

— La maudite créature! répétait l'abbé.

Nous ne saurions dire s'il la maudissait pour sa méchanceté ou pour avoir manqué son coup. Cordier amusait le tapis à dessein pour laisser le temps s'écouler. Neuf heures sonnèrent, et un roulement de voitures qui entraient dans la cour lui apprit qu'on arrivait pour la séance.

— Allons, mon cher monsieur de Lalande, voici vos confrères qui commencent à entrer au salon. Un peu de complaisance; restez ici jusqu'à midi seulement.

— Non pas, s'il vous plaît ; je n'entends pas cela.

— Vous êtes donc inébranlable?

— Absolument inébranlable.

— Eh bien! j'en suis fâché, mais il faut que ma cérémonie s'accomplisse.

Cordier s'élança d'un bond hors du cabinet; il ferma les deux portes à double tour, mit les clefs dans sa poche, et se composant un air affligé, il se rendit à la grand'salle, où la moitié des membres de la société étaient déjà rangés en silence. Bientôt le salon fut rempli. Le président ouvrit la séance, et l'orateur monta au fauteuil, tenant à sa main le discours à la mémoire du défunt. Il commença en ces termes :

« Messieurs, c'est avec un profond sentiment de douleur et de regrets que nous allons vous entretenir d'un membre fameux de cette société dont le ciel vient de nous priver. Jérôme de Lalande n'était pas seulement recommandable par son génie; c'était encore le modèle des vertus civiques, l'ennemi des tyrans et l'un des défenseurs zélés et intelligents de la patrie. Le fer d'un assassin l'a enlevé à ses amis, à sa famille, à ses travaux... »

Dans ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas, et M. de Lalande parut.

— Ah ! corbleu ! s'écria-t-il, c'est trop fort ! Puisque vous voulez absolument que je sois mort, tuez-moi donc avant de me mettre en terre.

Il va sans dire que la séance fut interrom-

pue. On se pressa en tumulte autour de M. de Lalande, qui raconta ses aventures et le tour que Cordier venait de lui jouer. L'astronome avait ouvert les fenêtres et appelé à son aide les gens de la maison, qui étaient venus le délivrer. Tout cela se termina par des rires; mais notre abbé en demeura triste pendant quinze jours, et ne cessait de répéter :

— Il est écrit là-haut que je ne pourrai jamais organiser une pompe funèbre!

VII

A la gravité des évènements qu'on vient de lire, on a compris, sans qu'il soit besoin de consulter les dates, que l'abbé Cordier avait passé l'âge de quarante ans. La vie de l'homme n'est pas encore assez courte pour qu'il n'ait pas le temps de voir périr bien des choses.

Cette *Société des Neuf Sœurs*, qui lui donnait son pain et le mettait à même d'exercer les belles facultés qu'il tenait de la nature, Cordier la vit s'éteindre en moins de rien ; le 18 brumaire en amena la fin. Notre abbé retomba dans le néant. Par quelle chétive destinée il fut cahoté dans son âge mûr, nous l'ignorons; mais puisqu'il arriva jusqu'à la vieillesse, on peut le citer comme exemple de cette vérité certaine, qu'un homme courageux ne meurt jamais de faim.

Au milieu des fracas et des gloires de l'empire, l'abbé compta ses soixante ans. La solitude était venue s'établir autour de lui, et voyez comme le sort est injuste et cruel : lui qui avait un si grand besoin de la santé, qui était la sobriété même, il était incommodé de la

goutte! Il passait de sombres jours dans un taudis, ne recevait de soin que d'une portière peu attentive, et cependant ce cœur simple et bon n'osait pas adresser au ciel une plainte ni un murmure. La plupart de ses amis étaient morts; les autres l'avaient oublié. M. Berton avait quitté l'Opéra. M. Moreau habitait la Russie. M. Vassé s'était retiré à Nice. Mademoiselle Doligny avait disparu comme un brillant météore; elle avait gagné un mal de poitrine un soir à la fin d'une représentation. Les médecins l'avaient envoyée prendre des eaux; mais elle ne s'était qu'à moitié rétablie. Elle avait acheté une maison en province avec ses économies. Les almanachs, n'ayant plus son nom dans leur catalogue, ne firent plus son éloge. D'autres beautés lui succédèrent. Sa place fut assez bien occupée pour qu'on n'eût pas

le loisir de la regretter. Elle fit d'ailleurs comme Cordier et beaucoup d'autres : elle devint vieille.

Combien il nous en coûte de montrer au lecteur notre excellent abbé tout à fait malheureux! Il le faut pourtant. Ce ne sera du moins qu'un tableau devant lequel nous ne resterons qu'un moment. Qu'on se représente une mansarde sans papier, située dans la rue Lenoir; une porte vitrée donnant sur un corridor obcur; un lit de sangle, une chaise, une table bancale et une vieille malle, pour tout mobilier. L'abbé est assis sur l'unique siège de paille, une jambe étendue sur la malle. Il appuie son menton sur sa poitrine et regarde tristement un vieux chat, infirme comme lui, qui dort sur ses genoux. Il n'ose pas re-

nuer, de peur d'éveiller la pauvre bête, car il n'a pas un morceau de pain chez lui, et son estomac lui dit assez que son vieil ami a besoin de nourriture. Van-Ostade aurait mis cela sur la toile d'une façon qui vous eût fait rire et vous eût attendri en même temps.

Cordier rêvait aux beaux jours de sa jeunesse, où il avait le couvert mis à plusieurs tables, et un appartement chez l'architecte du roi, où les chemises neuves tombaient dans ses tiroirs comme par magie, où le valet de M. Moreau lui apportait le chocolat et remplaçait l'habit percé au coude par un habit neuf, sans lui laisser le temps de désirer qu'on y fît une reprise. Hélas! quelle différence! ses vêtements étaient en mauvais état et les dîners en ville n'étaient plus que des chimères. L'abbé

soupirait en se rappelant ses amours et les tendre œillades de sa Phœbé. Au milieu de ces souvenirs déchirants, il passa la main sur le dos de son chat. L'animal étendit ses membres et se traîna lentement jusqu'à l'écuelle où il trouvait ordinairement son repas du matin ; mais, comme cette écuelle était vide, il revint à son maître et le regarda d'un air piteux. L'abbé sentit alors son cœur se briser ; il eût donné le reste de sa triste vie pour un peu de mou de veau.

Cependant jamais dans les moments les plus désespérés Cordier ne s'était laissé abattre ; il appela donc à l'aide son esprit inventif et chercha un dernier stratagème pour amortir l'appétit de son compagnon d'infortune. Il attira sa table devant lui, prit une feuille de

papier blanc qu'il se mit à mâcher en se donnant tous les airs d'une personne qui déjeune, et lorsqu'il vit que le chat observait ses mouvements avec intérêt, il lui offrit une boulette de papier qui ressemblait assez à de la mie de pain. Les vivres étaient si rares dans la maison, que le chat mangea en toute confiance. Il n'eût jamais supposé d'ailleurs que son meilleur ami voulût le tromper. Cordier redoubla la dose et composa ainsi un repas factice qui lui assurait un jour de répit, non pas pour courir après la fortune , puisqu'il n'avait plus de jambes, mais pour attendre qu'elle daignât venir le chercher.

—O ma Phœbé! s'écria-t-il, lorsque j'étais votre Endymion, et que vous me brodiez de vos divines mains une veste en soie noire,

qui eût pensé que je nourrirais un jour le petit-fils de votre chat avec des boulettes de papier ?

Une larme coula sur les joues du bonhomme. Il leva les yeux vers le petit coin du ciel qu'on apercevait à travers les vitres d'une fenêtre en guillotine, et, du fond de son cœur, il représenta humblement à Dieu qu'il avait grand besoin de secours. Dans cet instant la porte s'ouvrit et il vit entrer le propriétaire de la maison.

Sachant bien que l'abbé n'avait pas d'argent, le propriétaire ne s'avisa pas de lui en demander. Il venait offrir à l'abbé de lui procurer une chambre à l'hospice des Incurables, où il trouverait les soins dont il avait besoin. Cordier n'avait pas de préjugés et il n'était

pas en état de faire le difficile. La proposition lui convint. On le mit le lendemain dans un fiacre avec son chat, et il s'en alla demeurer aux Incurables.

Nous ne savons pas au juste combien de temps il resta dans cet hôpital; mais un beau jour un notaire vint l'y chercher.

— Monsieur, lui dit cet homme, êtes-vous bien l'abbé Cordier ?

— Lui-même, Monsieur.

— N'avez-vous pas connu autrefois mademoiselle Doligny, actrice des Français ?

— Si je l'ai connue ! répondit l'abbé; ce chat que vous voyez, c'est le descendant d'un autre chat qu'elle m'avait donné.

— Vous êtes bien celui que je cherche de-

puis trois mois. Mademoiselle Doligny vous laisse par son testament quinze cents livres de rente.

— A moi, bon Dieu ! et à quel titre !

— La discrétion est inutile, monsieur l'abbé, car cette demoiselle dit formellement qu'elle vous fait ce don comme à celui de ses amants dont elle a gardé le plus tendre souvenir, et pour que vous lui pardonniez le chagrin qu'elle vous a causé en vous étant infidèle.

— Il est vrai que je ne m'en suis jamais consolé entièrement ; mais je lui avais pardonné.

— La défunte vous laisse encore sa montre, ses bagues et un croissant d'argent qui lui a servi dans le rôle de Diane.

— Je sais ce que c'est, dit l'abbé avec

émotion. Elle ne le porta qu'une fois dans la pastorale *Endymion*.

— Voici d'abord trois cent soixante-quinze francs pour le trimestre échu de votre rente. Nous nous entendrons ensemble pour le reste.

Huit jours après cela, l'heureux Cordier habitait un petit appartement orné de glaces et meublé honnêtement dans le quartier du Luxembourg. Il y parvint à un âge fort avancé, se fit quelques amis nouveaux et acheta beaucoup de livres dans ses derniers temps, car il avait les yeux bons et aimait la lecture.

L'abbé Cordier mourut en bon chrétien. Il laissa par surprise son petit bien à un pauvre diable célibataire aussi et qui en avait autant besoin que lui, en le priant, lorsqu'il mourrait, d'en disposer de la même façon. La phrase

suivante par où commençait son testament prouve qu'il apprécia son bonheur et que ses derniers jours furent doux et calmes : « Je souhaite à tous ceux qui ont vu la misère d'aussi près que moi, de mourir, comme je vais le faire, dans un bon lit orné de rideaux bleus, au milieu de beaux meubles d'acajou et dans un air chaud, avec toutes les aises qui ont tant de prix pour la vieillesse, etc. »

Il fut enterré modestement à Vaugirard, et son légataire universel eut soin que le tombeau fût bien entretenu jusqu'au jour où ce cimetière a été détruit. Nous souhaitons au lecteur, non pas les rideaux bleus et les meubles d'acajou de l'abbé Cordier, mais plutôt la simplicité de ses mœurs, sa modestie et son heureux caractère, qui sont des trésors

plus précieux que toutes les richesses du monde.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002833829b

DC 36.2 .M88 1841 V2
MUSSET, PAUL EDME DE.
FEMMES DE LA REGENCE.

CE DC 0036 . 2
.M88 1841 V002
COO MUSSET, PAUL FEMMES DE LA
ACC# 1065531

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 08 02 16 02 8